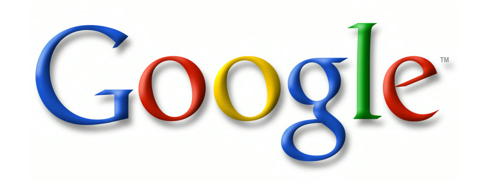
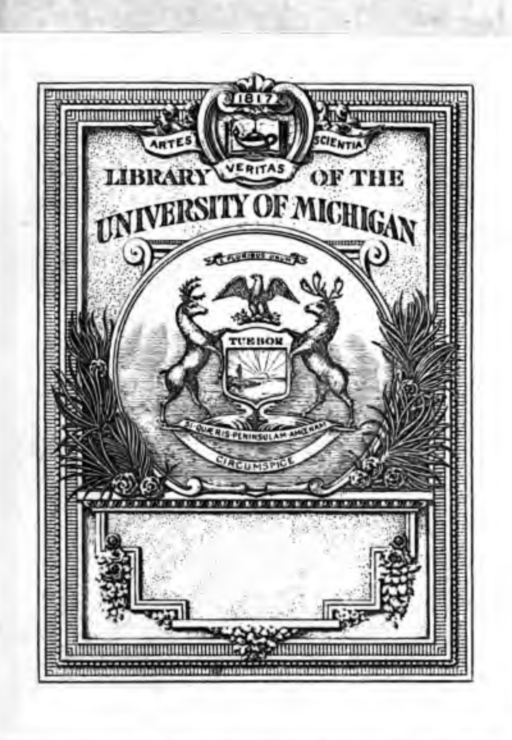



BUHR A
a39015 01809651 4b


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

MES SOUVENIRS

DE VINGT ANS DE SÉJOUR A BERLIN;

OU

FRÉDÉRIC LE GRAND.

T. III.

MES SOUVENIRS

DE VINGT ANS DE SÉJOUR A BERLIN

OU

FRÉDÉRIC LE GRAND,

SA FAMILLE, SA COUR, SON GOUVERNEMENT, SON ACADÉMIE, SES ÉCOLES, ET SES AMIS LITTÉRATEURS ET PHILOSOPHES.

PAR DIEUDONNÉ THIÉBAULT,

De l'Académie Royale de Berlin, de la Société libre des Sciences et Arts de Paris, etc.

« Par bonheur ou par malheur, j'appartiens
» tout entier à l'Histoire ».
(LE PRINCE HENRI DE PRUSSE).

TOME TROISIÈME.

FRÉDERIC, SA COUR, LES VOYAGEURS, ET LES MINISTRES ÉTRANGERS.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN XII (1804.)

FRÉDÉRIC ET SA COUR.

LES FÊTES, LES ALLIANCES ET LES VOYAGEURS.

ÉTAT DE LA COUR DE FRÉDÉRIC.

On a dit que la cour de Frédéric n'étoit composée que de ses soldats, et de quelques philosophes ou gens de lettres : ce mot est vrai dans ce sens, qu'il ne voyoit guères en effet que ces deux classes de personnes; et que ce n'étoit que dans des occasions bien extraordinaires, qu'il y avoit chez lui d'autre étiquette, que celle qui convenoit à ses goûts et à sa manière de vivre. Cependant les grandes dignités ou charges de la couronne n'ont jamais été formellement abolies : lorsqu'elles n'ont pas été occupées, on ne les a regardées que comme

vacantes, et on en a donné le titre à diverses personnes, lorsque la politique a paru l'exiger. On verra la preuve de toutes ces vérités dans le tableau et les développemens qui suivent. Il faut encore dire que quand l'occasion s'en présentoit, ce qui néanmoins arrivoit rarement, il savoit faire des politesses particulières à ses ministres, et surtout aux plus anciens.

En 1740, au moment où le roi monta sur le trône, la comtesse de Finck, veuve du feld-maréchal de ce nom, étoit grande gouvernante de la reine-mère.

Madame de Catsch étoit gouvernante de la jeune reine : cette place a été ensuite occupée par madame de Kanneberg, fille de la comtesse Finck dont nous venons de parler, et sœur du comte Finck-Einstein dont nous parlerons ailleurs.

Les princesses Ulrique et Amélie avoient d'abord eu pour gouvernante, une demoiselle de Monbail, en qui l'on n'avoit eu à remarquer qu'une franche imbécillité; mais elle mourut avant 1740; et à cette époque, c'étoit une demoiselle de Blasspiel, qui la remplaçoit. Ces princesses d'ailleurs demeu-

roient chez leur mère, et étoient élevées sous ses yeux.

La reine-mère a eu pour dames d'honneur en même temps ou successivement, des demoiselles de Kneisbeck, de Bulow, de Kalkstein, de Bredow, de Pannewitz, et de Schwérin ; et la reine régnante, deux demoiselles de Teltow, et des demoiselles de Varennes, de Schwérin, de Brante, de Schliben, de Mullendorff, de Kanneberg, etc.

Les hommes employés dans ces deux cours, étoient, chez la reine-mère, M. de Wilknitz, maréchal de cour, et après lui M. le comte de Rœderer ; M. de Lastort grand-maître, et M. de Morien chambellan : ce chambellan étoit si borné d'esprit, qu'il étoit devenu la fable de la cour, et que longtemps après sa mort, on en citoit encore des traits incroyables ; comme de n'avoir pu se souvenir si au siége de telle place, il avoit été assiégeant ou assiégé ; et si en telle campagne militaire, c'étoit lui ou son frère qui avoit été tué : c'est à lui que le marquis d'Argens a prêté et fait lire sept fois de suite le même volume, et qui interrogé ensuite s'il étoit content de cet ouvrage, répondit : « Monsieur, je le trouve

» admirable ; cependant s'il m'est permis de » le dire, il m'a paru que l'auteur se répé» toit quelquefois. » L'envoyé d'Angleterre le priant de présenter à sa majesté, un comte d'Essex voyageur, ajouta qu'au reste ce n'étoit pas le comte d'Essex que la reine Élisabeth avoit fait décapiter ; et lui à l'heure des présentations, dit à la reine-mère : « Madame, j'ai l'honneur de présenter à votre » majesté, M. le comte d'Essex, Anglois et » voyageur : au reste, monsieur l'envoyé » d'Angleterre m'a bien assuré que ce n'é» toit pas le comte d'Essex que la reine » Élisabeth a fait décapiter. »

La reine régnante avoit pour grand-maître, le comte de Dohna, et un M. de Wartensleben pour maréchal de cour ; outre messieurs Muller, d'Ecouville, de Lendorff, et ensuite de Schaflkotsch, pour chambellans.

Quant aux dignités qui tiennent à la personne du roi, elles étoient presque toutes vacantes en 1740, et l'ont presque toutes été depuis, sur-tout celles de grand-maître de la garde-robe, de maître-d'hôtel, de grand chambellan, de grand échanson, et de grand maréchal, qui même n'ont été

données à personne depuis Frédéric premier ; excepté cependant celle de grand-maître de la garde-robe qui fut accordée au comte de Kameke, pour le titre seulement, et à condition qu'il ne se mêleroit jamais de rien ; et celle de grand chambellan qui durant le règne de Frédéric second, a été occupée, 1°, par le prince de Coswaren-Loos, qui ne l'a gardée que deux ans, après lesquels il a donné sa démission, pour aller vivre dans le Brabant sa patrie; et 2°. long-temps après lui, par le comte de Sacke, noble Saxon, que Frédéric vouloit fixer dans ses États, parce qu'il étoit fort riche. Au reste, il ne s'agit ici que de la charge de grand chambellan de la couronne : car la charge de grand chambellan de l'électorat appartient, à ce que m'ont assuré quelques personnes, à l'aîné de la famille des Schwérin : mais c'est une charge de l'Empire, qui dès-lors ne peut être que très-négligée à la cour d'un roi, où l'on n'estime que ce qui rappelle et fortifie les droits que l'on pense avoir à l'indépendance. Aussi m'a-t-il paru que les Schwérin eux-mêmes ignoroient qu'ils eussent cette prérogative honorable : du moins est-il vrai

que je n'en ai jamais entendu parler à aucun d'eux.

La charge de grand écuyer étoit occupée en 1740, par un M. de Schwérin, père de celui que j'ai connu premier écuyer. C'est à ce grand écuyer qu'a succédé M. le comte de Schaffkotsch, frère de l'évêque de Breslaw, et dont j'aurai souvent à parler; à la mort de ce dernier grand écuyer, la place est revenue à un M. de Schwérin, général des gendarmes, à qui les autres Schwérin ne pardonnoient pas d'avoir pris le titre de comte, étant prisonnier de guerre à Vienne; titre que Frédéric lui laissa par plaisanterie : c'étoit la fierté qui indisposoit ses parens contre lui à cet égard; car ils prétendoient que leur nom seul valoit tous les titres : mais malgré leur dépit, il a continué d'être comte sans autre formalité, et chez le roi, et dans le public. Madame son épouse, née et élevée en Silésie, avoit un talent singulier, dont elle a daigné faire l'épreuve devant moi : elle traduisoit à livre ouvert, sans aucune hésitation et très-correctement, de l'allemand en françois, ou du françois en allemand, autant de pages que l'on vouloit.

Le baron de Poelnitz étoit premier cham-

bellan : au moins en faisoit-il les fonctions, qu'il a continué de remplir jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, durant presque tout le règne de Frédéric second. Au reste, il aura ci-après un article particulier.

Comme je parle des ministres dans l'un des volumes suivans, je me contenterai de dire ici qu'en 1740, M. de Podewils étoit premier ministre des affaires étrangères, et que M. de Finck, ou Finck-Enstein, étoit le second, et a été ensuite le premier, ou même le seul durant le reste du règne de Frédéric.

Le chancelier étoit M. de Coccéi, qui a eu pour successeurs M. de Jarriges, ensuite M. de Fürst, et enfin M. de Crammer.

Les officiers qui entouroient le roi, étoient le colonel de Kalkstein, qui avoit été son gouverneur, et qui fut ensuite feld-maréchal;

Le maréchal de Kleist;

Le général Still, gouverneur du prince Henri : au général Still succéda peu après, comme gouverneur du prince Henri, et en même temps du prince Ferdinand, M. de Kraitzen, d'une ancienne famille de Prusse,

et précédemment officier dans le régiment de Klasenapp ;

Le colonel de Pannewitz, qui commandoit les gendarmes ; le feld-maréchal de Natzner, qui en avoit été le chef, étant mort peu de jours auparavant ;

Les majors de Wéglich et de Winterfeld : ce dernier a été dans la suite un des généraux les plus habiles et les plus employés par Frédéric, dans la guerre de sept ans surtout ;

Les adjudans de Wartensleben que j'ai connu lieutenant-général ; de Hacke, qui a été gouverneur de Berlin, et dont le fils a été si long-temps lieutenant dans les gardes-du-corps, ayant assez de fortune pour ne point s'occuper de son avancement militaire : de Lentulus, sur lequel nous aurons à revenir en d'autres articles ; d'Œlnitz, qui, si je ne me trompe, est celui qui fut tué au commencement d'une bataille par les premières balles de ses soldats, à cause de sa cruauté ; et de Buddenbrock, dont il a déjà été et sera encore question.

On voyoit encore souvent à la cour M. le général comte d'Anhalt, et un M. de Wurm, qui commandoit trois escadrons de hussards,

tous montés de chevaux hongrois et blancs : c'est de ce corps que s'est formé dans la suite le régiment de hussards du général de Zieen.

Le feld-maréchal de Klasenapp étoit gouverneur de Berlin ; le général de Sidow étoit commandant de la même place : l'artillerie étoit sous les ordres d'un M. de Linger, dont la place étoit occupée de mon temps par M. de Holzendorff.

Enfin, Frédéric avoit habituellement auprès de lui MM. de Kayserling et de Knobelsdorff, qui sont morts assez jeunes.

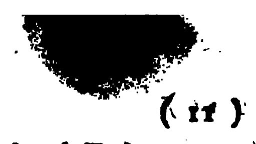
En donnant ici cette nomenclature, je n'ai voulu que présenter le tableau général de cette cour ; car je n'ai rien de particulier à dire sur la plupart de ces personnes, parmi lesquelles il y en a plusieurs que je n'ai pas même vues ; et pour celles que j'ai pu connoître, si j'ai quelques anecdotes à en citer, je les rapporterai ailleurs.

Quand je conviens que Frédéric n'avoit autour de lui que le moins qu'il pouvoit ; ce que l'on entend par *cour* dans toute l'Europe, c'est qu'en effet tout cet entourage d'étiquette et de faste, qui ne peut qu'embarbarrasser et contraindre l'homme qui est

laborieux et qui veut être libre, se réduisoit pour l'ordinaire chez lui à un ou deux chambellans, dont il avoit besoin pour lui présenter les étrangers et voyageurs, ou autres personnes qu'il vouloit recevoir. Telle étoit auprès de lui la fonction de M. le comte de Nesselrode et de M. de Goërtz, et ensuite de M. de Luchésini.

Le goût qu'il avoit pour ce qu'on peut appeler la liberté personnelle, ce goût qui en général s'accorde si bien avec le besoin de détruire la liberté des autres, ne tenoit principalement chez Frédéric qu'à deux points capitaux, qui formoient le fond de son caractère ; la volonté ferme de se ménager les moyens de remplir ses devoirs et de satisfaire une vaste et noble ambition, et le desir insatiable de connoître et de juger par lui-même, et par conséquent de voir beaucoup par ses yeux, et d'étudier sans cesse. C'est à ces deux ou trois principes que se rattachent et son extrême activité et l'inébranlable énergie de son ame. C'est aussi aux mêmes causes qu'il faut attribuer l'envie qu'il a eue étant jeune, de voyager au-dehors.

L'habitude et l'amour du travail et de la liberté rendoient la solitude si chère ou si



nécessaire à Frédéric, que quand même ses parens, ou des princesses et princes étrangers qu'il avoit le plus de plaisir à voir, venoient lui faire visite, il les gardoit toujours le moins qu'il lui étoit possible. Ainsi Paul premier, grand-duc de Russie, venu à Berlin pour y arrêter son premier mariage; la reine de Suède, venue pour le voir après trente ans de séparation, la duchesse de Brunswick, cette sœur si constamment chérie; la duchesse douairière de Saxe, fille de l'empereur Charles VII, etc., n'étoient arrêtés à Potzdam que très-peu de jours. Il prenoit des tournures singulières pour les renvoyer, et en être sûrement délivré, en conservant toutefois et toujours les formes les plus polies. « J'ai » appris, ma chère sœur, disoit-il, que » vous alliez me quitter pour aller voir nos » frères et sœurs à Berlin: cela me fait bien » de la peine. J'aurai bien peu joui du plaisir » d'être avec vous; mais vous aurez plus » d'agrément à Berlin que dans cette soli- » tude, et auprès d'un homme aussi occupé » que moi. Il est juste que je me sacrifie. C'est » demain matin, dit-on, que vous partez. Je » ne vous dis pas adieu; je compte que je » pourrai encore vous revoir ce soir; et

» vous assurer de tous mes vœux pour votre » santé, etc. » C'est ainsi, ou en des termes équivalens, qu'il congédioit des personnes qui n'auroient pas mieux demandé que de rester plus long-temps auprès de lui, et qui n'avoient pas songé à dire un mot de leur départ.

Quelqu'envie néanmoins qu'il eût d'être seul, il faisoit galamment les sacrifices que les convenances ou la politique lui demandoient. Ainsi il retint le grand-duc plusieurs jours à Potzdam, et vint le voir une ou deux fois à Berlin ; mais il profita de cette gêne pour faire faire de belles manœuvres, qui exercèrent ses troupes. D'ailleurs, quand il venoit ainsi à Berlin, ce n'étoit tout au plus que pour vingt-quatre heures. C'est ce que j'ai vu non seulement dans les occasions dont je viens de parler, mais encore aux époques des différens mariages qui ont été célébrés chez lui. Il faisoit de bonne grâce ces sortes de corvées, quand il croyoit les devoir faire ; mais la preuve que ce n'étoit qu'un sacrifice, c'est que hors ces cas extraordinaires, il ne lui arrivoit jamais de sortir du cercle qu'il s'étoit tracé.

D'après ce qui précède, on voit que, dans

ce volume, outre les fêtes publiques, à la suite desquelles viennent naturellement se placer les alliances contractées de mon temps, il ne nous reste qu'à recueillir les anecdotes que peuvent nous fournir quelques personnes qui tenoient principalement à la cour, et ensuite les voyageurs.

FÊTES DE LA COUR ET ALLIANCES.

Les fêtes de la cour de Berlin étoient bien peu de chose ; il y en avoit une chez la reine à son jour de naissance ; le roi ne manquoit pas d'y paroître en bas de soie ; mais il n'y restoit guère qu'une demi-heure. Du reste, cette fête se réduisoit à un grand concert, au jeu, au bal et au souper. Je ne parle pas de la foule de ceux qui s'y rendoient ; on pense bien que par devoir, bienséance et politique, cette foule étoit très-grande.

Il y avoit tous les ans une autre grande fête chez le prince Henri, le jour de la naissance du roi : c'étoit un bal masqué, où l'on recevoit au moins quatre mille ames ; mais il falloit que les domino ou habits de caractères y fussent en soie ; les ajustemens qui étoient en laine n'étoient point admis. L'ordonnance de cette fête étoit fort belle : une immense galerie et plusieurs grandes salles fort riche-

ment décorées, avoient des orchestres bien composés, et des buffets de rafraîchissemens très-bien fournis. J'y ai vu une très-belle femme habillée en grecque, et fort élégamment mise, qui, arrivant de Constantinople et n'étant encore presque connue de personne, mit tous les princes aux champs par sa manière de leur répondre. Ils vinrent lui parler en allemand, et elle leur répondit en françois; ils employèrent cette seconde langue, et elle la langue italienne : lorsqu'ils se servirent de cette troisième langue, elle prit l'angloise; il s'en trouva encore qui purent la suivre, mais elle eut recours au portugais, et ensuite au turc, et personne ne put aller jusques-là. Ce fut un grand triomphe pour cette dame, qui se nommoit madame Godet, femme d'un négociant.

Le prince Henri étoit ce jour-là en arménien, ayant un écrin très-riche qu'il vouloit vendre à toutes les dames. Le colonel Quintus s'y présenta en capucin de laine, et on le renvoya en lui disant de se faire capucin de soie. Tel est l'avantage de ces sortes de fêtes; elles donnent lieu à mille petites aventures qui amusent le public pendant quelques jours.

Les jours de naissance des autres personnes de la famille royale, étoient aussi autant de sujets de fêtes à la cour, mais moins brillantes et par conséquent bien moins suivies.

Hors de là, et à moins de quelque événement extraordinaire, il n'y avoit durant l'année que les jours de cour chez la reine, ce qui étoit plutôt une affaire d'étiquette que de véritables fêtes; et le temps du carnaval, durant lequel on y retrouvoit assez souvent bal ou concert, sur-tout à certains jours, tels que le jour de l'an, celui des Rois, etc. ce qu'on nomme le carnaval à Berlin, embrassoit une partie du mois de décembre et de celui de janvier. Le roi n'arrivoit guère avant le 19 décembre, et il retournoit à Potzdam au plus tard le 23 du mois suivant. Dans cet intervalle, on avoit deux opéra et deux redoutes par semaine; lorsque le roi venoit souper à ces redoutes, il se retiroit au sortir de table; mais de mon temps, il y venoit rarement; il étoit bien plus assidu à suivre les opéra que l'on jouoit. Il se plaçoit toujours en bas, derrière l'orchestre; souvent il se tenoit debout, et suivoit avec une grande attention, et la lorgnette à la main, les musiciens et les chanteurs qui l'intéressoient le

plus

plus ; sur-tout dans les passages remarquables. L'opéra est à Berlin un spectacle italien payé par le roi ; l'entrée en est par conséquent gratuite ; il faut néanmoins des billets pour y être admis, à moins qu'on ne veuille aller au parterre ; mais comme chaque régiment de la garnison a le droit d'envoyer à ce parterre tant d'hommes par compagnie, il arrive que, quelque vaste qu'il soit, les bourgeois ont bien de la peine à y pénétrer, et y sont très-mal. Pour les loges, elles ont des destinations particulières ; on sait à quel corps chacune appartient ; celle de l'académie est assez grande pour contenir douze à quinze personnes : du reste, elle est au rang le plus bas, et a l'inconvénient d'être trop près des soldats, qui pour l'ordinaire font beaucoup de bruit, et même empêchent quelquefois de voir, tant à cause de leurs grands bonnets, que parce qu'ils prennent souvent leurs femmes sur leurs épaules. Ce dernier fait prouve que l'opéra de Berlin n'est pas un spectacle très-décent à certains égards ; quoique le bâtiment en soit renommé par son architecture, que l'orchestre ait joui d'une belle réputation, et qu'il y ait eu des chanteurs distingués, tels que Porporino et Conciolini, auxquels Frédéric donnoit

quinze mille francs d'appointemens. Je ne parle pas des danses ; c'est vraiment la partie honteuse de ce théâtre : cependant, on y a vu autrefois quelques danseuses assez bonnes, comme mademoiselle Gasparini et madame Desplaces. J'ai vu bien des personnes fort étonnées de ce que Frédéric donnoit de si forts appointemens à quelques-uns de ces artistes, pour jouer dix ou douze fois seulement chaque année. Cela montre combien il avoit aimé la musique. Dans les derniers temps, il cherchoit à économiser sur les détails tant qu'il pouvoit ; il ne donnoit plus à chacun, que deux ou trois paires de bas et de gants pour tout le carnaval, etc.

La persuasion où l'on étoit que le roi attachoit fort peu d'importance aux fêtes de la cour, et que la reine toujours bonne ne se plaindroit jamais de rien, autorisoit même les chanteurs les mieux payés, à refuser de chanter dans les fêtes de cour où l'on desiroit avoir quelques concerts. Ces hommes qui pour quinze mille francs n'avoient à monter sur les planches que douze fois par an au plus, refusoient très-cavalièrement de chanter chez la reine lors même qu'elle les en prioit. Conciolini sur-tout étoit presque toujours enrhumé,

lorsqu'il lui arrivoit une invitation semblable. Tout le monde le savoit, et tout le monde en étoit scandalisé. Aussi arrivoit-il quelquefois que ses airs renchéris lui attiroient des mortifications assez sensibles. Un jour, le prince Dolgorouky, vers la fin du dîner, disant à un maître de chapelle de l'impératrice de Russie : « Oh, c'est M. Conciolini qui chante » admirablement bien ! — Mon prince, re» prit cet acteur, ne me priez pas de chanter, » je ne le pourrois pas. — Monsieur, ré» pliqua le prince, je ne pensois pas à vous » en prier, je vous l'assure ; je parlois de » votre voix, sans avoir envie de l'entendre ». Il a souvent eu de pareilles leçons, qui pourtant ne l'ont pas corrigé.

Le roi avoit aussi une petite troupe pour les opéra buffa ; mais il étoit fort rare que cette troupe jouât, ou que le public pût en profiter ; je n'ai vu ce spectacle que deux fois à Berlin et au château.

Avant de parler des fêtes extraordinaires qui ont eu lieu de mon temps, j'en citerai une que la ville de Berlin voulut donner, pour témoigner au roi la joie que l'on avoit de le revoir, le jour même où il devoit rentrer en cette capitale, après la guerre de sept ans;

On avoit dressé à la porte de la ville par où il devoit passer, un grand arc de triomphe, avec les emblêmes les mieux assortis à une circonstance aussi intéressante. Le long des rues qui de là conduisoient au château, on avoit également placé les inscriptions et les embellissemens les plus honorables; on devoit le recevoir et l'accueillir avec les cérémonies et les transports de joie que l'on peut imaginer. Il fut averti de ces préparatifs, changea de route, et parvint *incognito* par une autre porte et d'autres rues, jusqu'à son appartement. Craignit-il que cette expression de la joie de ses sujets, ne fût regardée comme suggérée ou desirée par lui? Ne chercha-t-il à s'y dérober que parce qu'il auroit eu à y jouer un rôle, circonstance qui lui déplaisoit toujours? Ou bien, pensa-t-il qu'une guerre aussi désastreuse pour l'Europe entière, ne devoit point être un sujet de fêtes? Il est très-vraisemblable que ces trois considérations entrèrent également dans les motifs qui le déterminèrent; mais j'ai encore vu plusieurs années après, combien les Berlinois avoient peine à oublier ce trait, qu'ils attribuoient à une sorte d'indifférence envers eux. C'étoit de leur part une injustice, qu'on expliquera

en disant que leur amour-propre avoit été blessé.

En me proposant de parler des alliances que la maison royale de Prusse a contractées de mon temps, et des fêtes qu'elles ont occasionnées, je débuterai par le premier mariage de Paul premier, qui à la vérité n'a pas épousé une princesse de Prusse, qui même ne s'est pas marié à Berlin, mais qui est venu y choisir celle qu'il a ensuite épousée à Saint-Pétersbourg.

Je ne sais quelle adroite ou profonde politique détermina l'impératrice de Russie à envoyer son fils à Berlin, pour y faire le choix dont je viens de parler : mais vers le mois de juin 1776, la margrave de Hesse Darmstadt de qui Frédéric disoit qu'elle étoit un homme de mérite, nous arriva avec ses trois filles ; tandis que le général Lentulus alloit jusqu'à Mémel au-devant du grand-duc, pour de là diriger sa marche et le défrayer de tout jusqu'à la cour de Frédéric, où il devoit choisir entre les trois sœurs, celle qui lui conviendroit le mieux. On fit ce que l'on put pour que sa route ne fût marquée que par des fêtes, autant du moins que pouvoient le permettre la sévérité et la simplicité des mœurs du pays.

et la pénurie de tout ce qu'il faut pour donner et varier les spectacles. Son entrée à Berlin se fit par un très-beau jour, à trois ou quatre heures après-midi : arcs de triomphe en verdure à la porte de la ville, et sur le pont royal près du château ; des fleurs par-tout, et nombreux cortège en infanterie, en cavalerie, et en voitures ; rien n'y fut épargné : on fit racommoder pour lui les vieux phaétons tout dorés, et autres carrosses de parade de Frédéric premier, lesquels étoient abandonnés à la vermoulure depuis cinquante ans. Tout décéloit les efforts impuissans et disparates que l'on faisoit pour étaler quelque faste. Je fus présenté au grand-duc dans son appartement par l'envoyé de Russie: je le fus encore avec mes confrères et collègues à l'Académie quand il y vint, et à l'école civile et militaire quand il la visita. Formey et Borrelly lui adressèrent de fort beaux complimens : mais personne ne reçut de lui aucun témoignage de satisfaction : on lui avoit donné à son départ de Pétersbourg, deux malles pleines de bijoux pour les présens ; et il les remporta pleines toutes deux, non, à ce qu'il semble, qu'il eût de la répugnance à donner, mais parce qu'il étoit sous la direc-

tion de M. le feld-maréchal de Romansow, et de M. le comte de Solticoff, qui tous les deux avoient la réputation d'être avares, et qui d'ailleurs pouvoient très-bien imaginer que ce seroit faire secrètement leur cour à la mère, que d'empêcher le fils de se faire des partisans dans le monde.

Si on n'eut pas beaucoup à célébrer la magnificence du grand-duc, tout le monde au moins fut frappé de sa manière de saluer. En général, les grands se baissent fort peu quand ils saluent; ils nous laissent à nous autres à plier le corps: mais du moins ils inclinent un peu la tête: le grand-duc faisoit tout le contraire; il donnoit un coup-d'œil à ceux qui le saluoient, et relevoit la tête, qu'il n'avoit point baissée: il ne se permettoit en un mot que la seconde partie du salut, qui de cette sorte ressembloit chez lui à un acte de domination. Je dirai encore qu'il parla fort peu, et qu'on n'eut pas à citer un seul mot qui vînt de lui.

Lorsqu'il alla à Potzdam, Frédéric fit faire devant lui et pour lui, des manœuvres qui furent très-bien exécutées: le feld-maréchal Romansow, par qui on vouloit sur-tout qu'elles fussent bien suivies et bien observées, parut en être émerveillé: dans la sorte d'ad-

miration qu'elles lui causèrent, il s'adressa à l'un des généraux prussiens, et lui dit: « Ces » manœuvres sont admirables : mais il me » semble que c'est une imitation de quelque » fameuse action de l'antiquité : dites-moi, » je vous prie, si ce n'est pas de l'Alexandre, » de l'Annibal, ou du César ». Le prussien fut très-embarrassé pour lui répondre, ne sachant comment lui apprendre sans le mortifier, que ces manœuvres étoient une imitation des deux grandes batailles que lui-même Romansow avoit livrées aux Turcs, et par lesquelles il les avoit si complétement battus dans la précédente guerre; imitation qui de la part de Frédéric, étoit une galanterie aussi flatteuse que délicate. On conçoit au reste que cette méprise du général russe, devint bientôt une anecdote précieuse pour tous les militaires prussiens.

Lorsque le grand-duc fut arrivé au moment de son départ, Frédéric vint à Berlin pour lui dire adieu : c'étoit un dimanche : il y eut à la cour un grand souper où l'on employa la vaisselle d'or. Il faisoit excessivement chaud, et le nombre des curieux étoit si grand dans la salle où l'on soupoit, que tout le monde y étouffoit. Frédéric ordonna de faire sortir

les spectateurs : mais dans le moment même, il démêla dans la foule deux hommes qu'il jugea être des étrangers ; et il leur envoya dire que l'ordre ne les concernoit pas, et qu'ils pouvoient rester. Ces deux hommes étoient Pigal le sculpteur, et un officier françois de la garnison de Strasbourg. Le premier ayant achevé de placer le monument du maréchal de Saxe, s'avisa un jour qu'il soupoit avec plusieurs militaires, de témoigner tous les regrets qu'il avoit de n'avoir jamais vu le roi de Prusse. On lui observa qu'étant à Strasbourg, il se trouvoit presque à moitié chemin de Paris à Berlin : mais il lui restoit la difficulté de faire seul le reste de cette route, dans un pays dont il ne savoit pas la langue ; lorsqu'un des convives offrit de l'accompagner. Le marché fut conclu sur-le-champ ; ils partirent dès le lendemain, et arrivèrent à Berlin le soir même où Frédéric faisoit ses adieux au grand-duc. Pigal ayant beaucoup connu dom Pernety, bibliothécaire du roi de Prusse, parvint à le joindre à l'instant même de son arrivée ; et dom Pernety envoya les deux voyageurs au château, avec les instructions nécessaires pour y être admis. Deux jours après, le même dom Pernety les conduisit à

Potzdam : ils se mirent à parcourir les jardins de Sans-Souci vers onze heures de matin, lorsqu'ils aperçurent à quelque distance, le roi qui tenant un livre à la main, venoit s'y promener, précédé de ses trois petites levrettes : ils cherchèrent à s'écarter : mais ils avoient été vus Ils eurent à l'instant la visite d'un page, qui vint leur demander qui ils étoient. Pigal répondit qu'il étoit l'*auteur du Mercure*; réponse sur laquelle Frédéric jugeant que c'étoit M. de la Place qu'il n'aimoit pas, se retira en disant : « Je n'ai que faire ni de son » Mercure, ni de lui ». Si Pigal avoit simplement dit son nom, il auroit certainement eu la satisfaction de parler au roi ; et même il en auroit été très-bien accueilli, d'abord à cause du tombeau du maréchal de Saxe, et ensuite parce que Frédéric estimoit beaucoup cette statue de Mercure que notre sculpteur avoit faite, et que ce monarque possédoit, mais à laquelle il ne songea pas en ce moment. C'est ainsi que Pigal fut puni pour avoir cru l'un de ses ouvrages plus célèbre que lui-même. Il revint de Potzdam le même jour, et partit le lendemain avec son officier, qui faisant cette course *incognito*, étoit pressé de retourner à sa garnison.

Frédéric, en voulant jouer la magnificence pour le grand-duc de Russie, n'oublia pas ses principes d'économie. Il examina en détail les mémoires de dépenses que Lentulus avoit faites ou ordonnées : il les trouva exagérées et peu fidèles ; son général fut mal reçu, et partit quelques tems après pour retourner en Suisse sa patrie : son crédit d'ailleurs avoit déjà souffert d'une autre aventure qui trouve sa place dans un autre article, et qui brouilla Frédéric avec l'ancien prince Ferdinand de Brunswick, l'un de ses plus illustres généraux, et gouverneur de Magdebourg.

Lorsque le grand écuyer reçut ordre de faire promptement et convenablement réparer les vieux chars et phaétons, et tous les harnois dorés de Frédéric premier, il commença par faire dresser un devis de ces réparations, et manda au roi qu'il en coûteroit au moins dix mille écus. Le monarque lui répondit : « Je sais bien que votre excellence est » généreuse et magnifique : mais moi qui ne » me soutiens qu'à force d'économie, je ne » suis pas assez heureux pour pouvoir suivre » votre exemple. Ce qui me tranquillise, c'est » que je sais aussi combien votre excellence » est en même-temps industrieuse et atten-

» tive : je suis donc assuré qu'elle voudra » bien faire faire les réparations dont il » s'agit, pour six mille écus. C'est tout ce » que je puis y mettre. Ainsi donc six mille » écus ; pas un sou au-delà ; mais que tout » soit bien, et qu'il n'y manque rien ». Il fallut bien qu'en conséquence de ce persifflage, tout aussi impérieux que l'ordre le plus sévère, le pauvre grand écuyer trouvât moyen de faire faire presque à moitié prix, tout le travail que requéroient les circonstances.

Après avoir rappelé d'illustres fiançailles, je passe à des noces également illustres. Le premier mariage qui se soit fait de mon tems dans la famille royale, fut celui de l'héritier du trône avec sa cousine, jeune princesse de Brunswick : mariage malheureux, dont cette princesse est encore aujourd'hui la triste victime. Elle a eu des torts, je le sais : mais qui peut l'avoir vue, et avoir connu sa beauté, et sur-tout ses grâces et les charmes de son esprit, et ne pas avoir pour elle l'indulgence de Frédéric, qui fit tout ce qu'il put pour la sauver, et ne la condamna qu'en gémissant? On prétend que son mari avoit mérité le premier de justes reproches, et sur-tout par des

procédés qu'une femme sensible et un peu fière ne pardonne guères : le peu de prévenances et d'attentions qu'il lui marqua, dit-on, dès le voyage qu'il fit à Brunswick pour en faire la connoissance un an avant de l'épouser, ne devoit pas la disposer elle-même à beaucoup d'égards ; et les premiers temps de leur union ne parurent pas propres à la ramener à des sentimens plus conciliatoires : elle ne fut donc épouse que pour éprouver successivement le dépit, l'indignation, et enfin la haine. De-là il n'y a pas loin aux démarches par où se manifeste la vengeance. J'ai développé tous ces faits dans l'article du prince Guillaume de Brunswick son frère, qui par malheur périt lui-même, quelque temps après, pour avoir été, non le complice, mais le confident d'une sœur chérie, et si digne de l'être.

Ce mariage fut célébré à Charlottembourg, et n'offrit aux curieux, qu'une anecdote que l'on retrouvera à l'article de M. de Guines.

Le second mariage que nous ayons eu à célébrer, fut celui du stadhouder avec la nièce de Frédéric, sœur unique du prince de Prusse, l'une des plus belles princesses de la cour, au moins jusqu'à ce que la petite vérole lui ait gâté le teint et grossi les traits. Ce mariage

fit grand plaisir à Frédéric, chez qui l'affection qu'il avoit eue autrefois pour la mère, sembloit se reporter sur le fils. La politique d'ailleurs sembloit s'accorder parfaitement en cette occasion, avec les affections particulières et personnelles : car le roi de Prusse regardoit le stadhouderat comme une véritable souveraineté héréditaire. Je me souviens qu'en me parlant un jour de l'espèce de pente naturelle qui fait insensiblement acheminer les gouvernemens vers un but déterminé qu'il est possible de prévoir, il me cita la Hollande, « où, disoit-il, une charge d'abord élective » et ensuite héréditaire, d'abord fort circons- » crite, et ensuite plus étendue quant à ses » pouvoirs, finira indubitablement par n'être » plus qu'une parfaite souveraineté : déjà, » ajoutoit-il, on voit le stadhouder parvenu » à un point, où il ne lui manque plus guères » que le nom pour être roi ; et si ce nom ne » lui est pas accordé par la suite, le sien en » deviendra l'équivalent ».

Ce fut pour toutes ces causes réunies, que ce mariage fut célébré avec pompe : on n'épargna rien pour que les fêtes fussent splendides : nous eûmes bals, opéra, redoutes, etc. ; et ce roi assista à toutes ces fêtes. On voulut

des vers sous tous les titres, et sous toutes les formes. On vint m'en demander, à moi qui m'annonçois pour n'en faire jamais ; et j'en fis une vingtaine, qui furent imprimés en berloque, chaque vers remplissant de ses huit syllabes, une page toute entière.

Une jeune et aimable dame françoise, qui mouroit d'envie de voir et toute la cour, et une redoute, s'adressa à moi pour obtenir cette complaisance de son mari, auquel elle n'osoit la demander. Ce mari, nommé M. de la Lande, y mit seulement pour conditions, qu'il ne seroit point de la partie, et que nous serions de retour à minuit et demi : ainsi nous prîmes pour quatrième le comte de Reichenbach, officier des gendarmes et mon ami ; et nous partîmes vers dix heures. Nous fîmes deux ou trois fois le tour des cinq tables où l'on soupoit, l'une présidée par le roi, qui avoit les nouveaux mariés et son héritier à ses côtés ; la seconde présidée par la princesse de Prusse ; la troisième par le prince Henri ; la quatrième par le comte de Finckeinstein, ministre des affaires étrangères, et la cinquième par le gouverneur de la ville. La princesse de Prusse, qui avoit à ses côtés, les deux jeunes princes de Brunswick ses frères,

me fit appeler, me demanda quelles étoient les personnes de ma compagnie, me remercia de l'amitié qu'elle savoit bien, disoit-elle, que j'avois pour ses frères, m'assura que j'étois payé de retour, et enfin ne me renvoya que sous le prétexte de ne pas m'enlever plus long-temps aux dames avec qui j'étois. Ce fut cette princesse et la nouvelle mariée qui commencèrent le bal par une angloise dont la chaîne étoit fort longue. La princesse d'Orange étoit chargée de diamans; la princesse de Prusse n'en avoit mis aucun dans son ajustement aussi agréable que simple: mais elle avoit tant de grâces, de légèreté et d'agrémens dans toute sa personne et dans tous ses mouvemens, qu'elle seule fixoit et arrêtoit tous les regards.

Un autre mariage qui fit peu de sensation, et qui fut le plus heureux de tous, fut celui du margrave d'Anhalt de Dessau, avec une des deux filles du margrave de Schwet, branche cadette de la maison de Brandebourg; le jeune prince de Dessau, charmant homme, de la plus heureuse physionomie; la princesse de Schwet, jeune, belle, infiniment agréable; couple heureux dont tous les jours se sont écoulés dans

dans l'union la plus parfaite, dans cette délicieuse simplicité qui annonce et caractérise les bonnes mœurs, et dans ce desir dominant de faire le bien qui couronne les autres vertus, et en devient la plus douce récompense; couple digne de la plus touchante émulation, en ce qu'il a établi son bonheur dans le silence de la renommée et au sein de la bonne conscience! O vous, qui pouvez contribuer au bonheur des autres hommes, que n'avez-vous fait un voyage à Dessau! Vous y auriez appris comment en réunissant ses semblables autour de soi, et pour ainsi dire, en une seule famille, on offre aux mortels, l'image de la plus parfaite félicité; et frappés de ce spectacle, vous auriez voulu sans doute le réaliser aussi autour de vous et pour vous. Combien vous seriez étrangers à ces vils prôneurs, qui se présentent à vous comme admirateurs dévoués et utiles! Et combien vous mépriseriez ces vaines déclamations, auxquelles vous oubliez que personne ne croit! Sous l'égide de la bienfaisance et de la paix, votre existence toute réelle et se consolidant par le bien, auroit-elle besoin du frivole appui des illusions et des mensonges, secours insuffi-

sant et éphémère qui dès le lendemain vous échappe, et ne découvre peut-être qu'une triste nudité !

Le second mariage du prince de Prusse n'eut guères plus d'éclat que celui du prince de Dessau : il épousa une princesse de Hesse d'Armstadt ; aujourd'hui reine douairière de Prusse, toujours également respectable par la douceur de son caractère, sa modération, les sacrifices qu'elle fit aux circonstances, et son unique dévouement à ses enfans.

Je ne m'arrêterai guères davantage sur le mariage du landgraff de Hesse-Cassel avec la princesse Philippine, sœur de la princesse Ferdinand. Le landgraff étoit veuf et déjà vieux : la princesse Philippine étoit jeune, et certainement la princesse du Nord dont la beauté fut la plus accomplie. C'en est assez pour persuader qu'elle laissa bien des regrets et un vide sensible à la cour de Berlin.

Je ne dirai rien du mariage du prince Frédéric-Auguste, duc de Brunswick, avec la fille unique du prince de Wirtemberg, formant la branche désignée par le duché d'Œls, dont le prince de Bruswick a hé-

rité après la mort de son beau-père et de sa femme. Ce mariage se fit à Œls en Silésie, et ne nous occasionna d'autres fêtes que celles que le prince donna lui-même à ses amis, après son retour.

SCHAFFKOTSCH, SCHLABERNDORFF ET BASTIANI.

Je réunis ici ces trois hommes, à cause sur-tout d'une affaire très-grave, dans laquelle ils figurèrent également, chacun à sa manière; c'est-à-dire, dans laquelle le premier a été la triste victime des deux autres.

Vers les premiers temps du règne de Frédéric, il y avoit à Brandenbourg un vieux chanoine nommé M. de Schlaberndorff, dont l'esprit étoit si borné, qu'après avoir vécu quinze ans de suite à Paris, il ne savoit pas deux mots de françois : aussi s'amusoit-on à lui parler de Paris et de la France, pour lui faire dire de grosses balourdises...... « Louis XIV, disoit-il, si je l'ai connu ! » Tenez, voilà le Pont-Neuf, » (en posant son couteau au milieu de la table ;) « et

» voilà la statue de *Louis XIV le qua-*
» *trième.* » Ceci n'a d'effet qu'en allemand, où en ne conservant de mots françois que *Louis quatorze*, on les présente comme n'en formant qu'un seul, qui devient le nom commun et patrimonique des rois de France.

On verra que le M. de Schlaberndorff dont il s'agit dans cet article, n'a jamais ressemblé en rien à cet imbécille : c'étoit au contraire un très-habile ministre, qui a gouverné la Silésie avec autant d'adresse que de fermeté, durant presque tout le régne de Frédéric : il a su contenir les nobles sans trop les irriter, et les prêtres à force de leur faire peur. Sa vigilance et son activité l'ont rendu cher à son maître, dont il a su accroître les revenus, en même-temps qu'il étoit redouté de tout le monde. On ne doit donc pas être étonné qu'il ait été exposé à tout ce que la haine, la vengeance, ou l'envie peuvent imaginer et répandre de propos calomnieux ou critiques. On peut bien penser aussi qu'il a fallu qu'il fût quelquefois aussi dur que vigilant et actif, pour si bien remplir sa mission politique, et principalement pour contenir cette province dans le calme, et en tirer de si

grands secours, sur-tout tant qu'a duré la guerre de sept ans, pendant laquelle la Silésie a plus fourni encore que la Saxe, aux besoins des armées prussiennes. Frédéric a conquis; Schlaberndorff a sauvé.

De tous les traits qu'on a eu à lui reprocher, celui que je lui pardonnerois le moins, c'est la ruine de l'abbé comte de Schaffkotsch évêque de Breslaw. Comme cet abbé tenoit à une des premières familles de la province, et qu'il étoit plus aimable que dévot, Frédéric en fit un de ses amis habituels, et lui donna cet évêché devenu vacant par la mort du cardinal Zinzendorff, en le décorant de plus de l'ordre de l'aigle noir. La faveur dont ce nouveau prélat jouissoit, étoit sans doute de nature à déplaire au ministre, et même à lui donner de l'inquiétude. Mais il y avoit un autre homme, l'abbé Bastiani chanoine de Breslaw, qui étoit encore bien plus redoutable pour M. de Schaffkotsch que le ministre lui-même. Cet abbé, aussi fourbe et adroit qu'ambitieux, sut tout à la fois être, près de Frédéric un courtisan attentif et souple, auprès du ministre un confident utile et zélé, et auprès de l'évêque un flatteur perfide. Lorsque les

Autrichiens reprirent Breslaw durant la guerre de sept ans, le chanoine, qui ne visoit à rien moins qu'à l'évêché, persuada à celui dont il envioit la dépouille, que dans les circonstances où l'on se trouvoit, il falloit chanter le *Te Deum* lui-même, mais en se dépouillant pour cette cérémonie, du cordon de l'aigle noir, vu que le roi s'offenseroit sans doute de voir son ordre employé en cette occasion, tandis que les Autrichiens ne verroient qu'une bravade insultante dans l'étalage de ce cordon. M. de Schaffkotsch ôta donc son cordon avant d'aller à l'autel; et l'abbé se hâta d'en informer le ministre, par une lettre que celui-ci fit parvenir au roi, et où cet acte de foiblesse étoit présenté comme une trahison et une injure. Frédéric fut moins sévère qu'on ne l'avoit espéré : il ne vit dans la faute qu'on lui dénonçoit, qu'une sorte de lâcheté, qu'il se proposa de punir par quelques persifflages : mais l'abbé, trop habile pour faire les choses à demi, parvint à faire croire à l'évêque, que le roi étoit très-irrité contre lui, et vouloit lui faire faire son procès : il frappa ce malheureux de la plus grande terreur, et le détermina

à s'enfuir lorsqu'ensuite les Autrichiens évacuèrent Breslaw, lui promettant ses bons offices et une correspondance fidèle. Schaffkotsch se retira dans la partie autrichienne de son vaste diocèse : on présenta sa fuite au roi comme une infidélité manifeste; et ce fut alors que ce monarque se mit vraiment en colère contre lui. Le ministre n'eut pas de peine à persuader à Frédéric que le mieux étoit de ne point faire de nouvel évêque, et de confisquer les revenus de l'évêché, qui montoient à quatre cent mille livres par an : ce fut le parti que l'on prit; de sorte que Bastiani, complétement joué par le ministre allemand, ne recueillit de toutes ses iniquités, que la honte et les regrets.

L'évêque, convaincu, mais trop tard, qu'il avoit été joué, écrivit au roi pour se justifier : il offrit de se retirer à Rome, jusqu'à ce qu'il plût à sa majesté de lui permettre de rentrer dans son diocèse : son but étoit de prouver par-là combien il étoit éloigné de se dévouer à l'Autriche. Mais il étoit trop tard : le coup étoit porté, et Frédéric persuadé qu'il étoit coupable, ne vit dans l'offre d'aller vivre à Rome, qu'une lâcheté et une perfidie de plus. Long-temps après

tous ces événemens, le roi de Prusse étant allé voir les manœuvres de Joseph second vers la haute Silésie, eut une entrevue secrète avec un prêtre estimé dans ce pays, et particulièrement attaché à ce pauvre Schaffkotsch, évêque et chevalier *in partibus*. Cette entrevue dévoila les iniquités passées, mais ne remédia à rien : on s'aperçut seulement que le roi ne parloit plus de ce prélat qu'en termes honnêtes, et le plaignoit sincèrement : ce ne fut plus *cette canaille d'évêque*; mais bien *l'abbé de Schaffkotsch, ce pauvre évêque de Breslaw*. Comme j'étois fort lié avec le comte de Schaffkotsch, grand écuyer, et frère de l'évêque, je fus instruit dans le temps, de tous ces petits secrets de cour et de coteries : je soupai même un jour, chez le grand écuyer, avec ce même prêtre qui avoit eu l'entrevue dont j'ai parlé, et qui vint à Potzdam avec la permission du roi, pour lui mettre sous les yeux différentes pièces qui démontroient l'innocence de l'évêque, et l'atroce perfidie de son ennemi. Ce qui me parut bien constaté, c'est que cet homme, d'ailleurs très-discret, avoit été fort bien reçu, et s'en retournoit très-content de son voyage. « C'est, me disoit-on,

» vous écouterai encore jusqu'à cette épin-
» gle : mais quand elle tombera, j'aurai mon
» tour, et vous m'écouterez sans proférer
» un seul mot. »

Dans je ne sais quelle occasion, il me fit un grand éloge de son valet-de-chambre, jeune françois, qui étoit effectivement un brave garçon. « Il est instruit, me disoit-il; il sait
» *tout cela des rois de France* : il fait honneur
» à votre nation! — M. le comte, il se fait
» honneur à lui-même, et c'est bien assez.
» L'honneur d'une grande nation est très-in-
» dépendant de la conduite de quelques indi-
» vidus, soit de sa classe, soit de bien d'autres
» classes encore ».

Ce brave homme ressentoit une joie d'enfant, quand on lui disoit qu'il ressembloit beaucoup à Louis XV; mais il attachoit encore bien plus d'importance à la parenté qu'il y avoit entre sa famille et celle du roi Stanislas. Combien de fois ne m'a-t-il pas répété que les Schaffkotsch avoient le portrait de la reine de France, qui le leur avoit envoyé elle-même, comme à des parens!

Le troisième personnage que l'on trouve ici accolé aux Schaffkotsch et aux Schlaberndorff, l'abbé Bastiani, espèce de colosse, mais d'apparence lourde et épaisse, fin et

rassé, ayant ou feignant d'avoir la vue basse, et d'une figure d'ailleurs massive et ignoble, avoit été moine en Italie où il étoit né, et dans je ne sais plus quel ordre. Les émissaires du gros Guillaume, instruits de sa taille peu ordinaire, le guettèrent et l'enlevèrent de l'autel, un jour qu'il disoit la messe dans un village, du côté du Tirol et des Grisons. Arrivé à Berlin, il devint simple soldat; mais son aventure parut plaisante et devint publique. Le prince royal fut curieux de voir comment cet homme se trouvoit, d'avoir un uniforme au lieu d'un froc; et de-là, une connoissance qui tarda peu à faire la fortune de cet ex-moine; car celui-ci eut l'adresse de montrer de l'esprit à ce prince, et parvint à l'intéresser en sa faveur. Dès que Frédéric fut sur le trône, il le retira de son régiment, non pour en refaire un moine, mais pour le métamorphoser en abbé. La première place de chanoine qui vint à vaquer à Breslaw, après la conquête de la Silésie, lui fut accordée; et dès cette époque, M. l'abbé Bastiani fut dans le monde prussien, courtisan et chanoine à quinze mille livres de rentes, partageant son temps entre sa stalle, les boudoirs des dames, et sur-tout les palais des rois, ou les hôtels des grands.

L'esprit de l'abbé Bastiani n'étoit pas du même calibre que celui des autres hommes ; il ne s'amusoit pas à le montrer dans de vaines conversations : il y étoit souvent très-silencieux, quoique fort éloigné d'y être inactif. Il étoit essentiellement observateur, écoutant bien tout ce qui se disoit, voyant bien tout ce qui se faisoit, jugeant avec sagacité des moindres circonstances, toujours la lorgnette en main, recueillant tout, épiant, devinant et appréciant avec assez de justesse pour se tromper moins que personne. Il s'amusoit de tout l'esprit et des épigrammes des autres ; lui-même n'en faisoit point. On ne cite qu'une seule réponse qu'il ait faite dans toute sa vie. Frédéric s'étant bien convaincu qu'il aspiroit à être plus que chanoine, se mit à le plaisanter. « Oh, lui dit-il, un homme de votre » mérite, et qui a des talens comme les vôtres, » ne peut pas en rester au cran où vous êtes ; » vous irez nécessairement au-delà ; vous » monterez jusqu'à la prélature, jusqu'à » l'éminence, et même jusqu'à la thiare. Mais » que serai-je, moi, lorsque vous aurez atteint » ce dernier terme ? Je parie que vous me re- » fuserez votre sainte bénédiction, et que je » ne serai pas admis à baiser à genoux votre

» sainte pantoufle ! Si alors quelqu'un ose » vous parler de moi, il me semble vous voir » et vous entendre répondre avec une vive » indignation : *Qui ? Cet hérétique, cet im-» pie ? Ce gibier d'enfer ? Je le maudis ! » Je le damne ! Qu'on ne m'en parle plus !* » L'abbé, dans l'attitude d'un homme qui fait le plongeon, se contentoit de dire en se récriant : *Ah sire ! Ah sire !* comme s'il demandoit grâce. Par malheur, Frédéric, qui dans ces occasions étoit l'homme du monde qui faisoit le moins de grace, alloit toujours en avant. « Mais enfin, lui dit-il, quand vous serez » pape, car il est sûr que vous le serez ; si » alors je vais à Rome, il est important, » maintenant que je vous tiens encore, que » je sache quelle réception vous me ferez. » Ainsi, voyons, lorsque je paroîtrai devant » votre sainteté, que me dira-t-elle ? — Sire, » je dirai : *O puissant aigle, couvre-moi de » tes ailes, et sauve-moi de ton bec !* »

Je ne parlerai pas de la conduite morale de ce chanoine ; il a eu le secret de passer de la mère à la fille encore bien jeune, et même de faire accepter à la première, comme son propre fils, l'enfant de la seconde, changeant ainsi le nom de mère en celui de sœur, et

graduellement tous ceux qui dans une famille, désignent les diverses relations de la parenté.

Je reviens actuellement au ministre de Schlaberndorff. Il est assez naturel qu'on se soit accordé à lui supposer une fortune immense ; cependant, ses enfans n'ont eu à sa mort que le capital d'environ cent mille francs pour chacun. Alors on a imaginé que des millions avoient été placés bien secrètement dans des banques étrangères. Mais quelle attention peut-on donner à des imaginations aussi gratuites, et qui n'ont d'appui que dans les dispositions si peu favorables de tous les ennemis ou les envieux qu'il avoit eus ? Il est mort peu d'années avant le roi, et dans une espèce de disgrace ; ce monarque, toujours si méfiant, n'ayant pu se défendre d'accorder quelque croyance aux mauvais propos que j'ai rapportés plus haut. Le ministre qui avoit eu tant de courage à servir son maître, n'en eut pas assez pour soutenir ce revers. Il adressa à Frédéric une lettre où il lui disoit : « Je mourrai du chagrin de vous avoir dé-» plu, mais avec la consolation de vous avoir » bien servi. » Le roi lui fit une réponse consolante et gracieuse ; mais elle arriva qu'il étoit

étoit mort. Son fils aîné a épousé une riche héritière de ces pays-là ; ensuite il a été fait comte, et décoré de je ne sais quel ordre. Il a vécu en Silésie, jouissant d'une considération bien méritée, et principalement occupé de l'éducation de ses enfans, J'ai eu le plaisir de le revoir en l'an XI à Paris, où il étoit venu pour sa santé. Il est mort chez lui durant l'automne de la même année.

LE COMTE DE KAMEKE.

Le comte de Kameke étant jeune avoit été officier dans le corps des gendarmes ; ayant obtenu alors la permission de voyager, il avoit passé en Hollande, et y étoit devenu éperdument amoureux d'une comtesse de Golowkin, dont la mère étoit née comtesse de d'Ohna, maison très-illustre en Prusse, et dont le père étoit ambassadeur de Russie à la Haye, où ensuite il est mort: ce comte de Golowkin avoit été ambassadeur extraordinaire de la même puissance au congrès de Soissons, où sa fille, âgée de neuf à dix ans, l'avoit accompagné. Le jeune M. de Kameke en fit la connoissance quelques années après, et lorsqu'elle étoit dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté ; car tout le monde convenoit de mon temps qu'elle avoit été très-belle. Notre jeune voyageur l'ayant demandée en mariage, M. l'ambassadeur répondit qu'il ne donneroit ses

filles qu'à des comtes : réponse qui ramena M. l'officier dans son pays, où il sollicita et obtint ce titre de comte, que son grand-père avoit refusé d'accepter de Frédéric premier, dont il étoit le favori. Ce grand-père, qui avoit acquis des terres immenses en Westphalie, en Poméranie et en Brandebourg, avoit refusé le titre de comte, en disant à son maître, qu'il gagneroit davantage à rester un des bons et anciens gentilshommes de sa province, qu'à devenir le dernier comte du royaume : mais c'est qu'il n'étoit pas amoureux d'une belle comtesse russe.

M. de Kameke, devenu comte, quitta le service militaire; et comme il étoit en ce temps-là le plus riche gentilhomme du pays, il obtint une des grandes charges de la couronne, sous la clause de n'en jamais faire les fonctions. Ce fut alors qu'il alla épouser sa belle comtesse, qui d'ailleurs avoit un mérite rare, ainsi que je l'ai déjà dit en l'article du prince Henri, et qui par conséquent méritoit bien tout le zèle que son amant mit à l'obtenir. Elle méritoit plus ; elle méritoit d'être heureuse, et elle ne le fut pas. Son mari, vain et fastueux, avoit plus de pré-

tentions que de notions fixes, réfléchies et délicates. Non-seulement il eut des maîtresses, mais il alla jusqu'à exiger que son épouse en reçût une chez elle. La dame refusa avec autant de fermeté que d'indignation; et de-là rupture ouverte entr'eux. Long-temps après, lorsque le neveu de Frédéric épousa sa cousine, la princesse de Brunswick, M. de Kameke, bien plus orgueilleux que repentant, fit paroître devant sa porte, au moment où son épouse étoit sur le point de partir pour aller à Charlottembourg assister à cette fête, une voiture magnifique, avec un attelage de six chevaux superbes : elle refusa absolument de s'en servir, déclarant que les hochets de la vanité ne pouvoient jamais remplacer les sentimens, ni dédommager du défaut de procédés. Depuis cette époque, M. le comte s'adonna au punch et aux vins de liqueur : sa santé s'altéra ; et, pour se rétablir, il alla aux Eaux de Bath, où il mourut, laissant deux fils et une fille. L'aîné épousa une fille du comte de Linar, ancien ministre de Danemarck, le même qui avoit ménagé le traité de Closter Séwen (1). Ce fils

(1) Ce comte de Linar m'a conté une anecdote qui caractérise fort bien les petites *roueries* de cour. Il étoit

est mort peu après son père, et n'a point laissé d'enfans. La fille épousa un comte de Golowkin, le plus jeune de ses oncles, qui avoit été officier en France, et grand-écuyer de l'électeur palatin. Tous deux sont également décédés sans héritiers. Le fils cadet

au camp du maréchal de Richelieu, à négocier le traité de Closter-Séwen, et venoit de dîner avec le maréchal, lorsqu'un secrétaire vint présenter à la signature, un rapport particulier sur l'étourderie d'un jeune officier, qui avoit été fait prisonnier, pour s'être avancé mal-à-propos dans le pays sans ordre et par partie de plaisir; M. de Richelieu se mit dans une colère épouvantable au sujet d'une expression, reprochant à son secrétaire de ne pas savoir sa langue, prenant le comte de Linar pour juge, et ordonnant au premier de lui faire un autre rapport. « Comme vous vous êtes mis en colère » contre ce pauvre jeune homme! » lui dit ensuite le ministre danois. « —Moi, monsieur? Je n'y pense pas! » mais j'ai paru maltraiter mon secrétaire par politique: » ce garçon est ami de l'officier dont il s'agit, et cet officier est protégé et parent du maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre. Vous voyez bien que ma » colère remontera du secrétaire au parent, dont au » fond je me soucie fort peu; que l'on va me faire un » autre rapport bien plus sévère, qui prouvera au ministre que je suis très-attentif et très-exact en tout » ce qui tient à la discipline, et que tout ceci peut » avoir des conséquences très-utiles pour moi ».

s'est aussi marié, et a eu un fils qui est aujourd'hui dans la vigueur de l'âge.

Madame de Kaméke-Golowkin avoit eu une sœur mariée à un comte de Schmettaw; femme respectable, et qui fut un parfait modèle d'honnêteté et de douceur. Elle a laissé une fille que les plus précieuses qualités de l'ame dédommagent des disgraces de la nature. Le frère aîné de ces dames, grand ami de J. J. Rousseau, est un des hommes les plus estimables que j'aye connus. « S'il » y a un homme parfait au monde, » me disoit la comtesse de Kameke, « c'est mon » frère aîné. » Il a été à Berlin directeur des spectacles publics, pendant deux ans environ. Frédéric ayant eu un entretien avec lui, en avoit été si content, que, pour se l'attacher, il lui avoit donné cette place, en attendant qu'il pût lui en offrir une autre.

M. le comte de Golowkin ne fut pas longtemps à s'apercevoir que la direction des spectacles l'entouroit de petites tracasseries, qui ne pouvoient que le fatiguer et le dégoûter de cette place. Ainsi, malgré l'accueil très-distingué qu'il recevoit de Frédéric, il ne resta que deux ans à Berlin, et revint vivre à Paris, uniquement occupé

de l'éducation de ses enfans et d'une correspondance très-suivie, qu'il a eue durant tant d'années avec Paul premier, grand-duc de Russie alors ; correspondance que le grand-duc avoit vivement desirée d'après la réputation du comte qu'il n'avoit jamais vu, et qui fut de la part de celui-ci purement philosophique et morale, plutôt que littéraire ou politique. Je l'ai revu à Paris dans mon voyage de 1776 à 1777 : il vint me voir, accompagné de mademoiselle sa fille, charmant jeune homme (1) jusqu'à une heure après midi, et très-aimable demoiselle depuis ce moment jusqu'au soir.

Le comte de Golowkin est mort encore assez jeune à Paris, et de la goutte dont il avoit eu des attaques dès l'âge de cinq ans. Ce fut pour préserver ses enfans de cette cruelle maladie, que tous les jours, et dès leur naissance, il les accoutuma à se jeter, au sortir de leur lit, dans un bain d'eau froide, et de plus à ne vivre que de lait et de légumes. Je ne sais si par-là ils ont échappé à la goutte ; mais il est vrai que je n'ai pas vu de jeunes gens mieux constitués et plus robustes, ou même

(1) Elle étoit habillée en garçon le matin, et en demoiselle d p iis l'heure du dîner jusqu'au soir.

plus adroits à tous les exercices du corps. C'est sur les conseils de J. J. Rousseau, que M. le comte de Golowkin avoit ainsi élevé ses enfans.

Ce même comte, que l'on appeloit Golowkin le philosophe, et dont je ne pourrois mieux désigner le caractère, qu'en le comparant au général Nugent, (dont j'aurai occasion de parler,) m'a raconté qu'après avoir fini le cours de ses études en Hollande, il avoit été effrayé de voir qu'il ne savoit rien, quoique pourtant on eût toujours été assez content de lui. « Voilà, se disoit-il, le temps » d'apprendre qui est passé pour moi, et » je ne sais rien! Est-ce la faute de ceux » qui ont eu à m'instruire? Non : ce sont de » braves gens qui ont autant de zèle que de » connoissances. Est-ce la faute des livres » qu'on m'a fait étudier? L'Europe entière » a-t-elle pu se tromper à ce choix durant des » siècles, et décider d'un accord unanime, » qu'on remettroit ainsi à la jeunesse des » livres qui ne lui apprendroient rien? Cela » est encore impossible. Si donc je ne sais » rien, c'est uniquement de ma faute. Eh » bien, recommençons pour faire mieux. » Ce fut ainsi que, sans secours et sans confi-

dent, il reprit toutes ses classes, seul, dans sa chambre, et durant plusieurs heures tous les jours, étudiant de suite et par leçons tous les livres qu'il avoit précédemment vus, et méditant, pour ainsi dire, jusqu'aux moindres passages, autant qu'il le pouvoit. Ce nouveau travail lui prit plusieurs années, et eut le double avantage de l'accoutumer à la vie sédentaire, et à la réflexion. « Si je sais » quelque chose, me disoit-il, je ne le dois » qu'à ce second cours d'étude, qui m'a du » moins bien convaincu que nous ne savons » que ce que nous apprenons par nous- » mêmes. »

La comtesse de Kameke n'est morte que depuis peu d'années : mais elle étoit tombée dans une sorte d'enfance, par l'effet de son grand âge. Je dois la compter au nombre des personnes qui n'ont jamais varié dans les marques d'intérêt que j'en ai reçues : au bout de vingt ans, elle étoit à mon égard, telle qu'elle avoit été à mon arrivée à Berlin.

POELNITZ.

Le baron de Poëlnitz étoit un de ces vieux courtisans qui sont toujours aimables quand ils veulent l'être, toujours dangereux lorsque l'intérêt, la politique ou le caprice les engagent à le devenir, et toujours considérés tant à cause de ce qu'ils ont été, qu'à raison de ce qu'ils peuvent être encore, et quoique d'ailleurs ils ayent depuis long-temps cessé d'être estimés. On connoît ses anciens Mémoires, ouvrage imprimé depuis long-temps, et dans lequel on trouve, malgré les fables dont il fourmille, assez de vérités pour prononcer sur ses qualités morales. Né riche, et d'une branche établie en Brandenbourg, des Poëlnitz, anciens barons d'Empire dans la Franconie, il a été destiné à être, comme notre maréchal de Richelieu, témoin de trois règnes consécutifs. La conversation d'un semblable vieillard, quand d'ailleurs il a de l'esprit, (et le baron de Poëlnitz en avoit beaucoup,) doit nécessairement être fort intéressante pour ceux devant qui il veut bien

s'ouvrir, et qui n'ont point à le craindre. Telle a été ma position envers lui; j'ai pu quelquefois lui être utile, et il n'a jamais pu espérer de réussir à me faire tort; il ne m'a même montré qu'une seule fois à quel degré il étoit capable de porter la perfidie et la noirceur.

Depuis plusieurs jours, il m'avoit raconté une infinité de traits odieux, soit contre le roi, soit contre les autres personnes de la famille royale. Ce fut à la suite de toutes ces conversations, que prenant un air bénévole et confidentiel, il me dit qu'il croyoit devoir m'avertir de prendre garde à moi; que j'étois franc, et que cette honnêteté de caractère pouvoit m'exposer à de grands dangers. Surpris d'un propos aussi déplacé, je lui répondis que l'on seroit trop malheureux si l'on se livroit à la crainte de la calomnie; qu'à cet égard, je me reposois de tout sur ma bonne fortune; que si néanmoins quelqu'un dirigeoit des traits perfides et peu mérités contre moi, je trouverois peut-être dans mon courage, ma bonne conduite, et le témoignage de ceux qui me connoissoient, le moyen de les repousser avec succès; et que je le prendrois lui-même à témoin que j'avois constamment

été plus modéré, plus retenu et plus juste que tous ceux avec qui je m'étois trouvé. Cette réponse, faite avec calme et fermeté, parut l'embarrasser; et jamais depuis il n'est revenu à cette idée plus maligne qu'amicale.

Ce baron, dans sa première jeunesse, avoit assisté au sacre de Frédéric Ier en 1701. Peu après, il fut page de ce roi; ensuite, il quitta sa patrie pour voyager. Il vint à Paris et y resta presque tout le temps de la régence; il fut particulièrement bien venu de la mère du régent, que l'on appeloit *la princesse palatine*, et qui est la femme du monde qui a eu le plus de correspondances. Cette dame, qui écrivoit tous les jours à tous les souverains de l'Europe, et dont on conserve encore les lettres dans plusieurs cabinets, avoit cour chez elle tous les soirs. Elle y siégeoit dans une sorte de bureau élevé, ayant à ses côtés deux tables de jeu, placées de manière qu'en se retournant de l'un ou de l'autre côté, elle voyoit et suivoit des yeux le jeu de deux personnes de la même table; c'étoit-là son occupation lorsqu'elle n'écrivoit point; mais aussitôt que quelqu'un entroit, et s'approchoit d'elle pour la saluer, elle quittoit tout pour demander: *quelle nouvelle?*

Et comme on étoit très-bien venu à lui en donner, on en imaginoit lorsqu'on n'en avoit pas; et elle ne les avoit pas entendues, que sans autre examen, elle reprenoit toutes ses lettres commencées, pour y consigner tout ce qu'on venoit de lui débiter; et c'est ainsi que sa correspondance offre tant d'anecdotes plaisantes ou importantes, mais aussi souvent fausses que vraies (1).

Le baron de Poëlnitz n'étoit pas, on peut bien le croire, des derniers à lui raconter beaucoup d'histoires du jour; il n'arrivoit jamais les mains vides. D'ailleurs, il contoit très-agréablement; ses yeux et sa physionomie ajoutoient encore à la valeur des mots, et relevoient le fond même des choses. Il y joignoit un nouvel agrément, en ce que le plus souvent il ne parloit qu'en allemand à la

(1) Le prince Frédéric-Auguste de Brunswick a fait un extrait des Lettres de cette princesse, qui sont conservées à la Bibliothèque de Wolfenbuttel; extrait qu'il nous a lu en partie chez madame du Troussel. C'est un mélange incroyable d'anecdotes et de fables absurdes : il y a même des passages d'un cinisme singulier. Du reste, on voit qu'elle avoit une très-haute idée de Louis XIV; mais qu'elle détestoit bien cordialement la Maintenon, qu'elle ne désigne que par le nom de la *Bête méchante*, ou autres épithètes semblables.

princesse, qui retrouvoit un plaisir particu-culier à entendre sa première langue. Il y avoit même pour elle et pour le baron, un nouveau charme à y recourir, en ce que rien n'étant plus rare alors que de trouver à la cour quelqu'un qui pût les comprendre, ils profitoient de l'ignorance des autres pour les tourner en ridicule, même en leur présence; genre de méchanceté où le baron excelloit, et qui convenoit parfaitement au caractère de la princesse. Aussi, peut-on dire que personne n'a été plus en faveur que lui à cette cour. Dès qu'il paroissoit, on se hâtoit de l'accueillir par : *Ah bon jour, mein landsmänn* (1)! Et lorsqu'il ne paroissoit pas, on envoyoit demander si le *landsmann* étoit malade.

Dès le commencement du système de Law, Poëlnitz songea à profiter de sa faveur; il obtint sans peine d'être mis au nombre des heureux; et il opéra assez bien pour avoir en peu de temps des sommes considérables. « J'ai eu là, » me disoit-il en me montrant sa poche, « quatorze cent mille francs bien » comptés. — Et qu'est-ce que cette somme » est devenue? lui demandois-je. — Quand

(1) Homme de mon pays.

» le discrédit commença à succéder à la fu-
» reur du public pour les papiers, je fus du
» nombre des nigauds qui, ne connoissant
» pas assez bien le génie de votre nation,
» crurent que cette défaveur ne dureroit pas,
» et qu'il falloit attendre. Bientôt les billets
» perdirent davantage, et j'attendis encore;
» tout-à-coup l'édifice entier s'écroula, et ma
» foi, je n'eus plus rien du tout ».

Il s'étoit lié de société avec la jeune noblesse; aussi, se trouva-t-il mêlé à beaucoup d'esclandres ou de *roueries* qui furent alors quelque temps à la mode.

Un jour qu'il revenoit à Paris, après avoir passé quelque tems à une campagne, et qu'il étoit à dîner dans une auberge, à l'entrée d'Étampes, il vit un homme fort proprement habillé, et montant un cheval superbe, entrer dans la même auberge, demander de l'avoine pour son cheval, défendre de lui ôter la selle, et prier ensuite le baron de lui permettre de dîner avec lui. Ce dernier y ayant consenti, cet homme eut l'adresse de lui faire dire d'où il venoit, et où il alloit. Tous deux étoient en train de causer de fort bon accord, lorsqu'une petite fille d'environ dix ans, vint chanter sous leur fenêtre un premier couplet d'un

ancien cantique. A l'instant, cet homme s'élance jusqu'à l'écurie, saute sur son cheval, et part comme l'éclair en jetant un louis à l'hôtesse, et en lui disant : *Tenez, vous me rendrez le reste quand je repasserai.* Cartouche ayant été pris environ un an après, le baron eut comme toute la cour, la curiosité de l'aller voir. Ce fameux assassin l'ayant fixé, lui dit : « Monsieur, j'ai dîné avec vous à » Étampes ; un bout de cantique me força de » vous quitter brusquement ; la maréchaussée » me poursuivoit ; sans cela, mon plan étoit » fait, vous ne seriez pas sorti de la forêt ».

Pendant son séjour en France, le baron fit le grand seigneur, et dépensa son bien. Le *système* ne l'ayant pas relevé, il fallut recourir à d'autres remèdes. C'est à cette époque que l'on a dit que, prêt à épouser une belle veuve bien riche, et la voyant mourir de la petite vérole, il passa en Hollande avec l'écrin de cette dame. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il quitta la France pour la Hollande, et ensuite la Hollande pour l'Italie. Arrivé à Rome, et n'ayant plus aucune ressource, M. le baron d'Empire, né luthérien, forma le projet de se sauver à l'aide des bénéfices, et fit une abjuration solemnelle et bien édifiante.

fiante. Mais bientôt, soit qu'il conçût quelques autres espérances, soit qu'il eût quelques nouveaux dégoûts à essuyer, il revint à Berlin, où le fantasque Guillaume, successeur de Frédéric Ier., se prit pour lui d'une belle passion d'amitié, et en fit son chambellan et son favori. Le baron eut le talent heureux d'amuser ce monarque, difficile à manier; cependant, une chose tourmentoit celui-ci: c'est que le baron étoit catholique, scrupule qui fut levé dès que le courtisan eut compris que cela importoit à la stabilité de son sort; mais comme Guillaume étoit réformé, ce ne fut pas dans le giron du luthéranisme que le baron rentra; le zèle d'une plus grande perfection le fit passer au calvinisme, comme à Rome d'autres motifs lui avoient fait préférer le catholicisme. Après cet acte si édifiant, le baron n'eut plus besoin que de son adresse accoutumée pour se maintenir en faveur. Il fut jusqu'à la mort de ce prince, son chambellan ordinaire, et toujours le premier de service. Outre ses appointemens, il en recevoit tous les ans des dons considérables. A Noël, le roi avoit coutume de lui envoyer six mille reisdallers (vingt-quatre mille fr.)

pour étrennes.... « Je te donne selon mes » moyens, lui disoit un jour le roi Guillaume; » au reste, je sais que ce n'est pas assez pour » tes besoins. Il faudroit un souverain bien » autrement riche que moi, pour faire ta » fortune; encore, ne sais-je si l'on pourroit » y parvenir, tant l'habitude et ton caractère » te rendent dépensier; mais comme d'ailleurs » tu me plais, je fais pour toi ce que je puis. » Ecoute, » lui disoit-il une autre fois, mais d'après les mêmes idées : « combien te fau» droit-il de revenu pour monter ta dé» pense selon tes goûts? — Sire, au moins » quatre cent mille écus d'Allemagne; encore » ne me suffiroient-ils pas. — Tu voudrois » donc avoir une armée? — Non, sire, je » n'aurois pas même un garde. — Ah! je suis » curieux de voir comment tu dépenserois une » si forte somme.» Et voilà sa majesté qui prend une plume et une grande feuille de papier, et qui ordonne à son chambellan de bien détailler l'état de sa maison, que lui-même écrira exactement, pour sommer le tout à la fin.

Le baron obéit, et commença par évaluer ce qu'il lui faudroit par an pour son jeu, sa garderobe, ses aumônes, ou quelques cadeaux à faire en certaines rencontres. On

trouva l'article raisonnable, et on le porta en compte sans aucune difficulté. Ensuite, on monta une maison à la ville et une autre à la campagne, ce qui comprenoit double loyer, double ameublement, et doubles frais d'entretien, tant pour l'intérieur que pour les jardins.

Tous ces objets parurent encore évalués à un taux convenable, et on les porta à la suite du premier. On aborda en troisième lieu l'article des domestiques et des équipages; le nombre des personnes et leur dépense, ainsi que leurs gages; le nombre des voitures et des chevaux. « Fort bien, lui disoit le roi, » je conçois que pour un gentilhomme riche, » qui veut vivre en grand seigneur, il lui faut » bien tout cela. » Et tout cela fut porté sur la grande feuille : on évalua en quatrième lieu la dépense de la cuisine, de la cave et de l'office. Guillaume, qui étoit gourmand, ne fit aucune difficulté d'en admettre l'état. Enfin, le baron lui demanda ce qu'il lui accorderoit pour chasse, pêche, fêtes particulières et autres divertissemens nobles. Ici, quoique le roi fût plus éloigné que beaucoup d'autres, de rechercher ou de priser tous ces amusemens, excepté toutefois la chasse, il fut pourtant obligé de convenir

qu'il falloit souvent les tolérer, et que, même dans l'hypothèse actuelle, il falloit se ménager les moyens de les procurer à ses hôtes. « Mais au moins, dit-il, j'espère que » c'est tout, et que le démon qui te tour- » mente, n'offrira rien de plus à ton imagi- » nation aussi folle que brillante. — Eh bien, » sire, voyez à quoi montera le total de ces » premiers objets ! » Guillaume fit le calcul, et trouva pour résultat la somme de quatre cent quarante mille reisdallers, à peu près. « Et ce- » pendant, lui dit le baron, je n'ai rien mar- » qué pour les accidens qui peuvent survenir ! » Et combien de détails n'ai-je pas oubliés ! Je » ne vous ai pas seulement demandé quelques » gardes de nuit pour écarter de ma maison » de campagne les maraudeurs, me conserver » le poisson que j'aurai dans mes fossés, et » faire taire avec leurs grands bâtons, les gre- » nouilles qui interromproient désagréable- » ment mon repos et celui de mes amis ! — » Va te promener avec tes châteaux en » Espagne, fou que tu es ! Cherche un sou- » verain assez riche pour fournir à tes extra- » vagances ! — Sire, permettez que je n'aille » rien chercher ; je suis trop bien auprès de » votre majesté ; mais puisqu'elle l'a permis,

» j'ai voulu lui prouver qu'il seroit possible » d'employer très-noblement une fortune » même extraordinaire ».

Le baron étoit du petit cercle des amis qui tous les soirs composoient la tabagie de Guillaume : c'étoit une salle isolée, placée à Berlin sur le bord de la Sprée, au fond du jardin qui est aujourd'hui la place d'armes, de même que la tabagie est devenue de mon temps un atelier de sculpteur. Le roi s'y rendoit ordinairement vers les sept, huit, ou neuf heures du soir : il y trouvoit ceux à qui il avoit permis d'y venir, et y restoit jusque vers onze heures ou minuit. On y fumoit ; on y buvoit de la bierre ; on y causoit familièrement de choses diverses. Les meubles se réduisoient à une longue table de sapin, ayant de chaque côté un banc de même fabrique ; à un bout un fauteuil aussi grossier que tout le reste pour le roi ; et à l'autre bout un autre fauteuil à-peu-près semblable, excepté que le dossier en étoit surmonté de deux grandes oreilles de lièvre, symbole accrédité chez les Allemands pour désigner la légéreté et le peu de mérite des personnes. Ce dernier fauteuil étoit ainsi décoré parce qu'il étoit

réservé à un ancien serviteur, admis dans cette société où il servoit de messager et de bouffon. C'est là que Guillaume se faisoit raconter les anecdotes du jour; que lui-même faisoit part aux autres de ce qu'il avoit remarqué de curieux; et qu'on cherchoit à le disposer selon les intérêts, ou les passions des assistans ou de leurs amis. Sous ce dernier rapport, nul autre n'y étoit plus redoutable ou plus puissant que le baron, non-seulement parce qu'il avoit plus de crédit que personne, mais aussi parce qu'il étoit beaucoup plus adroit et non moins passionné.

Cette tabagie devint donc bientôt un foyer d'intrigues plus ou moins importantes, et dans le secret desquelles il n'y eut que Guillaume qui ne fût pas initié. Ce fut là que se déterminèrent souvent le bien et le mal. Je citerai quelques-unes des petites anecdotes qui y ont appartenu. Un des fumeurs y dit un soir qu'il croyoit avoir fait un bon marché en achetant telle terre qu'il nomma, pour telle somme. Le baron lui soutint que c'étoit une affaire malheureuse qui le ruineroit : de-là des discussions de détail, dont le résultat, selon le baron,

étoit que si la terre avoit pu être payée en entier, le marché eût été favorable; mais que comme il restoit dix mille écus à payer, les intérêts de cette somme, les réparations, accidens, et frais de culture risquoient fort d'absorber en peu d'années, la terre toute entière, et le reste de la petite fortune de l'acquéreur. Guillaume, que de part et d'autre on prenoit également pour juge, écoutoit tout, et ne disoit rien. Un quart d'heure après qu'on eut quitté cet objet pour parler d'autre chose, Guillaume sortit, et fut plus de deux heures absent : on fut à la fin très-embarrassé sur ce que l'on devoit faire : son usage, lorsqu'il se retiroit pour ne plus revenir, étoit de dire *bon soir*, et il étoit sorti sans rien dire : ainsi l'on craignoit ou qu'il ne trouvât plus personne s'il revenoit, ou de passer ridiculement la nuit à l'attendre, s'il ne devoit pas revenir. Enfin à minuit et demi, il arrive suivi de deux domestiques chargés de sacs d'argent; et il dit en les donnant à celui qui avoit acheté la terre : « Puisque Poelnitz lui-même con-» vient que tu aurois fait un bon marché » si tu avois pu tout payer argent comp-» tant, et que tu es d'ailleurs un brave et

» bon citoyen, je te donne les dix mille écus
» qui te manquent, parce que je ne veux
» pas te voir exposé à être ruiné faute de
» ce secours. » Comme le baron avoit imaginé ce moyen de lui arracher cette somme, on peut bien croire qu'il eut sa part dans le don qu'il avoit fait obtenir; d'autant plus qu'en ces sortes d'occasions, il avoit coutume de stipuler d'avance ce qu'il auroit en cas de réussite.

Le baron toujours dépensier, en étoit presque toujours aux ressources, et ne manquoit pas de s'adresser à tous ceux qu'il savoit être riches. Un jour il demanda de cette sorte une somme assez forte à M. de Vernesobre, homme qui, dit-on, avoit été à Paris caissier dans l'affaire de Law, et qui avoit passé avec une fortune de cinq millions de livres, de Paris à Berlin, au moment où le *système* alloit s'écrouler. Vernesobre avoit déjà prêté de cette sorte plusieurs autres sommes à ce courtisan dangereux; de sorte qu'il se détermina à refuser celle-ci : le baron jura de s'en venger; et voici comment il s'y prit. Guillaume, qui faisoit bâtir la ville neuve à Berlin, se promenoit souvent en calêche dans les rues nou-

velles, pour voir où en étoient les travaux qu'il avoit ordonnés : souvent aussi dans ces promenades, il prenoit avec lui le baron qui avoit le talent de l'amuser. Ce fut dans une de ces visites, que se trouvant dans la *Vilhelme straas*, ou *rue de Guillaume*, le courtisan vanta beaucoup la beauté de cette rue très-large et fort longue, mais observa qu'il faudroit à l'extrémité, un bâtiment vaste et élevé qui servît de point de vue : le roi lui demanda quel édifice il imaginoit que l'on dût y placer. « Une » sorte de palais, répondit le baron; par » exemple, une imitation en petit du châ- » teau de Versailles. — Tu te moques de » moi : fais-en bâtir un, si tu veux : pour » moi je ne suis pas assez riche pour cela. » — Ma pensée n'étoit point que votre ma- » jesté dût faire cette dépense : elle en fait » d'autres bien plus essentielles : mais celle-ci, » qui n'est qu'un simple ornement, pourroit » être faite par quelqu'un de vos sujets, » tel que M. de Vernesobre : il est si ri- » che! Pourroit-il employer plus honora- » blement sa fortune? Et peut-il faire moins » pour s'acquitter envers votre majesté qui » lui a donné un asile, et a refusé de le

» rendre à la France ? — Tu as raison : je » lui en parlerai. » En effet, Guillaume fit appeler Vernesobre, lui proposa d'exécuter ce plan ; et sur les représentations que cet étranger voulut faire, lui répliqua durement : « Aimes-tu mieux que je te rende » au roi de France qui te fera pendre ? » Le pauvre homme, qui avoit déjà fait construire un autre hôtel dans un autre quartier, fut réduit à se taire, et obligé d'obéir : il fit construire sur le plan qu'on lui en donna, un palais qui avec les jardins et basses-cours, lui coûta près de deux millions, et où les plombs et ferremens seuls furent un objet de quatre cent mille francs à-peu-près. C'est ce même palais que la princesse Amélie, sœur de Frédéric, a acheté de mon temps pour environ cinquante mille livres, comme on le verra dans un autre article.

Avant de retirer le baron de Poëlnitz de la tabagie royale, j'en rapporterai encore deux ou trois anecdotes. La première concerne un pasteur du saint évangile, nommé M. de Beausobre, frère aîné de celui qui a été académicien, et fils du célèbre Beausobre, auteur avec M. l'Enfant, de quelques ouvrages pré-

cieux sur l'histoire ecclésiastique. Guillaume conta un soir que jamais il n'avoit été aussi tenté que ce jour-là de donner des coups de canne : mais, » ajouta-t-il, « il s'agissoit d'un » prêtre ; le peuple m'auroit vu, et en au» roit été scandalisé : c'est ce qui m'a retenu. » Je me promenois avec un général, sur la » chaussée » (promenade alors assez déserte, sur le bord de la Sprée, vis-à-vis *Mon-Bijou*, maison de la reine). « Vers le milieu » de cette allée, je vois devant nous un prê» tre, qui pour me laisser passer, se range » contre un des grands saules qui la garnis» sent : je dis à mon promeneur : *tu vas voir* » *comme je vais confondre ce prêtre*. Je » m'approche en effet de cet homme, au mo» ment qu'il me fait sa profonde révérence ; » et je lui dis en le fixant : *as-tu lu le Tartufe* » *de Molière* ? Le malheureux me répond in» solemment, mais d'un ton cafard : *oui*, » *sire ; et l'Avare aussi*. Mon premier mou» vement a été de lever la canne ; mais j'ai re» gardé autour de moi ; j'ai vu plusieurs per» sonnes du peuple, et je me suis retenu. Ah, » la canaille » !

Un autre jour, le roi qui avoit été dîner à Charlottembourg, se vanta à sa société, d'avoir

fait une des bonnes œuvres de sa vie, il y avoit peu d'heures. « Je me promenois, dit-
» il, dans mes jardins, lorsque j'ai aperçu
» dans une autre allée, deux jeunes filles assez
» jolies, et mises avec une sorte de propreté
» recherchée pour des petites bourgeoises.
» J'ai vu d'abord que c'étoient deux filles de
» mauvaise vie, d'autant plus que les gens
» de leur condition, quand ils sont honnêtes,
» travaillent les jours de la semaine, (c'étoit
» un samedi,) et renvoyent leurs récréations
» au dimanche. Je les ai fait venir près de
» moi, et leur ai demandé d'où elles étoient,
» quel étoit l'état de leurs parens, ce qu'elles
» faisoient à Charlottembourg ? La plus har-
» die de ces deux pigrièches m'a répondu
» avec effronterie, qu'elles avoient tant ouï
» dire que les jardins de Charlottembourg
» étoient *charmans* », (tout cet entretien se faisoit en allemand, et ces filles y avoient employé le mot françois *charmant*, que Guillaume avoit en horreur,) « qu'elles avoient
» obtenu de leurs parens la permission de les
» venir voir; et qu'en effet ils étoient si *char-*
» *mans*, qu'elles ne pouvoient se lasser de
» les admirer et de s'y promener. A ce pro-
» pos et sur-tout au mot *charmant*, j'ai bien

» vu que je ne m'étois pas trompé : c'est pour-
» quoi j'ai fait appeler l'officier de garde, et
» les ai fait conduire à Spandaw, » (c'est-à-dire, à la forteresse, qui est à une grande lieue de Charlottembourg.) « — Votre majes-
» té a bien montré en cela quel est son zèle
» pour les bonnes mœurs, » reprit le baron de Poëlnitz, qui avoit quelquefois des mouvemens d'équité fort heureux. « En effet, pour-
» quoi ces filles ne font-elles pas leurs pro-
» menades le dimanche, et qu'ont-elles be-
» soin de mêler dans leur langue, ce mot
» *charmant* qui leur est étranger ? Cepen-
» dant il seroit possible qu'elles ne fussent pas
» coupables ; et alors votre majesté seroit fâ-
» chée de les avoir punies, et d'avoir affligé
» de bons et braves parens. » Cette observation ne parut d'abord point être du goût du roi : néanmoins le baron insista, et prétendit que des circonstances particulières pouvoient justifier en pareille occasion les filles et même leurs parens. Sa conclusion fut que comme elles avoient dit demeurer rue du Werder, qui est peu éloignée du château, et appartenir à un bas-officier du régiment placé dans ce quartier; que même elles avoient nommé ce bas-officier ; et qu'il n'étoit pas en-

core assez tard pour qu'il fût difficile de savoir de tout le voisinage si elles avoient dit la vérité, et quelles étoient les mœurs de toute cette famille, sa majesté pouvoit faire prendre par un des officiers de garde, les informations nécessaires pour s'assurer si elle ne s'étoit pas trompée. Guillaume eut l'air à la fin de l'écouter assez attentivement : mais il ne répondit rien, et parla d'autre chose. Au bout d'un quart-d'heure, il sortit, et rentra peu de minutes après : on parloit de diverses autres choses depuis assez long-temps, lorsqu'on fut congédié par un *bon soir*, *messieurs*.

Le lendemain matin, Poëlnitz arriva chez le roi avant huit heures, pour recevoir, ainsi qu'il le faisoit tous les jours, ses ordres à son lever. En passant par la première salle, il vit deux jeunes filles debout et immobiles dans un coin : occupé d'autres pensées, il n'y fit aucune attention, et ne songea point à l'aventure de la veille. Dès qu'il entra chez le roi, celui-ci lui demanda s'il n'avoit pas vu deux jeunes personnes dans les salles ; et sur la réponse affirmative, il lui ordonna de les faire entrer. Elles ne parurent devant ce roi à demi-habillé, qu'en tremblant : mais elles furent bientôt rassurées. « Je vous ai mal

» jugées hier, leur dit-il: je vous ai prises
» pour des libertines, et je sais que vous êtes
» de braves filles. Cependant je dois vous
» dire encore que c'est le dimanche qu'on
» peut se promener, et que l'on doit travail-
» ler les autres jours. J'ajouterai que vous
» avez mal fait de vous servir du mot *char-*
» *mant* que vous ne comprenez pas, et qui
» est un mot malhonnête. Mais comme je vous
» ai fait tort, et que j'ai mal à propos affligé
» vos parens, je veux vous en dédommager.
» Tenez, voilà chacune cinq cents reisdallers,
» (deux mille francs), je vous en donnerai
» encore autant le jour de vos noces. Allez
» consoler vos parens, et continuez par votre
» conduite de mériter la bonne réputation que
» vous avez dans votre quartier ». Ces pau-
vres filles, fatiguées par la marche, la veille,
et leurs larmes, tremblantes et interdites, ne
savoient si ce qu'elles entendoient n'étoit pas
un rêve; elles étoient prêtes à se jeter aux
genoux du roi pour le remercier, ou pour
lui demander grace, lorsque le baron, qui
savoit que cela auroit fort dépiu au monarque,
les prit doucement par le bras, et leur dit:
« Prenez ce que le roi veut bien vous don-
» ner; faites ce qu'il vous dit, et n'oubliez

» pas les bons conseils qu'il vous donne ».

Guillaume avoit effectivement suivi la veille l'idée que le baron lui avoit offerte. Lorsqu'il étoit allé se coucher, l'officier, à qui il avoit ordonné de prendre des informations, lui avoit rapporté que ces deux filles étoient cousines, nées de deux sœurs, mariées l'une à un bas-officier, et l'autre à un paysan de tel endroit; que celle de village étoit venue passer quelques jours chez sa tante : que comme elle devoit bientôt retourner chez son père, on avoit voulu lui faire voir auparavant le château de Charlottembourg, que la tante avoit choisi le samedi pour cette promenade, parce que d'autres arrangemens ne permettoient pas de la faire le dimanche; que lorsque le roi les avoit vues et fait arrêter, cette tante de l'une et mère de l'autre, étoit assise sur le bord de la rivière, à travailler; que voyant le jour baisser, elle avoit couru toutes les allées, cherchant et appelant ces deux filles; que ne les trouvant pas, elle s'étoit adressée à tout le monde pour en avoir des nouvelles; qu'enfin arrivée au corps-de-garde pour interroger ceux qui avoient été en sentinelles dans les jardins, elle avoit appris les ordres donnés par sa majesté, et exécutés de suite;

que

que ne doutant plus que ce malheur ne fût tombé sur ses deux filles, quoiqu'elle ne pût en deviner la cause, elle étoit revenue à Berlin, toujours fondant en larmes et désespérée; que la désolation la plus grande étoit dans ce ménage; que tout le quartier y prenoit une part très-vive, d'autant plus que ces gens étoient aimés et estimés, tous également honnêtes et bien rangés; le père, très-bon soldat et fort exact à ses devoirs, et les femmes, retirées, modestes et laborieuses. Sur ce rapport, Guillaume avoit fait dire à la mère d'être tranquille, que ses filles lui seroient rendues le lendemain; et en même-temps, il avoit envoyé à Spandaw, ordre de les faire repartir sur le champ, de manière qu'elles fussent chez lui à son lever.

Une circonstance remarquable, c'est qu'à leur retour, il se hâta de leur demander si les soldats ou autres ne leur avoient point manqué d'égards; à quoi elles répondirent que, comme elles n'avoient cessé de sangloter et de se désespérer, on n'avoit pu qu'être touché de leur sort, mais qu'on ne leur avoit rien dit.

Le baron de Poëlnitz n'a jamais eu sous le règne de Frédéric, la faveur dont il avoit joui sous Guillaume premier; mais comme

il étoit d'une ancienne maison ; qu'il étoit homme de cour, et entendoit très-bien le service de chambellan; comme il étoit ancien serviteur et connu de toute la famille royale; qu'il avoit de l'esprit, et étoit adroit et amusant; comme enfin il auroit fallu lui payer une pension en le congédiant, et qu'il étoit plus à propos de lui faire gagner ses appointemens en épargnant cette pension, que de la lui donner en le remplaçant par quelqu'un qui auroit coûté autant que lui; il n'a jamais eu l'air d'être à la cour un meuble de rebut ou de trop: il a continué jusqu'à sa mort, d'être le premier chambellan de service. Il a su se rendre tantôt utile, tantôt redoutable, et presque toujours amusant. Lors des soupers philosophiques de Sans-Souci, il étoit habituellement du cercle heureux : dans les querelles de famille, il parvenoit à être ou confident, ou médiateur. C'est ainsi qu'il est arrivé à l'âge de 84 ans.

Quand un ambassadeur extraordinaire arrivoit à Berlin, c'étoit lui qui étoit chargé de tout le cérémonial : s'il survenoit un prince ou princesse de quelque autre pays, il étoit employé auprès d'eux : en un mot, il étoit

à cette cour, la ressource et l'oracle pour tout ce qui tient à l'étiquette, mais sans que Frédéric l'ait jamais aimé, ni estimé, ou plus ménagé que les autres.

Un jour qu'il parloit au roi de sa pauvreté et de ses besoins, chapitre sur lequel il étoit quelquefois fort éloquent : « Je voudrois » bien vous aider, lui répondit son maître : » mais comment faire ? Vous savez que je » ne puis suffire à tout, qu'à force d'eco- » nomie, tant ce pays est pauvre ! Si vous » étiez encore catholique, je pourrois vous » donner quelque canonicat : j'en ai de » temps en temps d'assez bons à ma no- » mination ; et vous concevez que j'aimerois » mieux vous en donner un qu'à bien d'au- » tres. Mais vous êtes maintenant réformé, » c'est-à-dire, attaché à la religion qui mal- » heureusement est la plus pauvre de toutes : » elle ne m'offre aucun moyen de vous être » utile : c'est bien dommage ; et je vous » assure que j'en ai un véritable regret. » Le baron fut trompé à l'air de bonhomie avec lequel Frédéric lui avoit dit tout cela : il crut qu'il n'avoit rien de mieux à faire, que de renoncer à la plus grande perfection, et de revenir à ce qu'il y a de plus

utile : dès le soir même il alla abjurer; et comme le roi lui avoit annoncé qu'il y avoit en ce moment un riche canonicat catholique de vacant, il crut qu'il n'y avoit pas un instant à perdre; et vint le lendemain déclarer que suivant le conseil de sa majesté, il étoit redevenu catholique, et qu'il espéroit qu'un si grand roi effectueroit envers l'ancien serviteur de la famille royale, les espérances qu'il l'avoit autorisé à concevoir. « J'en suis vraiment au désespoir, » répliqua le roi: mais j'ai donné ce matin » le canonicat dont je vous avois parlé ! » Ce contre-temps est cruel ! Mais pouvois-je » deviner que vous étiez si prêt à changer » encore une fois de religion? Que puis-je » faire maintenant ?... Ah! je me rappelle » qu'il me reste encore à nommer à une » place de rabbin; faites-vous juif, et je vous » la promets. » C'est ainsi que ce baron est redevenu catholique pour le reste de sa vie.

Je l'ai souvent aidé, sur-tout lorsqu'il étoit malade, dans la rédaction des lettres qu'il adressoit aux princes et au roi, pour en obtenir quelques secours; mais rarement elles produisoient un heureux effet : dans

une occasion semblable, ce chambellan avoit annoncé qu'il étoit au moment de passer en l'autre monde, et avoit demandé le denier nécessaire pour être reçu dans la barque de Caron: Frédéric lui répondit qu'il aimoit tant à le voir et à le conserver, qu'il ne lui donneroit jamais un sou, de peur que cet argent ne fût employé pour entrer dans cette maudite barque, qui emmène bien les gens, mais ne les ramène jamais.

Quelques années auparavant il avoit écrit qu'il ne pourroit plus sortir, n'ayant ni fourrage pour ses chevaux, ni de quoi en acheter. Le lendemain matin on trouva sa porte claquemurée de bottes de foin et de paille, entremêlées de quelques sacs d'avoine et de son.

Lorsque tous les ministères et départemens rendoient leurs comptes, et versoient leurs caisses dans le trésor, au mois de mai de chaque année, il y avoit souvent de petits restes que le roi distribuoit quelquefois à ceux qui l'entouroient. Le baron attendoit cette époque avec inquiétude, et recouroit à divers moyens pour se rappeler au souvenir de sa majesté: mais si l'on daignoit songer à lui, ce n'étoit guères que pour lui

déléguer des restes montant à quelques écus.

Il faut avouer que peu de personnes ont été plus mortifiées que lui, et il le méritoit. Quand il avoit reçu quelque présent, il faisoit tout pour qu'on l'ignorât : il pouvoit y avoir de la politique dans cette conduite; mais on ne l'imputoit qu'à l'orgueil et à l'ingratitude. Je le vis en société un soir, jour de naissance du prince Henri : il n'eut rien de plus pressé que de nous montrer une tabatière de racine de bois ordinaire, qu'il en avoit reçue le matin en lui souhaitant une bonne fête. Nous lui dîmes que sans doute cette boîte lui avoit été remise pleine de pièces d'or; et il nous répondit effrontément, *pas un sou;* et cependant nous savions par un des cavaliers du prince, témoin du compliment et de la réponse, que nous avions dit vrai.

Non-seulement le baron étoit ingrat par politique, par vanité, et par défaut de sensibilité; il étoit de plus méchant, faux, et perfide : on a vu dans le volume précédent, sa conduite envers le prince Henri, lorsque celui-ci fut retenu plus de huit jours aux arrêts à Potzdam. Ce trait fut un de ceux que les deux frères lui pardonnèrent le moins,

lorsqu'après le raccommodement, ils se furent expliqués sur leurs erreurs ou griefs respectifs.

Le comte de Reuss, (Henri quarante-huitième ; car je ne sais par quelle politique, tous les mâles de la branche de cette famille, établie à Berlin, portent le nom de *Henri;*) étoit, quoique fort déchu de ses grandes richesses, celui qui faisoit le plus de bien au baron : pendant les vingt dernières années de la vie de celui-ci, il lui fournissoit les chevaux et le fourrage : très-souvent il lui envoyoit quelques pièces de gibier, et lui faisoit toutes sortes de présens : mais c'étoit par les gens du comte de Reuss qu'on le savoit : le baron, qui cependant lui paroissoit fort attaché, ne faisoit guères de semblables confidences à personne.

Dans un souper où Borrelly et moi, bien instruits de la pénurie où étoit réduit ce vieux chambellan, nous cherchions à peindre ses besoins au prince Henri, et où pour toucher ce prince généreux, nous vantions l'esprit, la politesse, et toutes les qualités aimables que l'on remarquoit dans ce vieillard, malgré son grand âge, nous eûmes pour réponse ces mots : « Vous avez raison,

» messieurs, de plaindre le baron : il éprouve
» souvent des besoins bien cruels, sur-tout
» pour son âge; et quoiqu'il ne puisse les
» attribuer qu'à ses propres fautes, je ne
» compâtis pas moins à ses souffrances. Quant
» à ses qualités personnelles, je ne puis m'em-
» pêcher de faire quelques exceptions au bien
» que vous en dites. Il a beaucoup d'esprit
» sans doute; mais il lui est souvent arrivé
» d'en abuser : il est très-aimable lorsqu'il
» veut l'être; mais il lui arrive quelquefois
» de ne vouloir l'être que pour en devenir
» plus dangereux : vous le trouvez très-
» poli envers vous; mais il ne l'est que parce
» qu'il est pauvre : je ne veux pas affoiblir
» les principes d'humanité qui vous inspirent
» tant de zèle pour lui : mais soyez bien as-
» surés que si le baron étoit encore ou re-
» devenoit aussi riche qu'il l'a jadis été, il
» seroit même envers vous, le plus insolent
» des gentilshommes de l'Empire. Je vous
» réponds qu'il ne daigneroit pas vous re-
» garder. Ainsi faisons-lui du bien si nous le
» pouvons : mais n'oublions pas que pour
» lui sur-tout, *à quelque chose malheur*
» *est bon.* »

Le prince Henri avoit raison, et nous le

savions bien : il ne falloit pas voir long-temps le baron, pour apercevoir le levain de l'orgueil et de l'insolence, à travers sa très-grande politesse. Lorsqu'il m'engageoit à faire quelque promenade avec lui, si nous rencontrions la princesse Frédéric de Brunswick, née duchesse d'Oëls, et de la maison de Wurtemberg, il s'indignoit de voir qu'elle eût six chevaux : « Croyez-vous, me disoit-il, » que je vais faire arrêter ma voiture pour » la laisser passer? Non, ma foi; et si tous » les autres le font, c'est une bassesse que » je n'imiterai pas. » Là-dessus, il ordonnoit à son cocher de continuer à marcher.

Le baron avoit quelquefois une franchise plaisante et presque cynique. « Je viens, » dit-il un jour à M. Delahaye de Launay régisseur des finances du roi; « je viens » vous prier de me prêter cinquante ducats » dont j'ai le plus grand besoin. C'est un » service que vous m'avez déjà rendu plus » d'une fois : j'aurois dû acquitter le passé » avant de venir vous présenter une nou- » velle demande ; mais je vous estime trop » pour vouloir vous tromper, et je sais bien » que vous n'attendez pas après de vaines » promesses, pour trouver du plaisir à obli-

» ger. Je vous dirai donc avec franchise
» que j'ai très-réellement le desir de vous
» rembourser tout ce que je vous dois ;
» mais que je ne prévois pas quand ni com-
» ment je le pourrai ; et qu'en un mot, les
» prêts que vous voulez bien me faire ris-
» quent fort de n'être que des dons. » M. Delahaye de Launay lui répondit qu'il faudroit qu'il n'eût rien, pour refuser un homme qui se présentoit avec une bonne foi si rare.

Dès que ce vieux courtisan avoit un peu d'argent, il se hâtoit de le dépenser : il invitoit ses amis à dîner et à souper, et les régaloit fort bien. Son grand plaisir alors étoit de faire lui-même une omelette qu'il ajoutoit au service : c'étoit un plat qu'il faisoit supérieurement. Souvent il y avoit dans ses invitations, des traits d'une originalité piquante, et qu'il étoit le premier à relever. « Devinez, me dit-il un soir, devinez qui
» j'ai eu à dîner aujourd'hui ! Je me trou-
» vois avoir quelque gibier, et ne voulant
» pas le manger seul, j'ai invité les barons
» de Müller, de Grapendorff, et d'Arnim ;
» et au milieu du dîner, je leur ai dit que
» je les avois fait prier pour avoir le plaisir
» de réunir à une même table, les quatre

» barons de l'Empire les plus gueux qu'il
» y eût au monde. Je vous assure que nous
» en avons ri de bon cœur, et qu'en atten-
» dant les infortunes de demain, nous avons
» très-bien dîné. »

Ce que le baron de Poëlnitz avoit de plus précieux, c'étoient ses manuscrits, ou plutôt ses Mémoires des trois premiers règnes du royaume de Prusse. Ils formoient trois volumes *in-folio* assez épais, écriture très-serrée, un volume pour chaque règne.

Ces Mémoires ne sont point une histoire suivie : ils n'embrassent en quelque sorte que la cour, ou même la famille royale ; ce sont des anecdotes choisies, propres à donner une juste idée des personnes. Quoiqu'on s'y rapproche de l'ordre chronologique, on ne s'y est pas toutefois astreint en esclave : souvent un trait en rappelle un autre, qui a eu lieu en d'autres temps : en un mot, ces Mémoires ne sont en quelque sorte que des souvenirs de ce qui concerne les trois premiers rois et leurs alentours. Le baron ne pouvoit guères y mettre plus d'ordre, n'ayant songé à les écrire que dans un âge déjà avancé, et à diverses reprises, à mesure qu'il en avoit le loisir, et selon ce qui l'in-

téressoit le plus dans ce que sa mémoire pouvoit lui fournir.

Ce travail devoit être très-secret : on pense bien que le baron s'en étoit fait la loi : mais il fut fidèle à cette résolution, comme on l'est en pareil cas : peu-à-peu le nombre des confidens s'accrut, selon les circonstances; et à la fin, tous ceux qui avoient eu des liaisons particulières avec lui, en savoient plus qu'il ne se l'étoit promis. Il avoit habituellement ces trois volumes sur une petite table devant lui : s'il lui prenoit un accès de confiance envers les personnes qui lui faisoient visite, il en lisoit différens morceaux, selon le sujet de la conversation, sur-tout dans les *tête-à-tête*. Lorsqu'il voyoit qu'on y attachoit un haut prix, et qu'il avoit quelque motif de gagner l'affection de celui avec qui il étoit, il ne manquoit pas d'en promettre la remise avant de mourir. « Ils sont à vous, » disoit-il, « et vous les aurez avant que je » n'expire : je ne vous demande que de les » conserver bien secrètement, et de les faire » imprimer avec mon nom, lorsque vous le » pourrez sans vous compromettre. Je les » garde néanmoins encore, parce que j'ai à » les revoir, et à y remplir quelques lacu-

» nes. » C'est ainsi que dans un temps, il les avoit promis à M. César; et que dans d'autres temps postérieurs, il en faisoit le don simulé à mon collègue Borelly et à moi. Je suis celui de tous envers qui le baron a porté la confiance plus loin; car je les ai eus chez moi durant plus de six semaines. Voici comment cela se fit.

Quelques années avant sa mort, le baron eut une maladie assez grave : il avoit environ quatre-vingts ans. Son âge, ses souffrances et sa foiblesse lui persuadèrent qu'il alloit mourir, et ce fut d'après cette idée, qu'il me pressa de prendre ses *trois règnes*, ainsi qu'il les appeloit, et de les emporter chez moi, sous condition que s'il guérissoit, je les lui rendrois. Je lui promis de venir chez lui quand la nuit seroit close, et le priai de n'avoir dans son appartement aucun domestique qui pût me voir entrer ou sortir. Tout se passa comme nous l'avions concerté; il envoya ses deux laquais faire des commissions dans des quartiers éloignés. J'arrivai couvert d'une grande redingote; je trouvai la porte-cochère ouverte, ainsi que l'appartement du baron, qui logeoit à un premier étage. Il me remit les trois volumes bien fi-

celés, et cachetés à tous les points où la ficelle formoit des nœuds. Je les emportai chez moi, sans avoir rencontré personne. Quand les trois volumes furent dans mon cabinet, je songeai au moyen de les cacher, et pour cela je mis ma femme dans la confidence. J'avois une pièce dont j'avois fait ma bibliothèque, et où il y avoit une grande cheminée, sur laquelle on avoit placé depuis plus de cent ans, un grand tableau représentant un enlèvement de Proserpine. Nous ôtâmes, à nous deux et sans témoins, les vis qui attachoient ce tableau, et nous plaçâmes les trois volumes dans le vide que l'inclinaison de la cheminée faisoit derrière; après quoi nous remîmes le tout dans son état ordinaire. Dès que le baron fut guéri, je lui reportai son ouvrage, en prenant les mêmes précautions, et aussi secrètement que lorsque je l'avois reçu.

Plusieurs années après cette demi-possession, nous fûmes très-surpris, un soir que nous étions invités à souper chez lui, les du Troussel, leur société et nous, de l'entendre nous dire : « Vous vous imaginez, vous au- » tres, que je suis un pauvre diable, qui ne » peut vous donner à souper? Et qui donc

» d'entre vous a autant d'argent que moi ?
» Tenez, si vous ne m'en croyez pas, voyez
» et comptez. » Surquoi il tira de ses poches plusieurs poignées pleines de frédérics-d'or et de ducats. C'étoit le prix de ses Mémoires ; il venoit de les vendre, comme je l'ai su depuis, au prince de Prusse, qui ensuite a été roi sous le nom de Frédéric-Guillaume. J'en fus affligé, bien persuadé qu'ils étoient dès-lors perdus pour le public. Cependant on en a depuis imprimé une partie, soit que quelque favori les ait dérobés au prince, soit que celui-ci en ait permis la publication partielle. Mais ce qui m'étonna singulièrement, ce fut l'emploi qu'il fit de la majeure partie de cette somme. J'avoue que je ne croyois pas que ce vieux roué courtisan fût capable de cet acte de vertu ; mais après en avoir acquis des preuves certaines par le secrétaire de la légation de France, qui avoit été chargé de faire parvenir la somme à sa destination, je ne me bornai pas à pardonner au baron d'avoir, pour ainsi dire, annullé ses manuscrits ; je m'en réjouis comme d'une bonne œuvre. Il faut savoir que, dans son séjour à Paris durant la régence, le baron avoit eu une fille d'une maîtresse qu'on ne nomme

point; que cette fille, qui n'a jamais vu son père, avoit été mariée, et avoit laissé en mourant une jeune orpheline que quelques parens avoient fait élever, et à laquelle on avoit fait apprendre tout ce qui tient au commerce des modes. Or, c'est à cette dernière que le baron, peu avant sa mort, envoya la somme de six mille francs, pour lui faciliter les moyens de s'établir et de faire un mariage convenable. Il est vrai qu'on lui avoit rendu les témoignages les plus satisfaisans du caractère et des mœurs de cette jeune personne; mais, pour qui a connu le chambellan, c'est déjà une chose incompréhensible qu'il ait songé à elle, et qu'il ait daigné s'informer de sa conduite. Cette anecdote est une de celles qui m'ont le mieux prouvé que les hommes les plus corrompus peuvent encore, en certaines rencontres, se porter à faire de belles actions, comme les hommes les plus vertueux peuvent encore avoir des foiblesses.

Je parle du baron comme d'un roué; et c'est ici le lieu d'ajouter aux traits que l'on a déjà vus et qui prouvent que je ne suis que juste, d'autres traits qui le prouvent encore mieux. Sa réputation étoit si

bien

bien établie à cet égard, que le pasteur Hermann disoit qu'il n'osoit jamais dire ou insinuer en chaire, que le plus sûr moyen de vivre long-temps est de bien vivre: « car, » ajoutoit-il, si du sein de mon auditoire, » quelqu'un se lève, et me cite le baron de » Poëlnitz pour preuve du contraire, je n'au» rai pas un mot à répliquer, et il ne me » restera qu'à descendre de ma chaire et à » me cacher. »

Lorsque le baron fut attaqué de la maladie dont il mourut, le curé catholique qui dans tous les cas embarrassans, croyoit ne pouvoir mieux faire que de me consulter, vint me prier de lui tracer la conduite qu'il devoit tenir en cette occasion. « Je sais, me dit-il, » qu'il est fort mal; et il ne me fait point ap» peler. Si je vais pour lui parler de devoirs » religieux, il est possible qu'il me renvoie » d'une manière injurieuse; et en ce cas, on » me blâmera d'avoir suivi les mouvemens » d'un zèle que l'on regardera comme in» discret et tracassier; si au contraire, je » ne me présente point chez lui, et qu'il vienne » à mourir, on me reprochera de n'avoir pas » fait mon devoir; et je serai condamné comme » cause du scandale. — Eh bien, lui répon-

» dis-je, prenez le terme moyen : allez à sa
» porte ; ne demandez point à lui parler :
» dites seulement qu'ayant appris qu'il étoit
» malade, vous desirez savoir des nouvelles
» de sa santé : priez le domestique de le lui
» dire, et de l'assurer en même-temps de
» vos respects et de vos vœux. S'il veut vous
» voir, il vous fera prier d'entrer ; et vous ne
» lui parlerez de religion qu'autant qu'il vous
» en parlera. S'il ne vous fait pas entrer,
» ou s'il ne vous parle de rien, vous vous
» retirerez avec la satisfaction d'avoir fait
» votre devoir, et de n'avoir donné aucune
» prise à la critique. » Le curé me remercia, et résolut de suivre mon conseil à l'heure même. Il étoit environ dix heures du matin. Le soir j'allai voir le baron, que je trouvai sur un grand fauteuil de malade, la tête soutenue par une grande et large bande de toile, dont les deux bouts étoient attachés au dossier du fauteuil. Je restai assez long-temps avec lui, écoutant avec intérêt tout ce qu'il me disoit de ses maux, et cherchant à le ranimer par quelques espérances. Je n'avois garde de lui parler du curé : mais il m'en parla de lui-même. « Imaginez, me dit-il,
» que ce prêtre catholique est venu ce matin

» pour me voir. Je n'ai pas voulu le rece-
» voir ; je lui ai fait dire que je n'avois pas be-
» soin de lui. » Je ne répondis rien, et lui par-
lai d'autres choses. Il mourut le lendemain.

Quelques jours après, je rencontrai le curé chez M. de Launay, et le prenant à part, je lui demandai s'il étoit allé chez le baron, comme il m'avoit dit le vouloir faire. Il m'assura non-seulement qu'il y étoit allé, et qu'il avoit été très-bien reçu, mais que même il lui avoit administré les sacremens. « Curé, lui dis-je, j'espère que vous
» ne voudriez pas m'en imposer ? — Si vous
» m'en croyez capable, répondit-il, infor-
» mez-vous de la vérité auprès de ses do-
» mestiques : ils vous diront qu'ils ont eu
» ordre de me faire entrer, et de me lais-
» ser seul avec lui : vous verrez par tous
» les détails, que je ne vous trompe pas. —
» Eh bien, repris-je, le baron a été lâche,
» faux, et hypocrite jusqu'au bout ; il est
» mort comme il a vécu. » Le prince Henri à qui je racontai cette dernière scène, trouva qu'elle étoit dans toutes les règles de la plus grande vraisemblance, cet homme mourant ayant eu peur de l'enfer d'une part, et ce-

pendant craignant qu'on ne lui reprochât cette foiblesse, en cas qu'il en revînt.

Peu après la mort du baron, on fit circuler une feuille qui mériteroit peu d'être citée, si elle ne servoit d'une sorte de nécrologe pour l'époque où elle parut; en même-temps qu'elle caractérisoit avec assez de fidélité les personnages qui y figurent. Cette petite pièce débute par annoncer que M. de Krusemarck fait savoir au roi que s'étant présenté à saint Pierre, celui-ci lui a fort incivilement fermé la porte au nez, malgré son ordre de l'aigle noir, son grade de lieutenant-général, et sa qualité de chef des gendarmes, le saint lui ayant déclaré que les gens de son espèce n'étant propres qu'à s'emparer du bien d'autrui, ils doivent être exclus du paradis : sur quoi Frédéric fait partir Quintus Icilius, espérant qu'il vaincra saint Pierre, soit comme savant, soit comme colonel de troupes légères : mais que le portier du paradis, l'a reçu encore plus mal, en lui reprochant d'avoir été l'instrument de mille injustices; que le roi pour fléchir le saint, lui envoie le commandeur de Malte comte de Schaffkotsch, qui n'obtint que de durs reproches sur toutes les fredaines de

sa vie : qu'alors le monarque imaginant qu'un Juif auroit plus de crédit, dépêcha le vieux Ephraïm, qui fut rudement repoussé comme faux-monnoyeur; qu'enfin on chargea le baron de Poëlnitz d'aller intriguer à la porte du paradis; en quoi l'on suppose qu'il aura réussi, puisqu'on n'a reçu aucune nouvelle de sa part.

LE COMTE DE NESSELRODE.

Ce comte avoit vécu long-temps à Paris, où il avoit un parent riche qui s'y étoit fixé. Là, notre comte s'étoit particulièrement lié d'amitié avec les philosophes, et sur-tout avec Diderot. Lorsqu'il n'eut plus de motifs particuliers de rester à Paris, il fit un premier voyage à Berlin, avec M. Grimm, connu sous le nom de M. le baron de Grimm. Je dînai avec eux dans quelques maisons, et en particulier chez le respectable prince Dolgorouky, ministre de Russie à la cour de Prusse. Je me trouvai ce jour là à table, vis-à-vis du prince, qui avoit M. de Nesselrode à sa droite, tandis que M. Grimm étoit à ma gauche. On parla moins de littérature que de philosophie pendant tout le dîner : on marqua les rangs, on évalua les hommes : chacun de nos auteurs un peu célèbres et vivant alors eut son mot. Nos deux voyageurs dressoient ce catalogue et nous endoctrinoient, toujours parfaitement d'accord entr'eux : l'un disoit sur chaque

personnage, un premier mot, que l'autre ne manquoit pas d'appuyer. Ce zèle apostolique nous amusoit beaucoup, le prince Dolgorouky et moi : car il voyoit de quel air j'écoutois ; et je voyois aussi qu'il étoit dans les mêmes dispositions d'esprit que moi. Il n'y eut qu'un seul malheureux écrivain sur lequel nos deux apôtres ne s'accordèrent pas d'abord : Grimm, qui faisoit les premières attaques, nomma cet homme : Nesselrode, chargé de porter les conps décisifs, dit que c'étoit un *pauvre homme*, *sans talent et sans ame*. Grimm, s'avançant un peu sur la table, et se couvrant la joue de la main, lui répliqua d'une voix sourde, par ce mot que nous entendîmes seuls, Nesselrode, le prince et moi, *il est des nôtres*; à quoi l'autre répondit du même ton, *on m'avoit assuré le contraire*. Ici j'admirai l'adresse avec laquelle le comte reprenant son ton élevé et décisif, répara le tort qu'il avoit eu. « Au » reste, dit-il, je ne le connois pas ; et je dois » avouer, que même quelques bons juges » m'ont paru l'estimer. — Il le mérite, » ajouta Grimm, qui en fit un éloge complet : Nesselrode mieux instruit, souscrivit à tout ; et l'on passa à d'autres. En se levant de table,

le prince se hâta de me joindre, pour me demander ce que je pensois des missionnaires philosophiques qui nous venoient de France : nous rîmes de bon cœur du mot dit à l'oreille, et nous admirâmes la belle manœuvre militaire de Nesselrode en cette occasion.

J'ai souvent vu le comte de Nesselrode en société, chez madame du Troussel, chez M. de Launay, et chez le prince Frédéric de Brunswick. Un trait qui lui fait honneur, et mérite d'être connu, est celui que je vais citer. Peu après le premier partage de la Pologne, il parut une brochure intitulée *le Gâteau des rois* : nous la lûmes tous avec avidité, et nous en rîmes entre nous, ne pouvant faire mieux. Mais personne n'eut le courage d'en parler au roi. Au bout de quelques mois, l'auteur en adressa un exemplaire à ce monarque, avec une lettre non signée. Frédéric s'empressa de lire cette bagatelle où il faisoit un rôle essentiel : à l'heure de son dîner, il se plaça à table entre Nesselrode et l'abbé Bastiani, courtisan aussi fin et aussi hypocrite qu'on puisse l'imaginer.

Le héros prussien ne tarda pas à parler du *gâteau des rois*. « Un auteur anonyme, dit-il, » a eu l'honnêteté de m'envoyer un *gâteau*. Il

» paroît que cette brochure a déjà plusieurs
» mois d'existence et de publicité : cependant
» je ne la connoissois pas. L'avez-vous lue,
» abbé ? Non, sire, répondit le cafard ; je
» ne connois et ne lis jamais aucun de ces mé-
» prisables pamphlets dont on déshonore la
» littérature. — Et vous, comte, l'avez-vous
» lue? — Oui, sire, je l'ai lue toute entière,
» il y a deux ou trois mois. — L'abbé, j'aime
» cette franchise germanique, » dit Frédéric en se retournant vers l'italien, et avec cette physionomie riante et maligne qui lui étoit si familière ; ensuite en revenant au comte : « Eh bien, lui dit-il, puisque vous
» l'avez lue toute entière, comment la trou-
» vez-vous? — Moi, sire? je vous avoue
» qu'elle m'a beaucoup amusé : j'en ai ri de
» tout mon cœur. » Ici nouveau retour vers l'abbé, avec ces mots confidentiels et malins : « Abbé, voyez-vous cette franchise de
» nos pères : certes, je l'aime tout à fait! J'ai
» aussi dévoré ce petit gâteau ce matin, mon
» cher comte : l'auteur a un peu salé la part
» qu'il m'y destinoit : il me traite lestement,
» et ne me ménage pas : cependant comme
» il a de l'esprit, il m'a fait rire, et je lui
» pardonne. Mais, mon cher comte, puis-

» que vous l'avez lu, comment ne m'en avez
» vous pas parlé, vous qui êtes attaché à
» mon service, et qui tenez à vos devoirs en
» homme d'honneur ? — C'est qu'en voulant
» bien faire mon devoir, je ne songe point à
» en étendre indiscrètement le cercle : si votre
» majesté m'eût imposé la loi de lui faire ces
» sortes de révélations, je l'aurois suivie ou
» je me serois retiré : mais dans des circons-
» tances aussi peu importantes au fond, je
» ne me permettrai rien au-delà de ce que
» je dois. J'ignore si votre majesté a ou non
» quelqu'un qui doive lui rendre compte de
» ces sortes d'ouvrages : j'ignore si elle veut
» qu'on lui en parle. Je ne veux point, même
» par zèle, me permettre ce qui pourroit
» n'être qu'une indiscrétion. — Oh l'abbé,
» admirez donc avec moi cette franchise que
» le comte a héritée de nos braves aïeux ! »
Cette petite scène de comédie fut la seule vengeance que le roi tira de l'hypocrisie mensongère de l'abbé, qui avoit lu la brochure, et en avoit ri d'aussi bon cœur que nous tous.

Quelques années de séjour à Potzdam suffirent au comte de Nesselrode ; il quitta Frédéric, et passa en d'autres cours, où il a été également considéré et employé.

MADAME DU TROUSSEL.

L'ARTICLE de madame du Troussel seroit un des plus étendus de cet ouvrage, si j'y réunissois tous les souvenirs que son nom me rappelle, et qui peuvent exciter quelque intérêt : car pendant au moins dix ans de suite, je n'ai en quelque sorte existé, ainsi que ma famille, qu'avec elle et son mari ; tout ce qui m'est arrivé, a tenu plus ou moins à elle, soit par la part qu'elle y a eue, soit par celle qu'elle y a prise. Mais comme j'ai déjà souvent parlé de cette dame, dans plusieurs articles précédens, je ne rapporterai ici que les traits que je n'ai pu séparer de son article.

Je connoissois M. du Troussel depuis quelque temps, lorsque ce militaire d'origine françoise, et fils d'un juge de la colonie des réfugiés à Berlin, épousa cette dame. Comme il étoit homme d'esprit et d'honneur, et qu'il avoit autant de loyauté que d'amabilité dans le caractère, on doit penser qu'il étoit fort répandu : je m'étois trouvé en so-

ciété avec lui dans plusieurs maisons, et sur-tout chez M. de Marwitz, commandant des gendarmes, et chez le baron de Knip-hausen : dans ces différentes rencontres, il avoit toujours paru me revoir avec plaisir; de sorte que je me trouvai lié avec lui de la manière qui pouvoit me flatter le plus; lorsque dans une visite que je lui fis un matin, il m'annonça qu'il alloit se marier, et qu'il épousoit madame de Kleist. Je revins chez moi, déterminé à ne plus le voir chez lui; me persuadant que cette dame ne seroit pas d'humeur à rechercher la société des gens de lettres : en effet, ancienne dame d'honneur de la reine, mère de Frédéric, nièce du gouverneur des princes Henri et Ferdinand, et à ce titre élevée en quelque sorte avec ces deux princes; fille d'un général de Schwérin, cousin-germain du feld-maréchal de ce nom, et ami intime de ce parent, et le plus renommé des écuyers et généraux de cavalerie de son temps, au moins en son pays; aussi tendrement chérie du feld-maréchal que de son père, et ayant su le mériter par mille qualités précieuses de l'esprit et du cœur; toujours courtisée comme l'une des plus belles personnes et

des plus aimables de ces climats, accoutumée à n'être désignée dans le monde, que sous les noms de la *belle Schwérin*, de la *belle Kleist*; elle avoit la réputation d'une de ces dames dont on parle beaucoup, à cause de l'éclat qui les entoure : elle tenoit à la cour par toutes ses liaisons; et sa beauté, son esprit, ses habitudes et sa naissance, la plaçoient naturellement dans le tourbillon où il y avoit le plus de dissipation et de mouvement.

Au bout de trois mois environ, je fus donc surpris de me voir invité en cérémonie à dîner chez elle : c'étoit un dîner d'académiciens : madame du Troussel ne parut qu'au moment de nous mettre à table : c'étoit M. du Troussel qui nous avoit reçus. Je me trouvai placé vis-à-vis d'elle : ses deux voisins étoient M. de Beausobre d'un côté, et M. Moulines de l'autre : je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que j'étois l'objet d'une conversation particulière qu'elle avoit à voix basse, avec ce dernier; conversation qui me sembloit tenir de la raillerie, à en juger par tout le jeu de leur physionomie. J'éprouvois un embarras qui s'augmentoit à mesure qu'il me paroissoit plus fondé, et que je n'aurois pu déguiser, si à la fin leurs regards ne se

fussent portés sur un autre académicien qui étoit au bout de la table à côté de M. du Troussel. En cessant d'être l'objet de leur entretien, je n'en conservai pas moins le desir de savoir ce qu'ils avoient eu de si plaisant à se dire soit de moi, soit de ce savant déjà vieux, qu'ils m'avoient accolé : mais je ne voulus pas le demander à M. Moulines, avec qui j'étois alors peu lié; et ce ne fut qu'au bout de quelque temps, et lorsqu'il se fut établi une certaine confiance entre cette dame et moi, qu'il me fut possible de le lui demander à elle-même. Elle me conta alors que mon vieux collègue avoit eu une intrigue amoureuse avec une demoiselle qu'elle me nomma; que par un hasard particulier, la personne qui avoit servi de messagère entre ces deux amans, étoit une vieille femme qui avoit autrefois servi chez madame de Schwérin mère de madame du Troussel, et qui avoit confié à celle-ci les lettres de l'un et de l'autre; que le jour où nous avions dîné chez elle, elle m'avoit pris pour ce tendre Céladon, qu'elle n'avoit jamais vu, non plus que moi, et que c'étoit cette méprise qui avoit été cause qu'elle m'avoit tant regardé, jusqu'à ce que M.

Moulines, aussi bien instruit qu'elle de la même aventure, l'eût enfin détrompée.

Lorsque madame du Troussel nous offrit du café après le dîner, elle me dit qu'elle savoit que jusqu'à son mariage, j'avois témoigné de l'amitié à son mari; que cependant j'avois discontinué de le voir; qu'elle seroit très-affligée d'avoir fait cesser une liaison, dont ils desiroient également tous deux la durée; qu'elle espéroit que ce ne seroit pas elle qui m'y feroit renoncer, et qu'elle auroit au contraire le plaisir de me voir aussi souvent que je le pourrois. Ce fut en conséquence de cette honnêteté, que quatre ou cinq jours après, j'allai lui faire une visite peu avant la nuit : j'en fus reçu de la manière la plus gracieuse : au bout d'un quart-d'heure, voulant me retirer, elle parut surprise et fâchée que je ne restasse pas à souper avec elle et son mari : je lui répondis que je ne pouvois avoir cet honneur ce jour-là. Dès le lendemain, il me vint une carte de visite de sa part pour mon épouse; et cette carte fut suivie d'une invitation pour le souper du jour suivant.

Madame du Troussel avoit eu, étant jeune, et jusqu'à son mariage, la réputation d'une

personne plus gaie que sévère ; on prétendoit même qu'elle avoit débuté dès l'âge de 13 ans étant dame d'honneur de la reine-mère, par une sorte de liaison qui avoit fait quelque éclat et l'avoit obligée de se retirer chez sa mère. Peu après cette aventure, vraie ou fausse, la belle de Schwérin épousa un M. de Kleist, chanoine à Brandebourg; ce chanoine étoit un homme aimable, mais peu riche. Son canonicat ne pouvant suffire à son ménage qu'en s'astreignant à y résider, ils s'y tinrent pendant quelques années. Mais le mari étoit ambitieux; l'épouse ne l'étoit pas moins. Tous deux s'ennuyèrent de n'être pas à la cour. M. de Kleist se jeta dans de grandes entreprises, qui le ruinèrent. Il se trouva à la fin obéré de dettes et poursuivi par ses créanciers; son épouse qui avoit eu la foiblesse de donner sa signature en plusieurs occasions, se voyant déjà engagée pour la moitié de son bien, prit enfin le parti du divorce. M. de Kleist perdit sa prébende et tout ce qu'il possédoit, et se retira dans le Meklembourg, chez quelques gentilhommes campagnards.

Madame de Kleist, après son divorce, avoit avec elle trois enfans, deux jeunes demoiselles et un fils, lorsque M. du Troussel, alors capitaine

pitaine d'artillerie, et jouissant en cette qualité d'environ quinze mille livres d'appointemens, se détermina à l'épouser.

Je vais rapporter une anecdote difficile à croire, et que cependant madame du Troussel, qui étoit nécessairement très-bien instruite, et qui aimoit à être franche, m'a contée et affirmée cent fois. Je la rapporte, parce qu'elle montre de quoi la superstition rend capables les hommes, même les mieux nés, lorsque la cupidité ou quelque autre passion les excite. Son premier mari, M. de Kleist, et plusieurs autres nobles de la première distinction, des généraux sur-tout, et quelques autres personnes occupant des places très-élevées dans le gouvernement, trouvèrent quelqu'un qui prétendoit avoir le moyen de forcer le diable à révéler les endroits secrets où seroient cachés tous les trésors qu'on auroit autrefois enfouis dans l'Allemagne. Ils formèrent entr'eux une association d'honneur, pour obtenir la connoissance bien détaillée de ce moyen si précieux, et pour l'employer ensuite à frais et profits communs. Ils payèrent fort cher cette découverte, et promirent en outre une part à celui qui la leur vendit, et qui de cette sorte devint leur

guide. Il n'y a point d'extravagances qu'il ne leur fît faire : toutes les momeries que l'on peut retrouver dans les contes de *sabbath* et de sorcelleries, furent sérieusement et mystérieusement pratiquées ; on conjura le diable de toutes les manières, à toutes les heures de la nuit et dans les endroits les plus déserts. On lui fit toutes sortes de sacrifices qui coûtèrent des sommes considérables. Il y en eut un entr'autres, où il étoit essentiel d'immoler à l'esprit malin un bouc parfait, et qui n'eût pas un seul poil qui ne fût bien noir. Pour découvrir ce bouc et se le procurer, il fallut parcourir non-seulement les provinces prussiennes et pays voisins, mais toute la Pologne, la Lithuanie, etc. On le trouva enfin, et ce fut une grande joie pour nos conjurateurs ; jamais bouc si précieux ne fut immolé à Bacchus. On le paya au poids de l'or, et on l'amena en Brandebourg avec tous les soins et les ménagemens possibles. On fit le sacrifice dans la plus grande régularité, en présence de tous les associés ; on n'épargna pas les louanges au diable ; mais il fut sourd ou n'eut point de trésors à découvrir ; soit ingratitude, soit malice, il ne répondit point. Telle fut l'issue de cette grande entreprise, qui coûta de fortes

sommes aux associés et sur-tout à M. de Kleist, et qui ne leur laissa que la promesse solemnelle qu'ils se firent en se séparant, de se garder réciproquement un secret inviolable. Mais quel est le secret qu'une femme adroite ne pénètre pas, quand elle s'y croit intéressée? La belle de Kleist découvrit celui-ci, et elle ne promit point de le taire; ou bien, il faut dire qu'elle oublia cette promesse envers moi.

Qui ne seroit pas étonné que des hommes de rang, dont quelques-uns avoient du mérite, des talens et des lumières, aient été capables d'une telle sottise? Et c'est sous le règne de Frédéric, à sa cour, autour de lui, que des hommes qui l'entendent et l'admirent, se laissent aller à de si honteuses foiblesses! Voilà donc ce que c'est que la nature humaine! Près de ce roi philosophe, auteur du *Commentaire Sacré* sur le conte de *Peau-d'Ane*, on voit un Laméthrie, apôtre du matérialisme universel, qui fait le signe de la croix quand il tonne! Maupertuis, qui ne croit guère en Dieu, dit régulièrement à genoux ses prières du soir! D'Argens, encore plus éloigné de toute idée religieuse, ne supporte pas d'être treize à table! La princesse Amélie, sœur chérie de Frédéric, et ayant presque autant

d'esprit et de philosophie que lui, se fait dire la bonne-aventure! Et la moitié de la cour croit à la femme blanche, qui, armée de son grand balai, apparoît dans une salle du château, et balaye de toutes ses forces, quand il doit mourir quelqu'un de la famille royale dans l'année! O espèce humaine, de quoi oses-tu t'enorgueillir!...

Madame du Troussel partagea si bien, dès les premiers temps que j'en fus connu, la sincère amitié que son mari avoit pour moi, qu'elle ne tarda pas à y mettre encore plus d'activité et de démonstration que lui. Je trouvois chez elle toutes les dames de la cour, et tous les hommes marquans, tant civils que militaires; c'est dans sa maison que j'ai appris de tant de personnes une infinité d'anecdotes plus ou moins secrètes. Je ne pouvois être mieux placé pour voir beaucoup, et apprendre des autres ce que je ne voyois pas. Ma conduite ne laissoit aucune inquiétude à ceux qui me parloient; on me regardoit en outre comme attaché pour toujours à ce pays; la confiance que monsieur et madame du Troussel me témoignoient, augmentoit encore celle des autres. En un mot, on n'avoit pas même la pensée de se gêner en ma présence.

M. du Troussel étoit un homme franc et loyal, brave, prompt à se décider, sensible, officieux, mais incapable de souffrir une offense; en un mot, généralement estimé à la cour, à la ville et dans l'armée.

Jamais je n'ai vu de militaire aussi douloureusement affecté que lui lorsqu'il s'agissoit de faire subir quelque punition afflictive à un soldat, ou d'y assister. Dans ces sortes d'occasions, son chagrin étoit tel, qu'il ne falloit ni lui parler, ni même songer à l'en distraire.

Dans la guerre qui eut lieu pour la succession de Bavière, M. du Troussel fut nommé chef de toute l'artillerie de l'armée du prince Henri, armée composée de cent mille hommes, qui devoit attaquer l'Autriche et la Bohême par la Saxe. Je le rencontrai et lui témoignai combien je faisois de vœux pour lui : nous nous séparâmes les larmes aux yeux. Des chagrins domestiques qu'il éprouvoit lui avoient fait quitter sa maison, bien décidé de n'y pas rentrer. Arrivé à Magdebourg, il se logea dans une auberge, où il écrivit plusieurs lettres, une entr'autres qu'il laissa ouverte sur la table, conçue en ces termes : « Comme
» je ne veux faire aucun tort aux braves gens
» chez qui je loge, et qu'il y a des personnes

» qui ont de la répugnance à occuper une
» chambre où l'on s'est tué, ce sera sur le
» vestibule que je terminerai mon existence.
» Je défends qu'on me déshabille et qu'on lave
» mon corps. Je demande que l'on m'enterre
» avec tout ce que j'ai sur moi; que pendant
» le jour l'on me renferme sous clef dans une
» remise; qu'à l'entrée de la nuit, quatre
» soldats me portent en terre, suivis de mes
» deux domestiques seulement, et sans aucune
» sorte d'honneurs ou de pompe; et que l'on
» me place au milieu des soldats, le plus bas
» en terre qu'on pourra ».

Après avoir terminé toutes ses lettres, il ouvrit sa fenêtre, et demanda à la sentinelle qu'il avoit à la porte de la maison, quelle heure il étoit. La sentinelle lui ayant répondu que trois heures venoient de sonner, il referma la fenêtre, et une minute après, on entendit le coup de pistolet qui éveilla tout le monde. On le trouva assis à terre dans l'angle du vestibule, un pistolet chargé dans la main gauche, et l'autre dans la bouche, bien serré entre les dents; deux balles lui avoient percé le crâne, et étoient sorties par le sommet de la tête.

Quel motif détermina M. du Troussel à cet

acte de désespoir? Le public l'attribua aux liaisons de son épouse avec deux jeunes gens qu'elle avoit admis dans sa maison, et au refus que lui fit le roi de divorcer.

Après la mort de son mari, madame du Troussel n'ayant plus que sa propre fortune, fut obligée de réduire sa dépense. Elle n'eut plus qu'un très-petit cercle; et un an ou dix-huit mois après, elle mourut presque subitement.

LES VOYAGEURS.

En me proposant de parler des voyageurs qui sont venus de mon temps à Berlin, mon dessein n'est pas de nommer tous ceux que j'y ai vus : je me borne à ceux qui me semblent devoir intéresser davantage le lecteur, à quelque titre particulier que ce soit.

En 1767, M. le duc de la Rochefoucault fit un voyage dans le nord de l'Europe, pour y perfectionner ses connoissances en minéralogie, et y voir les savans les plus distingués. Après avoir séjourné quelque temps en Suède, il vint à Berlin, où il s'arrêta près d'un mois, logé chez M. de Guines, ministre de France auprès de Frédéric. Dès le lendemain de l'arrivée de cet illustre voyageur, M. de Guines, son hôte, me pria de lui donner les renseignemens qui lui devenoient nécessaires pour remplir le but de son voyage; et je m'offris à le conduire moi-même par-tout où le genre de ses études pourroit le faire desirer d'aller. Nous employâmes huit jours

onsécutifs à parcourir la ville ; ce temps fut employé à visiter les savans, et à examiner les bibliothèques ou cabinets remarquables.

Dans la semaine consacrée à nos courses, e conduisis d'abord M. de la Rochefoucault chez M. Gléditsch, célèbre naturaliste, l'homme qu'il étoit le plus empressé de connoître, et chez lequel il est le plus souvent retourné depuis. Comme M. Gléditsch avoit partagé avec lui une petite portion de fer vierge, minéral infiniment rare, et que ce cadeau étoit très-précieux aux yeux du duc; celui-ci me consulta sur la manière la plus convenable d'en témoigner sa reconnoissance. Ma réponse fut un exposé de l'état de pénurie, et quelquefois de détresse où M. Gléditsch se trouvoit, malgré sa pension et ses leçons ; sur-tout depuis que, devenu veuf, il avoit été obligé d'abandonner la conduite de son ménage à ses filles encore jeunes. M. de la Rochefoucault laissa, dans sa dernière visite, un rouleau de louis sur le bureau du savant.

Ce trait m'en rappelle un autre où M. de la Rochefoucault ne put me cacher sa surprise. Il donna, d'après mes conseils, un ducat à mon collègue, M. Stoss, qui nous montra la bibliothèque publique et le cabinet du châ-

teau. Le seigneur françois n'avoit point appris à Paris, que l'on pût offrir un modique salaire, pour quelques instans de complaisance, à un d'Aubenton, ou à un bibliothécaire du roi; mais c'est en voyageant, que l'on aperçoit combien les usages, les opinions, et les principes moraux peuvent varier, sans affoiblir la considération du public pour ceux qui s'y soumettent ou qui en profitent.

Une maison, qui possédoit une fort belle terre dans les Etats prussiens, s'étoit éteinte et n'avoit laissé pour héritiers collatéraux, que des personnes composant une autre famille en une province de France. Le roi écrivit aux chefs de cette famille, que s'ils vouloient envoyer sur les lieux, quelques-uns des leurs, avec une cession en bonne forme des droits de toute la famille, et que ces délégués voulussent s'établir dans ses États, il renonceroit volontiers en leur faveur, au droit d'aubaine, et les feroit mettre en possession de la succession vacante. La famille envoya deux frères que j'ai vus, l'un d'environ dix-neuf ans, et l'autre de dix-sept. Le roi voulut les connoître; et le soir même du jour où il les avoit fait appeler, il me dit: « Il » n'y a donc plus d'éducation en France.,

» monsieur ? ou bien, la noblesse en aban-
» donne tous les avantages à la roture ? Est-
» ce que vos écoles, vos collèges, et vos
» universités sont fermées ? ou est-ce que vos
» nobles n'y envoyent plus leurs enfans ? car
» j'observe depuis quelque temps, que tout
» ce que je vois de nobles françois, est d'une
» ignorance honteuse et inconcevable. Jugez-
» en par ce qui m'est arrivé ce matin. Deux
» frères, jeunes, nobles et françois, qui vont
» s'établir en telle province, se trouvent ici :
» j'ai voulu les voir, causer avec eux, et les
» juger. Eh bien, ils ne connoissent pas
» même leur propre famille. Après m'être
» assuré qu'ils ne savent absolument rien sous
» tous les autres rapports, je me suis avisé
» de leur demander si le fameux grand-maî-
» tre de Malte, qui n'est connu dans l'his-
» toire que sous leur nom, étoit de leur fa-
» mille. C'étoit une malice de ma part ; car,
» je savois bien qu'il n'en étoit pas. L'aîné
» des deux, le seul qui m'ait fait quelques ré-
» ponses, n'a pas su ce qui en est : je lui dois
» pourtant la justice d'avouer qu'il a au moins
» été honnête. Il n'a pas osé se targuer d'une
» alliance aussi glorieuse ; et il s'est borné à
» me dire qu'il n'en savoit rien. Ainsi, voilà

» deux jeunes gentilshommes nés et élevés
» chez vous, qui n'en savent et n'en sauront
» probablement jamais pas plus que vos an-
» ciens chevaliers preux leurs ancêtres! Mais,
» monsieur, vos nobles d'autrefois qui se
» glorifioient de ne pas savoir écrire, n'étoient
» ignorans que comme leur siècle; ils n'étoient
» pas corrompus! Je vois avec peine que vous
» n'avez plus de noblesse en France: car,
» qu'est-ce que la noblesse? en quoi consiste-
» t-elle? Croyez-vous que ce soit dans une
» filiation si souvent fautive, et toujours si
» douteuse; ou dans des parchemins que l'on
» peut si aisément altérer ou fabriquer? Si la
» noblesse ne tenoit qu'à de semblables niai-
» series, elle ne mériteroit aucune sorte de
» considération; les nobles ne seroient qu'une
» classe de charlatans privilégiés. La vraie
» noblesse, monsieur, a un caractère tout
» autrement respectable; caractère essentiel
» et qui tient à l'énergie et à l'élévation des
» sentimens. Je maintiens donc que par-tout
» où ceux qui se disent nobles, n'ont pas les
» sentimens généreux et mâles, il n'y a plus
» de noblesse; et c'est ce qu'en général je
» suis porté à juger de la France. Mais pou-
» vez-vous me dire comment et pourquoi

» votre noblesse, autrefois si renommée, a
» ainsi dégénéré? Pour moi, je vous avoue
» que j'en ai recherché la cause, et je vais
» vous soumettre celle qui m'a paru, sinon
» la seule, au moins la plus décisive. Je crois
» que ce qui a perdu la noblesse françoise,
» c'est le système de Law. En effet, à la suite
» du bouleversement que ce système a pro-
» duit dans presque toutes les grandes for-
» tunes, on a vu des hommes nouveaux et
» inconnus jusqu'alors, éclipser, par leur
» faste et bientôt par leur crédit, les familles
» qui, précédemment avoient obtenu le plus
» d'égard et de considération. Peu à peu ces
» nouveaux parvenus ont possédé les terres,
» les titres, les honneurs et les charges. Les
» nobles, devenus pauvres, écartés, humi-
» liés, et presque oubliés, ont compris que
» les richesses étoient tout; et il en est arrivé
» que les sentimens n'ont plus eu aucune va-
» leur, et qu'on a cessé de les porter en
» ligne de compte : on a troqué ses titres
» contre de l'or; tout a été vénal. Les mésal-
» liances se sont multipliées à l'infini; les
» financiers sur-tout et les gens d'affaires, les
» entrepreneurs, les fournisseurs publics,
» n'ont songé qu'à piller davantage pour

» acheter de plus illustres alliances ; tous les » rangs ont été confondus. Il n'y a donc plus » eu de sentimens distinctifs pour aucune » classe. Le premier mobile par-tout et pour » tous a été l'argent, c'est-à-dire, la chose qui » est la plus opposée à l'élévation de l'ame, » et qui ne devient point un objet de cupidité » chez les hommes qui tiennent au gouverne» ment, qu'elle ne produise en peu de temps » la dégradation la plus générale, la corrup» tion la plus complète, et la ruine enfin de » toute une nation. Voilà, monsieur, les » obligations que vous avez, selon moi, au » système de Law, et la chaîne des événe» mens, qui me semble justifier ce que j'ai » dit d'abord, que vous n'avez plus de no» blesse en France ».

Je ne parlerai point ici d'une foule d'officiers françois qui ne venoient à Berlin que pour assister aux revues de l'armée prussienne ; mais il en est sur lesquels j'ai quelques anecdotes particulieres à citer.

Dix-huit officiers françois furent présentés au roi en une seule fois : on leur avoit bien recommandé d'être en uniforme complet, Frédéric ne pardonnant pas aux militaires la moindre négligence en ce qui tient au service ; et ne

voulant pas même la tolérer chez les étrangers, de crainte que leur exemple ne pût influer sur les opinions de son armée. L'un d'eux néanmoins, un M. de R***, croyant être à Versailles, ne tint compte des avis qu'on lui donna, et parut en bas de soie, au lieu d'être en bottes, selon son grade de maréchal-de-camp. Le roi, en entrant dans la salle d'audience, vit d'abord cette irrégularité; vint à lui, et lui demanda dans quel régiment il avoit servi avant de passer à un grade supérieur. « Dans le régiment de » Champagne, sire, » répondit le maréchal-de-camp. « Ah, » répliqua le roi, en reculant d'un pas, et en fixant les yeux sur les jambes de l'officier, « nous connoissons le » proverbe; *Champagne se* (moque) *de* » *l'ordre;* » et parla ensuite aux autres. Non-seulement l'anecdote devint publique: cet officier eut encore la mortification de ne pas être sur la liste des officiers supérieurs étrangers, qui furent invités à dîner chez le roi.

En 1766, vint à Berlin M. de Conflans, habillé en hussard, traînant par-tout son grand sabre, et ayant en bouche le très-long tuyau d'une pipe qui se rabattoit dans une de ses

bottes. Comme le maréchal d'Armentières, son père, avoit traité avec humanité et selon les principes de justice, les sujets du roi de Prusse, lorsque durant la guerre de sept ans, il avoit commandé en Westphalie, Frédéric permit à M. de Conflans de le suivre dans toutes ses revues, ordonna que par-tout il fût invité à la table de ses généraux, et recommanda que l'on eût toujours pour lui des égards particuliers. Il arriva un soir en Silésie, que vers la fin d'un souper où l'on n'avoit pas épargné le vin de Champagne, le général de Zeidlitz, qui, alors étoit sans contredit, après le général de Zietten, le premier des généraux de cavalerie prussiens, dit à M. de Conflans : « Dites-moi, je vous prie, si vous » êtes bien content de vos chevaux normands. » — Très-content, monsieur, quand on sait » les choisir : ce sont, à mon avis, les pre- » miers chevaux de l'Europe pour la cavalerie. » — Cependant ils m'ont paru avoir un grand » défaut durant la dernière guerre. — Et quel » est ce défaut, s'il vous plaît ? — C'est qu'ils » n'ont jamais voulu avancer en Allemagne. » — Monsieur, je vous donne ma parole » d'honneur que durant toute la dernière » guerre, je n'ai monté que des chevaux normands,

» normands, et que je n'ai pas vu un seul
» cheval allemand qui n'ait reculé devant moi.
» Ainsi, vous avez très-mal vu; et au surplus
» nous en ferons l'épreuve quand vous vou-
» drez; je vous donne à cet égard tous les
» défis convenables ». Le général Zeidlitz connoissoit les intentions du roi, si bien que sentant qu'il avoit tort, il chercha à se sauver à force d'honnêtetés, de protestations et d'assurances, qu'il n'avoit voulu que faire une plaisanterie entre camarades; de quoi M. de Conflans se contenta, en ajoutant néanmoins qu'il ne se prêtoit pas à toutes sortes de plaisanteries, et qu'il falloit savoir en faire un choix. Sa fermeté lui valut de grandes politesses de la part de tout le monde pendant le reste du voyage. Mais lorsqu'on fut de retour à Potzdam, il eut une altercation plus vive encore avec M. d'Anhalt, alors premier aide-de-camp du roi. Tous deux étoient dans les appartemens de sa majesté à causer ensemble, lorsque M. d'Anhalt parla de Louis XV en des termes si peu ménagés, que M. de Conflans reculant d'un pas, et portant la main à son sabre, lui dit: « Monsieur, vous savez qu'il
» est mon roi, et que j'ai l'honneur de le servir:
» vous m'insultez donc, et je vous en demande

» raison ». Il fallut que M. d'Anhalt lui fît des excuses plus formelles que M. de Zeidlitz, attendu qu'il ne pouvoit se prévaloir ni du vin de Champagne, ni du prétexte de la plaisanterie.

Pour mieux peindre encore M. de Conflans, je rappellerai ici la réponse qu'il fit à une célèbre et riche abbaye d'Allemagne, durant la guerre de sept ans. Comme alors il commandoit la légion qui portoit son nom, et qu'il étoit habituellement aux postes avancés, il avoit souvent à protéger ceux qui levoient les contributions. Un jour qu'il étoit à cheval, on vint lui présenter une belle requête en beau latin, de la part de l'abbaye dont il s'agit, et tendant à obtenir une diminution de la taxe à laquelle cette abbaye avoit été condamnée. M. de Conflans, voyant du latin, n'eut recours à personne pour en deviner le sens: « Attendez, attendez, dit-il »; alors prenant un crayon, il écrit à la marge de la requête: « *si non payatis, rasibus vostras abbatias*: Conflans ». Il remit ainsi la requête, et fut très-bien entendu, car l'abbaye paya.

Peu avant la guerre de la succession de Bavière, deux officiers au service de France arrivèrent à Berlin, comme voyageurs, et y

restèrent sous divers prétextes jusqu'au moment où Frédéric se mit en campagne : l'un de ces officiers étoit le vicomte Louis de Noailles; et l'autre, le baron de Rodes, officier dans les Gardes-Suisses.

M. Louis de Noailles se fit particulièrement remarquer par son adresse extraordinaire en tout ce qui tenoit aux exercices du corps : il fut également bien venu, à raison de ses qualités sociales : le prince Henri fut un de ceux qui l'accueillirent le mieux. On fut assez surpris néanmoins de le voir, ainsi que le baron de Rodes, partir avec les troupes, pour aller faire campagne en qualité d'aides-de-camp volontaires de sa majesté. Mais leur service ne fut pas long : la cour de Vienne fit à ce sujet des plaintes si vives à la cour de Versailles, que ces messieurs furent rappelés en France. M. de Noailles, qui avoit servi et campé avec les gardes du corps, leur fit présent à son départ, de sa tente, de ses chevaux, et de tout son équipage militaire; procédé noble, qui acheva de lui concilier tous les esprits.

J'ai également vu dans ce pays le duc de Lauzun, depuis malheureux duc de Biron : mais il fut ou ne parut être chez nous,

qu'homme de plaisir et de jeu. J'y ai vu M. le marquis de Bouillé, homme grave, parlant peu., et ne cherchant point à faire sensation dans le public : il sembloit qu'il y fut venu pour affaires politiques : car le roi le vit plusieurs fois, et n'en parla jamais. J'y ai vu beaucoup de jeunes seigneurs qui à la fin de leur éducation, paroissoient y venir faire leur première entrée dans le monde : il y en eut quelques-uns qui furent très-bien accueillis du roi, et sur-tout M. le comte de Chinon, petit-fils du maréchal de Richelieu, dont il porte aujourd'hui le nom.

Un chevalier de saint Louis, capitaine de grenadiers dans un régiment très-célèbre, étoit venu à Berlin, et avoit demandé du service à Frédéric. Celui-ci, avant de statuer sur la demande, avoit voulu causer avec le demandeur, qui ayant su combien le roi de Prusse détestoit le duc de Choiseul, avoit pris le parti de dire beaucoup de mal de son colonel, proche parent de ce duc. Il dit donc que les injustices et les mauvais procédés de son chef un tel, étoient la seule cause pour laquelle il se déterminoit à quitter le service de France. A ce propos, Frédéric devint roi militaire et sévère. « Je

» vois, lui dit-il, que vous ne serez jamais
» un bon soldat : vous ne connoissez pas
» la subordination : or je veux dans mes
» armées une parfaite discipline : vous ne
» me convenez pas : je n'ai pas besoin de
» vos services. » En disant ces mots, il lui tourna le dos; et monsieur le chevalier revint jouer et faire des dettes à Berlin, tant qu'il put, ainsi qu'il l'avoit fait en France : car on ne tarda pas à savoir que c'étoit cette inconduite qui l'avoit mis dans la nécessité de s'enfuir, et de venir nous voir.

D'autres voyageurs de marque me donnent encore des souvenirs que l'on peut recueillir, parce qu'ils sont susceptibles de quelque intérêt : je nommerai entr'autres, le prince Adam Czertorisky, et l'électrice douairière de Saxe.

Le prince Adam Czertorisky vint au printems de 1767 voir les revues et manœuvres prussiennes : il y vint en vrai seigneur polonois, et cousin d'Auguste. Son train étoit grand, et sa dépense magnifique, comme devoit être celle d'un homme qui avoit cent mille ducats de revenus. Il étoit extraordinairement instruit : il parloit avec une égale facilité, et entendoit parfaitement bien, ou-

tre le grec et le latin, le polonois, le russe, l'allemand, l'anglois, le françois, et l'italien. On aperçut dans la visite qu'il fit de la bibliothèque publique, que non-seulement il connoissoit très-bien les ouvrages estimés dans quelque science ou quelque genre de littérature que ce fût ; mais que même il en connoissoit les diverses ou principales éditions. C'est, disoit-on, un bibliothécaire savant et consommé. Plusieurs de ses domestiques, laquais, palfreniers, ou coureurs, étoient de pauvres gentilshommes polonois, qui ne tenoient qu'à un seul privilége, celui de ne recevoir des coups de canne ou de bâton, que couchés sur un matelas.

Quand j'arrive dans mes Souvenirs, à une certaine classe d'hommes, ou à une nation particulière, ou à quelqu'espèce de caractères ou d'actions, j'aime à épuiser en quelque sorte la matière, et à compléter le tableau, avant de passer à un autre sujet. C'est ainsi que je me détermine à rapporter ici un trait singulier d'un noble polonois, bien propre à peindre non pas les Polonois eux-mêmes, mais les hypocrites et les ames superstitieuses de quelque nation que ce soit.

Il y a près de quarante ans, que feu M. le

chevalier de Solignac, secrétaire et ami du roi Stanislas, duc de Lorraine, causant avec moi, ainsi que madame son épouse ; tous deux m'ont conjointement raconté et affirmé le fait qui suit. Prêts à partir de Paris pour retourner en Pologne, lorsqu'après le mariage de Louis XV, la cour de France fit semblant de vouloir replacer Stanislas sur le trône qu'il avoit perdu : leur hôtesse, qui tenoit l'hôtel d'Espagne, rue du Colombier, vint les conjurer d'interposer leur crédit en Pologne, pour lui faire payer la somme de dix mille francs que lui devoit un seigneur de ce pays-là, dont elle leur présenta le billet. Cette somme étoit due déjà depuis long-temps, et cette pauvre femme n'en avoit jamais rien pu obtenir, à quelque moyen qu'elle eût eu recours. Comme le débiteur étoit un seigneur très-connu, riche d'ailleurs, madame de Solignac promit d'abord de le déterminer à s'acquitter. Cependant, pour plus de sûreté, elle se fit donner par l'hôtesse, et contre un revers valable qu'elle lui remit à son tour, une quittance en bonne forme au-bas de la créance, déclarant que madame de Solignac, connoissant bien le débiteur et ses principes d'honneur et de

probité, avoit bien voulu acquitter la somme totale, et en accepter la délégation. On sait avec quel enthousiasme les Polonois revirent le bon Stanislas. Tous accoururent lui faire la cour; et ce fut au milieu de la foule, que madame de Solignac, apercevant son débiteur apparent, lui dit : « Monsieur, nous
» avons une petite affaire à régler entre nous
» deux. J'ai logé en dernier lieu à Paris,
» chez une brave femme, à l'hôtel d'Espa-
» gne, rue du Colombier. Comme cette
» bonne femme a su que j'allois revenir dans
» votre pays, elle m'a montré une créance,
» toute de votre main, bien motivée et si-
» gnée de vous, portant la somme modique
» de dix mille francs. Ayant d'abord bien
» constaté la légalité du billet, sachant com-
» bien les principes de justice, d'honneur et
» de délicatesse, vous sont chers, et voyant
» que cette somme n'est qu'une bagatelle en
» comparaison de votre fortune, j'ai été bien
» assurée que ce ne pouvoit être que faute
» d'occasion et par oubli, que vous ne l'a-
» viez pas encore soldée; de sorte que ne
» doutant pas que je ne vous obligeasse, en
» vous facilitant les moyens de réparer le
» passé, j'ai moi-même payé cette femme qui

» avoit très-grand besoin de ses fonds. Ainsi, » monsieur, c'est à moi que vous devez au- » jourd'hui ces dix mille francs, que vous » acquitterez quand il vous plaira. »

Le noble polonois fut d'abord interdit et très-agité : cependant il ne tarda pas à prendre son parti. « Ah ! madame, s'écria-t il, qu'avez-vous » fait ? Ce que vous me faites l'honneur de » me dire, me met véritablement au déses- » poir. — Et pourquoi, monsieur ? Vous me » paierez à votre convenance, et tout sera » dit. — Fort bien, madame, si je le pou- » vois ; mais cela m'est impossible. — Im- » possible, monsieur, pour une si petite » somme ! — Eh ! ce n'est pas la somme » qui fait la difficulté ; c'est la conscience. — » Comment ! la conscience vous empêcheroit » de payer une dette aussi légitime, aussi » sacrée ? — Eh oui, madame ; il y va pour » moi de la damnation éternelle. — Mon- » sieur, en vérité, je ne vous entends pas. » — C'est que vous ne savez pas, madame, » que malheureusement, dans une circons- » tance importante, j'ai fait à Dieu un vœu » bien solemnel de ne jamais payer les dettes » qui auroient plus de dix ans de date. Or, » celle-ci est du nombre. Vous savez ce que

» c'est qu'un vœu ; y peut-on jamais man-
» quer ? C'est d'après ces considérations que
» je vous prie de me juger et de me plaindre.
» Je suis désespéré que vous ayez acquitté
» ce billet : mais mon vœu reste en son in-
» tégrité, et m'impose une loi, dont rien ne
» peut me faire départir. » Madame de Solignac eut beau dire et beau faire ; le noble Polonois resta fidèle à son vœu. Il n'y avoit pas à recourir à la justice ; car la politique et la position de Stanislas ne permettoient pas d'employer des moyens de rigueur, qui auroient pu indisposer bien des esprits. D'ailleurs, comment recourir aux tribunaux contre les nobles, dans un pays où l'on n'auroit pas trouvé un seul huissier qui osât présenter une assignation à un homme puissant ; dans un pays encore où le noble qui assassinoit ou faisoit assassiner un roturier, en étoit quitte pour fournir le cercueil, et y placer le don d'un écu ? Toute la législation de la Pologne étoit si absurde, que l'on peut dire que la société n'y avoit de réalité, que par l'esclavage chez les petits, et par les sentimens chez les grands. Si ces derniers vouloient se jouer des sentimens, il n'y avoit plus ni lien, ni barrière, ni frein, comme on l'a vu en quelques occasions.

Ce fut vers 1767 que madame l'électrice douairière de Saxe, fille de feu l'empereur Charles VII, vint à Berlin, par attachement pour le roi, et peut-être plus encore pour le prince Henri, toujours adoré des Saxons. Je n'aurai qu'une anecdote à rapporter sur cette visite.

On donna extraordinairement pour cette princesse, et au château, quelques spectacles françois et italiens. Je m'y trouvai à côté de M. Bitaubé. Dès qu'on leva la toile, nous vîmes paroître sur la scène Thalie et Melpomène, qui nous débitèrent un dialogue rimaillé, le plus pitoyable qu'on puisse imaginer; c'étoit à peine de la prose. Les deux déesses s'annoncent l'une à l'autre l'arrivée d'une grande princesse, qu'il s'agit de fêter : toutes deux s'exhortent à faire des miracles : toutes deux avouent leur impuissance ; et enfin, pour montrer au moins leur bonne volonté, elles se décident à produire les misérables histrions qui leur restent, et Thalie termine ce beau prologue, en disant aux comédiens : « Allons, puisqu'il le faut, avancez, mes » bâtards. » M. Bitaubé, à chaque vers, me disoit assez haut : « Dieu ! que cela est mau» vais ! mais cela est détestable ! » Et je lui

répondois que je le pensois comme lui, mais que je ne le dirois pas si haut. En effet, tous nos voisins l'entendoient. Je pardonne à Frédéric d'avoir fait en cette occasion, comme en tant d'autres, de très-méchans vers, qu'il n'avoit pas sans doute eu le temps de corriger ; mais lorsqu'on ajoutera qu'il les fit imprimer, et qu'il en adressa des copies à MM. de Voltaire et d'Alembert, je gémirai sur la foiblesse humaine : et si l'on ajoute encore que, dans les réponses de d'Alembert et de Voltaire que j'eus occasion de voir, les quatre pages suffisoient à peine pour exprimer leur admiration, et élever au-dessus de tout cette pauvre rapsodie, sur quoi ne gémirai-je pas ? Je plaindrai les grands ; et s'il leur arrive de faire des vers, je me tiendrai pour bien convaincu qu'ils n'en feront point qu'on ne loue à l'excès.

Tout le monde a su dans le temps le voyage que Diderot fit en Russie. On prétendit que lui et non l'impératrice en avoit d'abord témoigné le desir ; qu'il avoit engagé le prince Galitzin, son ami et ministre de Russie à Paris, à parler à cette souveraine, de l'empressement avec lequel il iroit mettre à ses pieds l'hommage de son admiration, de sa

reconnoissance et de son dévouement; qu'elle avoit simplement répondu que si M. Diderot faisoit le voyage de Saint-Pétersbourg, elle le verroit volontiers ; que là-dessus il étoit parti avec un autre prince russe, qui avoit fait les frais du voyage ; que Diderot, dès son arrivée, avoit été fort bien reçu, et défrayé de tout par l'impératrice qu'il amusoit beaucoup par la fécondité et la chaleur de son imagination, par l'abondance et la singularité de ses idées, et par le zèle, la hardiesse et l'éloquence, avec lesquels il prêchoit publiquement l'athéisme ; que néanmoins quelques vieux courtisans, plus expérimentés et plus faciles à alarmer, représentèrent et persuadèrent à cette souveraine autocrate, que ce genre de prédication pourroit avoir de fâcheuses suites à la cour surtout, où une nombreuse jeunesse, destinée aux premiers postes de l'empire, saisissoit cette doctrine avec plus d'avidité que d'examen ; que l'impératrice alors desirant que l'on pût imposer silence à Diderot sur ce chapitre, pourvu toutefois qu'elle ne parût y avoir aucune part, et qu'on n'y employât point l'autorité, on avoit un soir annoncé au philosophe françois, qu'un philosophe

russe, savant mathématicien, et membre distingué de l'académie, offroit de lui démontrer l'existence de Dieu, algébriquement et en pleine cour ; que Diderot, ayant témoigné qu'il seroit bien aise d'entendre une démonstration semblable, à la réalité de laquelle au surplus il ne croyoit guères, on avoit pris jour et heure pour le satisfaire ; que le moment étant venu, toute la cour présente, c'est-à-dire, les hommes et surtout les jeunes gens, le philosophe russe s'étoit approché gravement du philosophe françois, et lui avoit dit du ton de la conviction : *Monsieur*, $\frac{a+b^n}{z}=x$; *donc Dieu existe : répondez ;* que Diderot, voulant prouver la nullité et l'ineptie de cette prétendue preuve, mais ressentant malgré lui, l'embarras où l'on est d'abord lorsqu'on découvre chez les autres, le dessein de nous jouer, n'avoit pu échapper aux plaisanteries dont on étoit prêt à l'assaillir ; que cette aventure lui en faisant craindre d'autres encore, il avoit témoigné peu de temps après le desir de retourner en France. Sur quoi l'impératrice ayant déclaré vouloir payer ses frais de voyage, il en avoit reçu cinquante mille francs, et s'étoit mis en route ; et qu'en-

fin sa voiture s'étant brisée du côté de Riga, il avoit aussi reçu du gouverneur de cette ville les frais du raccommodage. Je n'assure la vérité d'aucun de ces faits ; je dis seulement que, dans le temps ils ont été débités et reçus comme vrais par les habitans du Nord.

Ce qui m'engage à parler ici de ce voyage, c'est que Diderot ayant évité de passer par Berlin en allant et en revenant, Frédéric crut qu'il y avoit eu en cela de l'affectation, et que l'Europe n'y verroit que le dessein de ne pas le voir, dessein qui ne pouvoit que l'offenser sous tous les rapports. Il est assez naturel que l'apparence d'une pareille détermination ait réellement blessé le roi de Prusse ; comme il est très-possible que Diderot en ait eu l'idée, sachant très-bien que ce monarque avoit très-fort désapprouvé dans la première édition de l'Encyclopédie, un passage où le philosophe françois, après avoir loué le Salomon du Nord comme roi, comme guerrier, comme philosophe et comme poëte, finit en disant que c'est grand dommage que l'embouchure de cette belle flûte soit gâtée par les grains de sable du Brandebourg ; allusion qui en effet ne pouvoit que déplaire, soit qu'on la rapportât aux talens de la

personne, soit qu'on la rapportât aux qualités ou défauts du sol des Etats prussiens.

Le roi tenant rancune à Diderot au fond de l'ame, et sans vouloir s'en expliquer trop formellement, ne manqua pas de l'attaquer indirectement la première fois que je le vis après le retour de ce philosophe en France. « Il » ne nous est pas encore arrivé, monsieur, » me dit-il, « de confesser entre nous deux, » combien les philosophes de notre siècle » sont merveilleux et sublimes ! Ah ! ne » soyons pas ingrats ; disons qu'il n'y a » jamais rien eu de pareil ! C'est bien dom- » mage qu'ils ne soient pas un peu plus à » notre portée ! Ils sont trop élevés sans » doute, pour pouvoir de la sphère où ils » planent, descendre jusqu'à nous ! Mais c'est » bien tant pis pour nous autres foibles » mortels, qui par-là même ne profitons » guères de leurs leçons. Cependant, mon- » sieur, quand une heureuse étoile me fait » trouver quelqu'un de leurs admirables » ouvrages, je fais ce que je puis pour en » pénétrer le sens et en profiter : oh, je n'ai » rien à me reprocher à cet égard. Je mets à » les étudier autant de courage et de persé- » vérance que je le puis. Si je ne réussis pas

toujours,

» toujours, j'ai pourtant quelquefois des » succès qui me consolent. Un jour, par » exemple, je trouvai dans un ouvrage d'un » des plus grands coryphées de la philoso» phie moderne, cette pensée aussi profonde » que neuve, que *l'esprit humain ne peut » être saisi que par lui-même*. Je soupçon» nois bien qu'il y avoit quelque chose de » très-précieux sous ces paroles si simples; » mais je ne pouvois pas pénétrer assez » avant pour le découvrir. Mon esprit borné » n'y voyoit que du galimatias, ou une misé» rable absurdité. Heureusement la nature » m'a doué d'un caractère assez tenace: mon » amour-propre d'ailleurs étoit blessé, et une » voix intérieure me disoit: *Quoi! tu ne » profiteras pas des trésors que l'on daigne » t'offrir?* Enfin, monsieur, ma constance a » été couronnée d'un heureux succès, au » moment que je m'y attendois le moins. Un » trait de lumière a subitement brillé à mes » yeux: j'ai compris que si l'on venoit nous » dire que la main droite peut saisir la main » gauche, ou la gauche saisir la droite, on » ne diroit qu'une de ces vérités triviales » que les hommes dédaigneroient d'entendre » ou de répéter; mais que si l'on nous an-

» nonce que la main gauche ne peut être
» saisie que par la main gauche, comme il
» n'y a que la droite qui puisse se saisir elle-
» même, vous voyez bien tout ce qu'il y a
» de neuf, de beau et de merveilleux dans
» cette découverte ! Convenez donc que ce
» sont de bien grands-hommes, que les phi-
» losophes de nos jours ! S'ils ne vous pa-
» roissent qu'entortillés, obscurs ou bour-
» soufflés, croyez que c'est vous qui êtes
» trop petit pour atteindre à la hauteur de
» ces rares génies. »

Il ne jugea pas à propos de particulariser davantage ses sarcasmes ; mais comme la pensée qui en étoit le sujet, étoit de Diderot, il ne me fut pas difficile de deviner le reste.

Le voyage de M. Diderot en Russie m'en rappelle deux autres qui n'ont pas été plus brillans. L'impératrice, qui aimoit à cajoler les hommes célèbres, parce que cela relevoit sa propre renommée, avoit fait dire à M. de Buffon, que ne pouvant pas espérer de le voir, elle désiroit au moins avoir son buste. M. de Buffon le lui envoya, et crut faire merveille en chargeant son fils de l'aller présenter.

Tous les gens de cour et à nouvelles redi-

rent dans le temps, que le jeune de Buffon avoit été fort bien reçu; mais qu'on avoit été peu satisfait de ses reparties et même de ses connoissances acquises; de sorte qu'il avoit été convenu à Pétersbourg, que des deux copies que M. de Buffon avoit envoyées de sa personne, c'étoit celle de marbre qui lui ressembloit le plus, et valoit le mieux. Le fils revint par Berlin, et s'y arrêta quelques jours; il n'y fit aucune sensation. Le roi n'en parla point : je ne sais même s'il le vit.

Le second voyageur dont j'ai voulu parler, étoit M. de la Rivière, ancien intendant aux Iles, et conseiller honoraire au parlement de Paris, économiste très-célèbre, et auteur de l'ouvrage intitulé : *De l'Ordre naturel et essentiel des Sociétés*; homme d'esprit et d'une fort bonne physionomie, très-vif, et plus agréable encore à entendre qu'à lire. M. de la Rivière avoit fait la connoissance du prince Galitzin, ministre de Russie à Paris, peu avant l'époque où Catherine II, rivalisant Frédéric II autant qu'elle le pouvoit, résolut de donner un nouveau code à son vaste empire. Mais comme d'ailleurs il lui étoit difficile de ne pas se méfier de ses propres lumières sur des matières aussi impor-

tantes et aussi étendues, quoiqu'elle ait surchargé de notes les exemplaires de l'Esprit des Lois de Montesquieu, et des Institutions de politique du baron de Bilfeld, que l'on voyoit dans sa bibliothèque particulière, elle demanda au prince Galitzin s'il ne pourroit pas lui procurer pour un temps, le secours d'un homme vraiment supérieur et digne de confiance en ce genre de connoissances; le prince proposa M. de la Rivière, dont il fit un très-grand éloge; le marché fut conclu et ratifié à condition que ce monsieur se rendroit auprès de l'impératrice, avant l'époque pour laquelle elle avoit convoqué à Moscow, les députés de toutes les provinces de l'empire.

Au moment de partir, madame de Mor **, charmante et très-aimable dame, liée d'une très-étroite amitié à M. de la Rivière, ne put se résoudre à le laisser courir seul les risques d'un si long voyage. Madame de la Rivière ne montra pas moins d'intérêt pour la santé de son mari, qui, de son côté n'eut pas la force de résister à tant d'affection; de sorte qu'ils se mirent en route tous les trois ensemble.

Arrivés à Berlin, où j'eus souvent l'hon-

neur de les voir, ils s'arrêtèrent plus d'un mois avant de se sentir le courage de s'enfoncer plus avant dans le nord. Cependant l'impératrice, qui n'avoit desiré de le voir que pour le consulter sur le projet de code qu'elle vouloit présenter aux États Russes, s'impatientoit et prenoit de l'humeur. Le jour assigné pour l'ouverture de ces États étant enfin très-proche, elle partit pour Moscow avec son code, forma l'assemblée à l'époque annoncée, et remit le volume aux députés. M. de la Rivière arriva à Saint-Pétersbourg sept ou huit jours après le départ de l'impératrice : il n'y trouva point d'ordres pour lui; et lorsqu'il témoigna le desir de se rendre promptement à Moscow, on lui répondit qu'il ne le pouvoit pas : on manda son arrivée, et le retour du courrier n'apporta que l'ordre d'attendre où il étoit. Ce fut pour lui et ses dames un bon mois d'impatience et d'ennui, sans compter les réflexions tardives et les regrets superflus. Pour se distraire, les dames obtinrent de M. de la Rivière qu'il les conduisît à un bal masqué dans une salle de spectacle : ils y furent reconnus, et assez malhonnêtement attaqués par diverses personnes déguisées. La chose alla si loin, qu'ils n'eurent d'autre

parti à prendre que de se retirer. Pour surcroît de malheur, ils firent des recherches ; ils crurent découvrir une trame ourdie par des personnes en crédit ; et l'éclat avec lequel ils s'en plaignirent, accrut de beaucoup le nombre de leurs ennemis. Le retour de l'impératrice n'apporta aucun changement dans leur position : aucun ordre, aucun appel, aucune invitation. M. de la Rivière se décida donc à demander l'agrément de sa majesté pour quitter ses Etats, et revenir en France. Ce fut alors qu'il eut avec cette souveraine le seul entretien qu'il en ait obtenu. On voulut de part et d'autre s'y montrer avec dignité. On ne parla point du passé ; on ne fit aucune plainte ; il n'y eut ni reproche, ni regret. Il faut néanmoins convenir qu'en ce moment l'avantage resta tout entier à M. de la Rivière, comme on en jugera par le récit très-court de ce qui fut dit de part et d'autre. « Monsieur, lui dit » l'impératrice en venant à lui, pourriez-vous » m'indiquer le meilleur moyen de bien gou- » verner un Etat ? — Madame, il n'y en a » qu'un, celui d'être juste, c'est-à-dire, de » maintenir l'ordre, et de faire suivre les lois. » — Mais sur quelle base convient-il d'ap- » puyer les lois d'un empire ? — Il n'y a qu'une

» base, madame, la nature des choses et des » hommes. — Fort bien ; mais quand on veut » donner des lois à un peuple, quelles règles » peuvent plus sûrement indiquer celles qui » conviennent le mieux ? — Donner ou faire » des lois, madame ? c'est une tâche que Dieu » n'a laissée à personne. Eh ! qu'est-ce que » l'homme, pour se croire capable de dicter » des lois à des êtres qu'il ne connoît pas, » ou qu'il connoît si mal ? Et de quel droit » imposeroit-il des lois à des êtres que Dieu » n'a point mis en sa main ? — A quoi ré- » duisez - vous donc la science du gouver- » nement ? — A bien étudier, à reconnoître » et à maintenir les lois que Dieu a si mani- » festement gravées dans l'organisation même » des hommes, lorsqu'il leur a donné l'e- » xistence. Vouloir aller plus loin, seroit » un grand malheur, et une entreprise » destructive. — Monsieur, je suis bien aise » de vous avoir entendu : je vous souhaite » le bon jour ». L'impératrice fut tellement surprise et comme troublée par les réponses que l'on vient de lire, qu'elle se hâta de rompre l'entretien, pour ne pas dévoiler son embarras ; aussi cet entretien ne fut-il suivi d'aucun autre. On paya M. de la Rivière

suivant les conditions faites à Paris ; et il revint plus vîte qu'il n'étoit allé. Il ne s'arrêta que peu de jours à Berlin. Le roi parut également ignorer tout ce qui le concernoit : cependant M. de la Rivière eut de longs entretiens avec le prince Henri, toujours très-curieux d'entendre ceux qui venoient de Russie. On conçoit que ce n'étoit pas en cette occasion entendre un homme fort content. M. de la Rivière se plaignoit hautement et avec énergie, et de la souveraine, et de ses ministres et du pays. J'ai été plus d'une fois étonné de la chaleur et de la franchise avec lesquelles il s'en expliquoit.

Un avocat françois nommé M. Bir**, arriva à Berlin dans les plus grandes chaleurs de l'été, n'ayant d'autre but, en ce voyage, nous disoit-il, que de voir le roi de Prusse. C'étoit un homme d'une originalité assez spirituelle pour amuser les autres. Il étoit dans l'usage d'aller passer ses hivers à Marseille, et de courir les pays du nord en été. A peine eut-il été huit jours à Berlin, qu'il se rendit à Potzdam, pour y remplir le principal objet de son voyage. De Potzdam, il s'achemina vers Sans-Souci : comme il étoit près d'y arriver, il vit passer à côté de lui au petit

galop, un militaire qui avoit le cordon jaune, c'est-à-dire, le grand ordre de l'aigle noir: cette dernière circonstance lui fit présumer que c'étoit un prince qui alloit dîner avec le roi; et dès-lors il ne balança pas à l'accoster, dans l'idée que ce prince pourroit être utile à ses vues... « Monseigneur, lui » dit-il, j'ose vous supplier de me rendre » un grand service. Je m'appelle Bir**; » je suis François et avocat: je viens de » Paris exprès pour voir le grand Frédéric: » je vous en conjure, monseigneur, procu» rez-moi le moyen de voir ce grand roi. — » Je vous promets, M. Bir**, que j'y ferai » ce que je pourrai: je ne vous ferai point » entrer dans les appartemens; l'usage de » cette cour ne le permet pas: mais je tâ» cherai d'y suppléer: quand on fait une si » longue route pour voir un roi, on mé» rite bien de réussir: vous n'avez qu'à me » suivre. » Le prince Frédéric-Auguste de Bruswick, (car c'étoit à lui que M. Bir** s'étoit adressé,) le conduisit dans les cuisines du roi, et en le présentant à M. Noël, chef de ces cuisines, ou si l'on veut, maître-d'hôtel de sa majesté, il lui dit: « Monsieur » Noël, voici un de vos compatriotes que

» je vous recommande bien spécialement ;
» c'est M. Bir **, avocat : il vient de Paris
» tout exprès pour voir le roi. Ayez-en
» soin, et faites qu'il puisse satisfaire sa louable curiosité, soit aujourd'hui, soit demain,
» en un mot, le plutôt qu'il vous sera possible... Bon jour, monsieur Bir **, bon succès. — Je ne puis rien vous promettre de
» bien positif, dit Noël à M. Bir ** : si le
» roi sort, vous le verrez : s'il ne sort pas,
» vous reviendrez demain. » A l'instant arrivèrent une quinzaine de recrues, parmi lesquelles le roi devoit en choisir deux ou trois pour le régiment de ses gardes. Noël plaça M. Bir ** derrière une colonne : le roi descendit, examina beaucoup les recrues, désigna ensuite celles qu'il choisissoit, et remonta pour dîner ; de sorte que M. Bir ** le vit à son aise, et l'examina lui-même aussi attentivement que ce roi examinoit les nouveaux enrôlés... « Buste admirable et vraiment royal, nous disoit-il à son retour ;
» mais pauvre et misérable piédestal ! Sa
» tête et sa poitrine sont au-dessus des éloges ; le train d'en bas au-dessous de la
» critique. »

Lorsqu'on fut prêt à servir, M. Bir ** se

mit sur la porte des cuisines, et voulut goûter tous les plats. Il n'eut pas plutôt pris une cuillerée de la soupe, qu'il s'écria : « Comment diable, monsieur Noël, pouvez-vous » épicer une soupe autant que cela? Est-ce » que vous voulez brûler le sang à votre » maître? — Parbleu, répond Noël, on me » la feroit avaler toute entière à moi seul, » si je l'épiçois moins. » M. Bir** porta l'attention jusqu'à compter les bouteilles de vin que l'on servit, et jusqu'à examiner en quel état on les rapporta ; il sut de même combien il y avoit de convives ; de sorte qu'il se fit une juste idée de la manière dont on dînoit chez le grand Frédéric.

Un autre voyageur bien plus connu dans le monde, M. l'abbé Raynal, me demande ici un article particulier; je le dois à sa célébrité bien plus qu'à sa personne.

Peu avant la première édition de l'*Histoire Philosophique du Commerce des Européens dans les Indes*, nous avions entrepris, à Berlin, un journal littéraire. Ce journal, dédié au roi, étoit annoncé comme rédigé par une société d'académiciens. Ceux qui y travailloient régulièrement étoient de Castillon le père et son fils, Toussaint et moi; Sulzer, Mérian,

Beausobre et quelques autres avoient aussi promis de s'en occuper ; mais ils tinrent assez mal leur parole : aussi abandonnâmes nous cette entreprise après le vingt-septième volume (nous donnions un volume par trimestre). Mes collaborateurs voulurent que je rendisse compte de l'ouvrage de l'abbé Raynal, lorsqu'il parut. Je le fis, après leur avoir vainement représenté que nous aurions à nous repentir d'en avoir parlé. Je savois que le roi avoit lu cet ouvrage; que tous les jours à son dîner, il en avoit parlé avec une sorte d'enthousiasme, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'apostrophe : « O Frédéric! tu fus roi guer-
» rier . . . . . Tu fus . . . . . etc. Sois plus. . . . .
» Tu livras tes monnoies à des juifs ; . . . tes
» finances à des brigands étrangers, etc. . . »
Je savois que le roi, dès le jour où ce passage étoit tombé sous ses yeux, n'avoit plus dit un mot ni du livre ni de l'auteur. Je fis néanmoins un premier extrait, qui parvint au roi, dans le volume du journal littéraire de ce trimestre. Frédéric, irrité de ce que l'on parloit de l'*Histoire Philosophique*, mais ne voulant point s'expliquer sur ce point, écrivit, non aux auteurs du journal, mais à son académie elle-même, une lettre sèche et sé-

vère, où, sans toucher à aucun détail, il ordonnoit de mettre plus de soin au journal que l'on publioit, et de faire en sorte que l'honneur de son académie n'en fût compromis en rien. On vit alors que j'avois eu raison : nous ne parlâmes plus ni de l'abbé Raynal, ni de son livre ; et les volumes suivans de notre journal furent accueillis de la manière la plus flatteuse et la plus encourageante.

Tandis que l'Histoire Philosophique de l'abbé Raynal nous causoit, à Berlin, le petit chagrin que l'on vient de voir, elle donnoit de bien plus grands soucis à l'auteur, en France : le parlement de Paris eut l'air de se fâcher ; le clergé clabauda et intrigua : l'abbé eut peur ; il se sauva jusqu'à Gotha, où il fut très-bien reçu, mais où il s'attendoit à recevoir, à chaque poste, la nouvelle de la saisie de ses revenus ; coup terrible qui le frappoit au cœur bien plus vivement que tout le reste. Cependant, malgré l'accueil très-honorable de madame la duchesse de Saxe-Gotha, il ne pouvoit se plaire en cette cour, qui ne lui offroit qu'un théâtre beaucoup trop petit pour un mérite tel que le sien. Son ambition, le desir d'une plus grande célébrité, son propre intérêt, et la pensée

que les honneurs qu'il recevroit à la cour d'un roi philosophe, auroient, jusque sur Paris et Versailles, un reflet brillant qui en imposeroit à ses ennemis; tout ramenoit ses rêveries vers Berlin, lorsque la princesse d'Achkoff passa par Gotha, et s'y arrêta quelques jours, en revenant de Paris avec son fils. Cette princesse étoit furieuse contre la France et les Français; car l'aventure mortifiante qu'elle avoit essuyée aux Tuileries étoit encore toute fraîche, et n'étoit pas de nature à s'oublier de sitôt, sur-tout chez une personne aussi fière, aussi hautaine et aussi ardente qu'elle dans toutes ses passions. Cette princesse, forte comme un homme, marchant toujours à grands pas, la tête haute, et non belle, le regard hardi et impérieux, se promenant aux Tuileries par un beau jour, ou plutôt s'y étant assise, quelqu'un dit, en passant, à son ami : « Tiens, voilà la princesse russe » qui a fait mourir Pierre III, c'est-à-dire, » qui l'a fait étrangler, après l'avoir voulu » faire empoisonner, avoir préparé le poi- » son elle-même, et avoir poursuivi les pages » et les esclaves l'épée flamboyante à la main, » pour les forcer de faire avaler la potion fa- » tale à leur maître. »

Ces diverses circonstances étoient la plupart fausses; mais le public en France, les regardoit alors comme vraies. On pense bien que ce qui en fut dit par ce promeneur, passa de bouche en bouche dans toute la grande allée; et que tout le monde eut bientôt formé un cercle fort épais autour de la princesse, qui, à la fin, en fut elle-même déconcertée. Parmi ceux qui la serroient de plus près, se trouva un chevalier de Saint-Louis, bel homme, mais joignant à l'air d'un homme bien né, une physionomie un peu austère. Ce fut à lui qu'elle s'adressa pour avoir raison de cet attroupement. « Monsieur, lui dit-elle, qu'avez-» vous donc tant à me considérer? — Ma-» dame, je vous demande bien pardon; mais » je vous regarde, et ne vous considère pas.» A ce mot, elle se lève en fureur, fend la presse, se rend chez elle, demande des chevaux, et arrive à Gotha.

M. l'abbé Raynal, dans la position où il étoit, n'eut pas grande peine à pardonner à madame d'Achkoff, la mauvaise humeur qu'elle manifestoit contre la France, ayant d'ailleurs dessein de profiter de son arrivée pour se faire voiturer plus loin. En effet, il sut si bien faire sa cour, que madame lui

offrit une place dans sa voiture; et il s'empressa de l'accepter pour jusqu'à Berlin, où il disoit être attendu, et d'où il promit à madame la duchesse de Gotha, de revenir sous peu de mois.

En entrant à Berlin, la princesse envoya demander comment se portoit le prince Dolgorouky, ministre de Russie en Prusse; et ce prince, à son tour, alla faire une visite à sa compatriote, et la pria à dîner pour le lendemain, avec son fils et son compagnon de voyage. Il envoya en même temps prier, pour le même repas, MM. de Lagrange, Formey, Mérian et moi.

Dès le début, M. l'abbé Raynal qui, pour se donner plus d'importance dans le monde, avoit fait annoncer, dans le plus de journaux et de gazettes qu'il avoit pu, le prix qu'il venoit de proposer sur la question de savoir si la découverte de l'Amérique avoit été plus utile ou plus nuisible à l'Europe, se hâta de nous en parler, en nous invitant à y concourir et en nous assurant qu'il n'y avoit pas de sujet plus digne d'occuper les savans et les philosophes; mais il fut un peu embarrassé de l'air d'indifférence avec lequel on reçut son invitation. Personne ne lui répondit, excepté

Mérian,

Mérian, qui dit là-dessus un mot ou deux avec plus de courtoisie que d'intérêt. Lorsqu'on fut à table, madame la princesse d'Achkoff, s'adressant à l'abbé, présenta l'affaire de Genève, alors assiégé par les Suisses, les Sardes et les Français, comme une opération fine de M. de Vergennes, qui se termineroit sans doute par faire de ce pays, une province de France. Ici, M. Raynal, qui ne vouloit pas aller en Russie, et qui n'avoit plus besoin de la princesse, redevint patriote et homme franc.... « Madame, lui dit-il, le territoire
» de Genève contient à peine deux lieues de
» rayon; et vous savez bien que nos pro-
» vinces sont d'un autre calibre. Si vous
» m'objectez que Genève est riche, je répon-
» drai qu'elle n'est riche que par la contre-
» bande, et l'avantage de toucher à nos fron-
» tières. Si nous l'enclavions dans la France,
» la contrebande et les richesses iroient plus
» loin; bientôt Genève ne seroit plus qu'un
» village. Et pouvez-vous penser, madame,
» que pour une pareille bicoque (car Ge-
» nève ne seroit que cela dans dix ans d'ici),
» M. de Vergennes feroit les frais d'une in-
» trigue aussi entortillée, et voudroit ainsi
» compromettre sa réputation d'intégrité, et

» anéantir pour toujours les titres qu'il a ac-
» quis à l'estime et à la confiance de tous les
» cabinets de l'Europe ? Soyez bien assurée
» qu'il sait mieux calculer que cela, et que
» cette politique mesquine, fausse, peu hon-
» nête et ruineuse, n'est pas la sienne. »

La pauvre princesse jeta, sur la compagnie, un regard inquiet et troublé, qui déceloit son embarras, sa confusion, et même sa surprise. On voyoit, non-seulement qu'elle n'avoit rien à répondre, mais qu'elle n'étoit pas accoutumée à se voir repoussée avec cette fermeté, sur-tout par l'abbé Raynal; aussi, passa-t-elle brusquement à un autre objet, en s'adressant à M. de Lagrange, mon voisin... « Monsieur
» de Lagrange, lui dit-elle, vous connoissez
» sans doute le père Jacquier? — Je ne
» l'ai jamais vu, madame, et n'ai jamais eu
» aucune correspondance avec lui. — Mais,
» monsieur, c'est un homme d'un grand mé-
» rite, dans la partie des mathématiques.
— C'est, madame, un de ceux qui ont le
» plus écrit; il a, je crois, une soixantaine
» de volumes; et comme j'en ai parcouru un
» certain nombre, je puis dire qu'en général
» son style est bon, et qu'il peut avoir été et
» être encore fort utile à la jeunesse; il a bien

» saisi et bien présenté la doctrine des autres.
— Certainement, monsieur, c'est un homme
» d'esprit et un homme aimable; mais, de
» plus, il est bien reconnu pour un des pre-
» miers géomètres de ce siècle, et pour un
» homme de génie. Le père Jacquier ira à
» la postérité. — Ses talens auroient pu
» l'y conduire, madame; mais les mathéma-
» ticiens n'y vont point par le nombre des
» volumes. Celui qui compte le plus de volumes
» ne peut pas se flatter d'être encore cité vingt
» ans après sa mort, s'il n'a fait aucune
» découverte; et c'est malheureusement là
» position où se trouve le père Jacquier;
» au lieu qu'un homme qui n'auroit laissé,
» après lui, qu'un bout de papier grand
» comme la main, iroit avec gloire, à la pos-
» térité la plus reculée, si ce chiffon présen-
» toit une grande et admirable découverte,
» comme l'une des lois de Képler. » Alors
madame la princesse russe, amie de Ca-
therine II, et établie *directeur de l'académie impériale des sciences*, *à Saint-Pétersbourg*,
battue devant Genêve par l'abbé Raynal; et
au sujet du père Jacquier, par M. de La-
grange, prit le parti d'abandonner les sciences
et la politique: on parla de choses indiffé-

rentes, et après le café, chacun disparut de son côté.

Dès le lendemain de ce dîner, M. le chevalier de Gaussen, secrétaire de la légation de France, et alors chargé d'affaires en l'absence du ministre, marquis de Pons-Saint-Maurice, vint demander à dîner à M. de la Haye de Launay, administrateur-général des droits du roi. « Monsieur, dit-il à M. de Launay, » je vous annonce la visite de M. l'abbé Raynal, pour l'un de ces jours : il est venu ce » matin me voir, et a déjeûné chez moi; » comme nous n'étions que nous deux, je n'ai » point fait difficulté de lui parler à cœur ou» vert. Je lui ai demandé s'il vous verroit? — » Certainement, m'a-t-il répondu; c'est bien » une des maisons que je compte fréquenter » le plus. — Mais, M. l'abbé, c'est pourtant » le chef des *brigands étrangers* à qui vous » accusez Frédéric d'avoir confié ses finances? » — Cela est vrai : j'avois eu de faux ren» seignemens; aujourd'hui, je suis bien dé» trompé à cet égard; je sais que M. de Lau» nay est un très-digne et très-galant homme; » et je me ferai un vrai plaisir de cultiver sa » connoissance. — Fort bien, M. l'abbé; mais » puisque vous avez été entièrement dé» trompé depuis, dites-moi comment vous

» n'avez pas supprimé cette calomnie dans la
» seconde édition? — J'ai eu vingt fois la
» plume à la main pour changer ce passage,
» et cependant j'ai fini par le laisser tel qu'il
» est, parce que j'ai craint qu'on ne me soup-
» çonnât de lâcheté. — Ah! M. l'abbé, voilà
» donc ce que c'est que les philosophes! Ils
» sacrifient la vérité et la justice à un simple
» intérêt personnel! En ce cas, qu'est-ce
» donc que leur courage? Avouez qu'en res-
» pectant beaucoup la philosophie, nous
» ferons fort bien d'attendre que nous en
» connoissions mieux les apôtres pour les ap-
» précier ». Nous applaudîmes tous à la franchise du chevalier; et du reste, M. de Launay, conformément à son caractère bienveillant, décida que si l'abbé se présentoit, il seroit reçu poliment, à condition toutefois qu'il ne parleroit pas de son livre.

Il ne tarda pas à tenir sa parole. Deux jours après, nous l'eûmes pour convive: un motif particulier contribuoit à cet empressement. M. l'abbé songeoit à s'établir à Berlin d'une manière peu coûteuse, agréable, et propre à lui donner quelque relief. Il nous annonça qu'il desiroit trouver une maison honnête où on pût lui céder deux chambres et un coin pour un domestique, ajoutant qu'il payeroit la

moitié des dépenses du ménage, ne se réservant que la faculté d'amener quelques amis à dîner quand l'occasion s'en présenteroit. Comme personne ne répondit à cette annonce faite en général, il se détermina à l'offrir particulièrement à chacun de nous. Je fus le premier à qui il s'adressa; et ma réponse fut que logé par le roi, je n'avois que ce qu'il falloit pour ma famille, de sorte qu'il m'étoit impossible de profiter de ses offres.

Il passa ensuite à M. Morel, alors directeur des finances; de-là à M. Sapt, et à je ne sais combien d'autres personnes, qui trouvèrent également moyen de l'écarter. Il n'y eut que le brave et digne M. Tassaert, sculpteur du roi, qui voyant son embarras, lui dit avec sa bonhomie ordinaire : « Ma maison n'est » pas bien grande, mais elle est à moi, et » n'est occupée que par moi; outre le princi» pal appartement que j'occupe avec ma » femme et mes enfans, il y en a un autre de » trois pièces, placé au-dessus de mon ate» lier; il est assez agréable et tout meublé; » s'il peut vous convenir, vous êtes le maître » de le prendre, au moins jusqu'à ce que » vous trouviez mieux. Quant à la dépense, » vous verrez quelle est ma manière de vivre; » si vous vous en contentez, j'en serai fort

» aise; mais je n'y changerai et n'y ajouterai
» rien. Ainsi, il n'y aura point de marché fait
» entre nous; je n'accepterai rien, et vous
» n'inviterez personne à ma table, parce qu'elle
» n'est pas assez bonne pour être offerte, et
» parce que vos convives nous gêneroient,
» et pourroient ne pas être admissibles entre
» ma femme et mes filles ». M. l'abbé, enchanté de la proposition, alla voir l'appartement, en fut très-satisfait, ainsi que de la table de M. Tassaert, et s'y installa pour tout le temps qu'il resta parmi nous. Il fit plus : il sollicita M. Tassaert de faire son buste en marbre pour être placé dans une île du lac de Zurich, et faire ainsi partie d'un monument qu'il y vouloit élever en l'honneur de Guillaume Tell.

Quand le buste fut fait, il en demanda des copies en plâtre pour ses parens; et le bon M. Tassaert fournit marbre, plâtre et travail, et se chargea encore des emballages et de l'expédition. Pour bien marquer sa reconnoissance, M. l'abbé voulut ajouter une aile à la maison de M. Tassaert; il fit venir des architectes; on sonda le terrain; on fit le plan et le devis : il falloit y mettre les ouvriers tout de suite, afin que M. l'abbé, en revenant de placer son monument à Zurich, trouvât son appartement tout prêt. Mais ici, Tassaert

qui commençoit à le deviner, l'arrêta. « Je » ne vous ai point demandé cette aile, dont » je n'ai pas besoin, lui dit-il ; vous avez tout » préparé en mon nom, et ce seroit me faire » faire un rôle de fanfaron que je n'aime pas, » que d'avoir ainsi affiché une entreprise qui » ensuite n'auroit pas lieu. Je ne vous par- » donnerois pas de m'avoir donné ce ridicule. » Au surplus, je vous déclare que je ne per- » mettrai pas l'emploi d'un seul ouvrier, que » l'argent ne soit arrivé pour le payer ». Cette sorte d'arrêt, prononcé par Tassaert, fit tout suspendre, malgré les plus belles protestations du monde ; d'autant plus qu'il n'étoit point venu et ne devoit point venir d'argent ; M. l'abbé, qui craignoit la saisie de ses revenus, ne songeant qu'à se ménager des ressources pour l'avenir ; et lui même ayant bien résolu en secret de ne point revenir de son voyage en Suisse. Aussi, Tassaert n'a-t-il jamais entendu nommer l'abbé Raynal depuis cette époque, sans dire : « C'est un hableur et » un gascon ; n'ayant que de l'effronterie et » de la jactance ».

Lorsque l'abbé Raynal entra chez M. Tassaert, son premier soin fut de publier par-tout qu'il étoit parfaitement bien chez son ami, et qu'il y occupoit un petit appartement aussi bien

arrangé que bien exposé. Il voulut même y donner des déjeûners. Il en donna deux, et la princesse Ferdinand vint au second. « Monsieur, dit-elle à l'abbé, je vais passer » l'été à Frédérics-Feld, qui n'est qu'à peu » de lieues de Berlin. Si vous avez envie de » m'y venir voir, je vous y recevrai avec » plaisir; je vais vous y faire marquer un » appartement ». Dès-lors, il ne fut plus question que du château de Frédérics-Feld; l'abbé disoit à tout le monde que la princesse lui avoit fait promettre d'y passer la belle saison; qu'il ne pouvoit pas s'en dispenser, des invitations de cette sorte étant des ordres absolus; et en effet, il tarda peu à s'y rendre. J'y ai dîné une fois avec lui, le prince Ferdinand ayant daigné quelquefois m'y appeler. On ne doute pas que l'abbé n'ait mis tous ses soins à se rendre agréable à cette cour, et sur-tout à cette princesse, qui réunit beaucoup d'esprit à beaucoup d'amabilité; mais l'excès de son zèle lui fut nuisible. Il s'attachoit principalement à ne laisser jamais tarir la conversation; il y gagnoit le plaisir de parler beaucoup, plaisir auquel on sait qu'il a toujours été fort sensible. Il y gagnoit celui de conter beaucoup d'anecdotes, et l'on sait combien il croyoit y exceller. Mais il lui arriva

ce qui n'est que trop ordinaire aux vieillards, et même à ceux qui s'en doutent le moins, je veux dire le malheur de se répéter : toujours des histoires, cela devenoit un peu monotone et pouvoit ennuyer à la longue. Combien les redites ne devoient elles pas fatiguer, sur-tout de la part d'un homme impérieux, qui ne permettoit pas les plus légères distractions à ses auditeurs ? Voilà où le zèle de l'abbé vint échouer. La princesse ayant résolu de le corriger ou de le punir, lui dit un jour, vers la fin du dîner, et après qu'il eut beaucoup conté : « M. l'abbé, je suis trop franchement » de vos amies pour vous laisser ignorer que » l'on vous joue chez moi un tour perfide.— » Comment, madame, et quel tour peut-on » me jouer ? — Un tour dont vous ne vous » doutez pas, et qui peut vous nuire. — Et » qui donc, madame, auroit conçu ce dessein ? » — Mon chambellan, le comte de Néal, que » vous voyez-là. — Lui, madame ? Et que lui » ai-je fait ? Que peut-il me faire ? — Mon cher » abbé, je vais vous dire ce qu'il fait : Tous » les jours après dîner, lorsque vous avez » eu la complaisance de nous apprendre quel- » ques-unes de ces précieuses anecdotes, en » quoi personne n'est aussi riche que vous,

» il n'a rien de plus pressé que d'aller se ren-
» fermer chez lui, et de copier tout ce que
» vous avez dit. Il en a déjà un recueil très-
» volumineux, où l'on trouve non-seulement
» les histoires, mais la date des jours où
» vous nous les avez contées; et lorsqu'il
» vous arrive, mon cher abbé, ce que la
» foiblesse de la nature humaine ne nous per-
» met guère d'éviter; lorsqu'en un mot, il
» vous arrive de vous répéter, il va mettre à
» la marge de son cahier les mots : *bis, ter, tel*
» *jour*; et avec les variantes quand il y en a.
» Vous voyez combien cela peut vous com-
» promettre; pour moi, dès que j'en ai été
» instruite, j'ai senti qu'il étoit de mon devoir
» de vous le dire, quoique d'ailleurs je n'aye
» point à me plaindre de mon chambellan ».
L'abbé comprit tout ce que ce persifflage ren-
fermoit de sérieux; et il ne lui fallut plus qu'un
motif plausible pour revenir chez M. Tas-
saert, motif qu'il trouva dans la nécessité de
faire les préparatifs de son voyage en Suisse.

Ce que j'appelle *ses préparatifs*, se rédui-
soit à deux points : l'un de tâcher d'avoir au
moins une entrevue avec le roi; et l'autre, de
chercher les moyens de faire sa route à peu
de frais. Mais comment obtenir le premier

point, et comment pour le second espérer de rencontrer une princesse d'Achkoff? Partir de Berlin sans avoir vu le roi de Prusse, c'étoit perdre tout le fruit de son voyage; c'étoit n'avoir à remporter que la plus honteuse humiliation. Aussi que n'avoit-il pas fait pour éviter ce malheur! S'il avoit tant cherché à se former quelques liaisons avec des princesses, des hommes en place, et même avec ceux qui entouroient le roi, c'étoit principalement pour se frayer une route jusqu'à lui: et en effet, on avoit souvent parlé de lui à Frédéric, qui n'avoit jamais rien répondu. Ce monarque, qui savoit si bien que cet abbé étoit à Berlin, y étoit venu plusieurs fois, et ne l'avoit point fait appeler. L'abbé étoit au désespoir, et ses amis ne voyoient jour à aucune ressource, lorsqu'on lui conseilla d'aller voir Potzdam. « L'officier de garde, lui » dit-on, portera le soir votre nom et votre » adresse au roi; et si celui-ci n'est pas ma» lade ou de mauvaise humeur, il vous fera » appeler; ou bien vous pouvez compter qu'il » a résolu de ne vous voir jamais ». L'abbé suivit ce conseil dans une grande anxiété; mais enfin, il fut appelé. « M. l'abbé, lui dit » le roi, asseyons-nous; nous sommes vieux

» l'un et l'autre : il y a long-temps, bien long-
» temps que je vous connois de nom. J'ai lu,
» il y a de longues années, et je m'en souviens
» bien, votre histoire du Stathoudérat, et
» votre histoire du Parlement d'Angleterre.
» — Sire, dit l'abbé, j'ai fait des ouvrages plus
» importans depuis. — *Je ne les connois*
» *pas !* ». Cette réplique fut vive comme l'éclair; et elle eut le degré de fermeté nécessaire pour faire comprendre à l'abbé, qu'il ne falloit pas parler de ces autres ouvrages plus importans. « Mais votre histoire du Stathou-
» dérat et votre histoire du Parlement d'An-
» gleterre, je les connois bien ». L'abbé eut beau faire, le roi ne sortit pas de là; et ce fut toute la vengeance qu'il voulut tirer de la maudite apostrophe *O Frédéric, etc.*

L'abbé fut appelé une seconde fois, le roi étant curieux de le laisser parler pour le mieux juger. Ici, il ne fut plus question des ouvrages importans de l'abbé. Je n'en ai pas su davantage sur les détails de ce second entretien, jusqu'à ce que nous ayons vu dans la correspondance de Frédéric avec d'Alembert, la lettre où il dit : *J'ai vu votre abbé Raynal; il parle beaucoup.* Ces deux entretiens, je le répète, sont les seuls que l'abbé ait obtenus; et tel

est le fond sur lequel, revenu en France, il disoit à tout le monde : « Je voyois le » roi de Prusse tous les jours; il me con- » sultoit sur ses affaires les plus secrètes, etc ».

Revenu à Berlin, il apprit que le neveu de M. de Launay alloit revenir en France, et il songea à s'en faire un guide. . . . .

« Vous retournez à Paris, dit-on. — Oui, » monsieur l'abbé; le roi de Prusse rogne » les écus qu'il me donne; il les réduit à » trois livres ; et à ce prix, j'aime mieux » ceux de mon pays. — Vous avez une voi- » ture ? — J'ai une fort bonne viennoise, » avec laquelle je ferai ma route. — Vous » gardez votre domestique? — Non ; je ne » garde que mon chien. Je me ferai servir » pour mon argent, ou bien je me servirai » moi-même. — Mais il faut un domestique » pour une si longue route. — J'aurai les » postillons et les gens d'auberge. Je n'em- » menerai point mon domestique qui est » marié, et je ne prendrai point un inconnu. » — Ainsi vous avez place pour un compa- » gnon de voyage ? — Oui, monsieur l'abbé; » la voulez-vous ? — Je l'accepterai volon- » tiers, pourvu que vous consentiez à pas- » ser par la Suisse. Vous êtes jeune, il faut

« voir la Suisse ; ce ne sera pas un grand
» détour. — Monsieur, je sais assez de
» géographie pour ne pas ignorer de com-
» bien Bâle, Berne et Lausanne sont éloignés
» du chemin qui conduit de Berlin à Paris :
» mais, puisque je suis maître de mon
» temps, je verrai volontiers la Suisse, sur-
» tout en votre compagnie. — Eh bien, quand
» partez-vous ? — Je partirai dans une di-
» xaine de jours : mais quels arrangemens
» ferons-nous ensemble pour ce voyage ?
» C'est un article qu'il faut régler d'avance.
» — C'est à vous à me dire vos conditions,
» puisque vous fournissez la voiture. — En
» ce cas, monsieur l'abbé, voici celles qui
» me semblent les plus raisonnables : 1°. Tout
» se paiera par moitié entre nous deux, pos-
» tes, auberges, etc., excepté pourtant les
» *pour boire* extraordinaires des filles ; car,
» monsieur l'abbé, si vous avez intention
» de leur en donner, vous les prendrez dans
» votre bourse particulière. Je ne veux y
» entrer pour rien. — Ah ! jeune homme,
» vous plaisantez. — 2°. Monsieur l'abbé,
» je vous laisse le choix de payer chacun
» notre moitié par-tout, ou de faire pour
» cela une bourse commune avant de partir.

» — Oh, il ne faut qu'un payant. — J'y » consens; et pour cela, je vous offre, 3°. de » vous charger de la bourse, vous pro- » mettant de ne vous demander compte de » rien, ou bien de m'en charger, sous la » clause aussi que je n'aurai point de compte » à rendre. — Vous êtes le plus jeune; ainsi » c'est à vous à tenir la bourse. — Il ne reste » donc plus, monsieur l'abbé, qu'à décider » combien chacun de nous y mettra avant de » partir : j'imagine que nous pouvons bien » porter cette mise de fonds à soixante du- » cats chacun, sauf à rafraîchir en route s'il » en est besoin. — Vous êtes homme de pré- » caution, à ce qu'il paroît. — Monsieur, les » philosophes savent beaucoup de choses » que je puis ignorer; mais il en est une que » ces messieurs peuvent mépriser, et qu'il » est de notre devoir de bien savoir, à nous » qui sommes gens de finances : c'est de » savoir compter. Avouez que vous m'esti- » meriez peu si je ne le savois pas. Nous » irons ensemble à frais communs jusqu'à » Lausanne, où je vous quitterai pour ga- » gner Genève, Lyon et Paris. N'est-ce pas » ainsi que vous l'entendez? — Fort bien; » voilà un marché fait. »

Quelques jours après, l'abbé apporta soixante écus. « Voilà un premier à-compte, » lui dit M. de Lahaye ; « encore deux fois » autant, et nous partons. » Le surplus des soixante ducats fut remis au moment du départ. Nos deux voyageurs faillirent déjà se brouiller à Salmunster, distant de six lieues de Berlin : quelques amis avoient reconduit M. de Lahaye jusque-là. Avant de se quitter, il fallut déjeûner ; et M. l'abbé se fâcha de ce qu'on lui faisoit perdre son temps. Cependant, comme il vit qu'on ne l'écoutoit pas, il prit le parti de marcher en avant, au lieu d'accepter le dédit que son ton d'humeur lui avoit fait proposer. Une chose donnoit une vive curiosité à son jeune compagnon : c'est que cet abbé avoit avec lui un gros volume, espèce de bloc fort épais, semblable à un dictionnaire d'écolier, ou à certains grands bréviaires, et qu'il mettoit un soin très-attentif à ne jamais s'en séparer : il l'avoit toujours sous le bras, soit en montant en voiture, soit en entrant dans les auberges. « Est-ce que cet abbé diroit son bréviaire? » se disoit M. de Lahaye en lui-même. « Et si » ce n'est pas un bréviaire, qu'est-ce que » c'est pour mériter tant de soin, et former

» l'objet d'un si grand mystère ? Ne saurai-
» je pas enfin ce que c'est ? » Il attendoit
un moment d'oubli depuis plusieurs jours,
lorsqu'un matin l'abbé lui dit : « Voilà devant
» nous une côte toute de sable, que le pos-
» tillon ne montera qu'à pas lents ; mettons-
» nous à pied, et gagnons de l'appétit. —
» Volontiers, monsieur, marchons. » A ces
mots, l'abbé saute en bas de la voiture ;
M. de Lahaye le suit jusque sur le marche-
pied : mais alors voyant le volume délaissé
dans un coin, il prétexta un peu de mal de
tête et le vent qu'il faisoit, et prétendit qu'il
seroit pour lui fort imprudent de marcher.
L'abbé le taxa de poltronnerie, et continua
d'aller en avant : l'autre en rentrant saisit le
volume, voit en l'ouvrant que c'est un ma-
nuscrit de la main de l'abbé, court au titre,
et trouve *Anecdotes, tome quatrième*. « Ha,
» ha ! se dit-il, voilà donc l'aliment de cette
» prodigieuse mémoire, et la source de toutes
» les histoires que l'on conte tous les jours !
» On les relit le matin pour les aller débiter
» de maisons en maisons. Ah, messieurs les
» gens d'esprit, vous êtes donc aussi des
» charlatans ! » En faisant toutes ces ré-
flexions, notre jeune financier se hâta de

rejoindre l'abbé, en disant : « Vous avez rai-
» son ; j'ai honte de rester en voiture comme
» une demoiselle, tandis que vous bravez le
» vent comme un homme. »

Lorsqu'ils approchèrent de Gotha, l'abbé demanda qu'on ne fît que traverser la ville, sans se montrer, de peur que la duchesse ne vînt à savoir qu'il y avoit passé sans lui rendre ses devoirs ; M. de Lahaye y consentit, quoiqu'il eût bien desiré de visiter le château, d'où la vue est si vaste et si belle. Mais arrivé à Kell, il demanda à son tour un repos de vingt-quatre heures, pour aller à Strasbourg visiter deux amis, qui s'y étoient retirés depuis près d'un an. L'abbé se fâcha ; M. de Lahaye tint ferme, et il fallut céder. Ce dernier passa effectivement les vingt-quatre heures avec ses amis, et ne reparut que le lendemain après déjeûner. A dater de ce moment, l'abbé n'eut que de l'humeur. En traversant le Brisgaw pour gagner Bâle, (l'abbé n'osoit pas encore reparoître en France,) ils rencontrèrent un voyageur, ayant une voiture à lui seul, et se rendant chez lui à Neuchâtel. L'abbé lui parla à l'un des relais ; et quand on fut à Bâle, il annonça à M. de Lahaye qu'étant excessivement échauffé

par le voyage, et ayant de cruelles douleurs de reins, pour lesquelles il falloit qu'il prît des bains, il étoit forcé de le quitter, et de prendre une place dans la voiture de ce monsieur, pour se rendre directement à Neuchâtel. « Vous en êtes bien le maître, » monsieur l'abbé : je suis seulement fâché » que ce soit pour une cause semblable. Nous » allons finir nos comptes ». Là-dessus, il tira la bourse de voyage, la vida sur la table, compta les ducats qui y restoient, préleva ce qu'il devoit en coûter pour frais de poste, jusqu'à Lausanne, en allant à Zurich, Berne, Neuchâtel, et Fribourg, ainsi que le marché avoit été fait, et partagea le reste en deux parts égales, et en présenta une à M. l'abbé Raynal. « Que faites-vous donc? » lui dit celui-ci. — J'exécute l'accord fait à Berlin; je ne » me suis détourné de ma route que dans » l'assurance de profiter de votre compagnie » jusqu'à Lausanne : vous me quittez avant » le terme convenu ; et il est juste que vous » supportiez votre moitié des frais néces- » saires jusques-là. — Mais je n'entendois pas » cela! — Tant pis, monsieur l'abbé : car cela » est d'autant plus juste, que certainement je » n'arriverai pas à Paris, sans avoir beaucoup

» plus dépensé que si j'étois parti seul comme
» je l'aurois fait sans vous. Je vous ai dit que
» les financiers, toujours si inférieurs aux
» philosophes à tant d'autres titres, devoient
» au moins savoir compter. Mais mes calculs
» ne s'écarteront jamais de ce qui est juste;
» et si je vous fais payer la moitié des frais de
» voiture jusqu'à Lausanne, c'est que la place
» que vous y aviez, vous appartiendra d'ici
» là. Je vous donne ma parole qu'elle ne sera
» occupée par personne, et que vous la re-
» prendrez quand vous voudrez. — Eh bien,
» nous verrons quand vous arriverez à Neu-
» châtel ». M. de Lahaye, en arrivant à Neu-
châtel, après sa tournée dans l'intérieur de la Suisse, ne manqua pas d'aller voir M. l'abbé, qui n'eut rien de plus pressé que de reprendre sa place. Ainsi, ce fut à Lausanne, conformément au projet arrêté à Berlin, qu'ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

L'abbé Raynal laissa à Berlin, bien des souvenirs, malheureusement peu honorables, et peu flatteurs pour son amour-propre. Il faisoit une cour assez assidue à monsieur le pasteur Hermann, supérieur du séminaire et du collége françois, et aujourd'hui membre de l'académie de Berlin. Ce

M. Hermann avoit entrepris avec M. Réclam son collègue, un recueil de faits intéressans, relatifs aux François réfugiés dans les Etats prussiens : on en avoit déjà publié deux ou trois petits volumes; et M. l'abbé Raynal, sachant très-bien comment on fait un gros livre avec le secours d'autrui, résolut de s'emparer de leur travail et de tous les fruits de leurs recherches, en annonçant qu'il travailloit à une histoire complète de la révocation de l'édit de Nantes. M. Hermann, très-occupé d'ailleurs, et bien plus zélé pour la chose que pour son intérêt personnel, fut d'autant plus charmé du dessein de l'abbé, que l'ouvrage lui sembloit devoir obtenir un plus haut prix, par la célébrité d'un pareil auteur. Il sourioit de joie à l'idée que les réfugiés seroient loués par un abbé catholique et philosophe. Un jour à dîner, chez un ancien de la colonie, M. Hermann, je ne sais à quel propos, dit à M. Raynal : « Cependant, M. l'abbé, vous êtes toujours » prêtre : c'est un caractère indélébile chez » vous. — Non, répondit l'abbé, je ne l'ai » jamais été ; et si j'en ai pris le costume, » c'est que cet habit étoit un passe-partout » honnête et peux coûteux. » Quelque temps

après ce dîner, on cita la réponse de l'abbé à M. le comte d'Éterno, ministre de France à Berlin, et aussi respectable par ses qualités sociales que par son caractère public ; M. d'Éterno répliqua : « Dites à M. Hermann que M. l'abbé Raynal lui a fait une » réponse lâche et mensongère ; qu'il est si » vrai qu'il a été prêtre, qu'il a fait les fonc- » tions de vicaire pendant quelques années, » à la paroisse de Saint-Sulpice à Paris, » et qu'il en a été chassé, non pas tant » pour avoir enterré beaucoup de protestans » comme bons catholiques, que pour n'avoir » rendu ce service qu'à ceux qui lui appor- » toient avant tout, la rétribution simo- » niaque, particulière et secrète, d'au moins » soixante francs; que jamais il n'en a en- » terré à moins ; et que c'est la découverte » de ce commerce, qui l'a forcé de quitter » cette carrière, et qui en a fait un phi- » losophe. »

J'ai dit et tout le monde sait combien l'abbé Raynal aimoit à conter, et comment il vouloit être écouté. Un jour qu'il devoit dîner en nombreuse société chez M. de Launay, les sept dames qui s'y trouvoient, et dont trois vivent encore, craignant les importuni-

tés de l'abbé qui ne cessoit de leur prendre les mains et de les baiser, et qui de plus vouloit qu'on fût toujours bouche béante à l'entendre, formèrent le complot de ne point se séparer, et de se mettre toutes les sept de file au bout de la table opposé à celui où seroit cet abbé, projetant de former entr'elles une conversation particulière, et tout à fait indépendante de ce que l'abbé pourroit dire.

Ce projet fut exécuté dans tous ses points : les sept dames cependant causèrent assez bas entr'elles pour ne point gêner la conversation des vingt hommes qui étoient rangés de file tant à leur droite qu'à leur gauche. Mais cette discrétion ne suffisoit pas à M. l'abbé : il étoit indigné, il trépignoit, il se dépitoit de voir qu'aucune d'elles ne faisoit attention s'il parloit ou non : il finit par ne pouvoir plus y tenir, et frappant avec force de la main sur la table, il s'écria : « Paix là-bas, » mesdames, écoutez ce que je dis ! cela vaut » mieux que toutes vos sornettes ! » Les dames surprises se regardèrent l'une l'autre, puis se mirent à sourire, et reprirent leur à parté comme auparavant, sans daigner dire un mot à l'abbé. Elles décidèrent néanmoins qu'elles en tireroient vengeance ; et

pour cela elles se promirent de se séquestrer dans un coin, en rentrant dans le salon, et d'y former un cercle, trois d'entr'elles se plaçant dans l'angle, et les quatre autres formant une barrière de l'autre côté, et tournant le dos à toute la compagnie; bien entendu que l'on pourroit recevoir dans l'intérieur du cercle, tous les hommes excepté l'abbé, à qui même on ne répondroit pas s'il se présentoit. Elles exécutèrent effectivement ce second projet : presque tous les hommes vinrent l'un après l'autre, leur faire une sorte de guerre, et furent plus ou moins bien accueillis : l'abbé qui sentit toute la part qu'il avoit à cet arrangement, rôda une ou deux fois autour d'elles, et n'osa leur parler. Il ne lui seroit resté qu'à s'en aller, s'il n'eût eu pour refuge M. l'abbé de Francheville, chanoine et curé de Glogaw, qui se trouvant à Berlin pour affaire, et ayant été de ce dîner, étoit charmé d'avoir cette occasion de connoître et d'entendre un homme aussi célèbre que l'abbé Raynal. Ils se retirèrent donc devant la cheminée, où M. Raynal contoit une de ses plus longues histoires, lorsqu'un des autres convives, frappé en rentrant dans le salon, de la solitude à laquelle ils sembloient être con-

damnés, crut par courtoisie devoir les joindre, et se mit à écouter le conteur jusqu'à ce qu'il eût fini son récit. Par courtoisie encore, ce dernier auditeur demanda à l'abbé Raynal, le nom de la dame dont il venoit de parler, ce nom étant la seule circonstance qu'il n'eut pas devinée dans ce qu'il avoit entendu. L'abbé Raynal, très-irrité du rôle auquel il se voyoit condamné, et ne pouvant plus conserver de politesse que pour un étranger à qui il étoit bien aise de plaire, répondit durement et sèchement : « Monsieur, je ne me répète pas : demandez ce » nom à M. le curé de Glogaw, qui vous » le dira, s'il le juge à propos. — Monsieur, » répliqua le questionneur, je ne le lui demanderai pas : je ne vous le demandois » à vous-même que par honnêteté. Car au » fond, croyez que je prends trop peu d'in- » térêt à toutes vos histoires, pour qu'elles » puissent m'inspirer la moindre curiosité. » Et là-dessus il se retira.

Je ne quitterai point l'abbé Raynal sans dire ici ce que je sais sur ses ouvrages : c'est un nouveau détail où je dois entrer pour justifier ce que j'ai dit, pour justifier l'opinion que les faits m'ont donnée de sa personne.

On sait que durant la révolution, il a chanté la palinodie de la manière la plus inconséquente et la moins honorable. Il est mort en préparant une nouvelle édition de son Histoire Philosophique, dans laquelle il se proposoit de supprimer tout ce qui tient à la philosophie. Etoit-il détrompé ou convaincu? Non; il cédoit à l'opinion qui lui paroissoit dominante chez ceux qu'il courtisoit. L'amour-propre, la vanité, plus encore que l'orgueil, la cupidité la plus âpre, l'avarice mal déguisée, la jactance la moins retenue, et le besoin d'occuper de soi tous les autres, et toujours et par tout, voilà les passions qui, toute sa vie, ont perpétué dans son cœur, une guerre interminable et violente: voilà les passions qui l'ont successivement rendu vicaire simoniaque, écrivain riche des œuvres d'autrui, philosophe exagéré, dominateur incorrigible et enfin dévot hypocrite. Le roi de Prusse se vengea cruellement de lui, en s'obstinant à ne lui parler que des seuls ouvrages qu'il ait faits lui-même, de deux ouvrages que l'abbé savoit bien n'avoir jamais été estimés. Tout le monde sait que son Histoire Philosophique n'a presque rien de lui que son nom. Tous les faits, les détails et les résumés qui ne

concernent que le commerce, lui ont été remis, 1°. pour la France, par le duc de Choiseul, qui, pour les recueillir, avoit fait faire de grandes recherches et de grands travaux dans les bureaux de Versailles; 2°. pour la Hollande, par un François connu, et qui y demeuroit alors; 3°. pour l'Espagne, par le général des gardes-valones, qui, sollicité par son neveu, comte de Nesselrode, grand ami de Diderot, et de qui je sais ce fait, s'est donné des peines et des soins incroyables à Madrid, pour répondre à la confiance qu'on lui témoignoit. C'est ainsi que, grâce au zèle de ses amis, il avoit été servi de toutes parts. Quant aux épisodes, aux morceaux philosophiques ou littéraires, tout le monde sait aujourd'hui qu'ils sont tous de la composition de Diderot, du baron d'Olbach et de quelques autres. Cent personnes connoissent l'exemplaire qui existe encore dans la bibliothèque d'un ancien magistrat, et où l'on est averti de la main de Diderot, et à la marge, de tout ce que l'abbé a reçu de lui.

Je me rappelle qu'après la nouvelle du combat de San-Yago, cet abbé nous redit vingt fois qu'il en savoit tous les détails par

une lettre de huit pages, que M. le bailli de Suffren lui avoit écrite après l'action. Quand nous lui disions qu'il devroit la faire imprimer, il nous répondoit que c'étoit une lettre confidentielle et d'amitié, où l'on parloit de plusieurs autres choses, et qu'il ne devoit communiquer ni par copie, ni par extrait. En 1788, je me suis trouvé voisin du bailli de Suffren à un dîner prié ; cet homme, qui avoit autant de simplicité et de bonhomie que de mérite, me parla beaucoup de Berlin et de Frédéric. Cela me donna occasion de lui dire que j'y avois vu un de ses amis, M. l'abbé Raynal; à quoi il répondit qu'il n'avoit jamais eu aucune liaison avec cet abbé. « Mais, ajouta-t-il, j'avois sur ma flotte un » de ses neveux, brave homme et bon sujet. » L'abbé m'a écrit une fois, je pense, pour » me recommander ce neveu, pour lequel j'ai » fait, non ce que j'aurois voulu, mais ce que » j'ai pu. Voilà tout ce qu'il y a eu de rapports » entre nous. — Il nous assuroit avoir reçu » de vous les détails du combat naval de » San-Yago. — Ce sera de son neveu qu'il » aura eu ces détails. Je n'ai jamais songé à » lui en envoyer. » C'est ainsi que l'on retrouve le même homme par-tout.

J'ai l'air ici de poursuivre l'abbé Raynal ; est-ce haine personnelle et vengeance ? ou est-ce respect pour la vérité et la justice ? Je dois au lecteur de faire à ce sujet une confession bien sincère, et la voici : Je déclare que feu l'abbé Raynal ne m'a jamais offensé en rien ; car les défauts que je lui ai connus ne m'ont point nui, et les blâmer, ou même en avoir été quelquefois ennuyé, ne constitue point une offense. Mais j'ai des principes dont je ne puis m'écarter, qui seuls m'ont guidé dans cette occasion comme dans toutes les occasions semblables, et qu'il convient d'énoncer, afin que l'on puisse me juger avec connoissance de cause. Je ne regarde comme philosophiques que les points de doctrine qui sont tout-à-la-fois conformes à la raison ou au bon-sens, fondés sur la vérité, et suffisamment discutés et développés par le raisonnement ; toute doctrine qui ne réunit point ces conditions, n'est à mes yeux que sophistique ou hasardée, jeu d'esprit, ou verbiage, ou charlatanisme. J'avoue que je serois infiniment humilié que quelqu'un eût un respect plus vrai et un attachement plus sincère que moi, pour la philosophie prise dans le sens que je viens

d'indiquer ; mais j'ajoute que je suis loin et très-loin de penser que l'honneur et les succès de cette philosophie pussent jamais dépendre de la réputation de tel ou tel homme, et qu'au contraire je suis bien convaincu que c'est pour avoir accordé trop de considération à beaucoup d'hommes qui se disoient philosophes, que la philosophie semble avoir perdu de son lustre et de son crédit. On fait un crime à celle-ci de tous les vices, travers ou ridicules de ceux-là. Pour rétablir la première dans tous ses droits, il ne faut que dépouiller et montrer à nu tous les charlatans qui osent en prendre le manteau pour se faire valoir.

Je pense donc que tous ceux à qui la philosophie est chère, doivent déclarer la guerre à quiconque en usurpe le nom, et en porte la livrée sans en avoir l'esprit; et pour s'assurer que je n'ai pas tort, que faut-il de plus que de calculer le mal que les faux philosophes ont fait au genre humain ? Lorsque tous les jours nous entendons déclamer contre la philosophie, pouvons-nous ne pas observer que l'on n'a contre elle d'autres argumens que les vices et les sottises de ceux qui n'en ont été que les singes? Je doute que personne au monde

puisse faire plus de mal aux hommes que ceux qui nuisent aux véritables progrès de la raison humaine, et je doute que personne puisse y nuire plus que ceux dont la conduite d'une part et les mascarades de l'autre, fondent ou autorisent le discrédit de la philosophie. Tels sont les motifs qui me font regarder comme un devoir de démasquer, ceux qui se rendent coupables de ce crime, et de faire tomber sur eux le blâme qu'ils ne craignent pas d'attirer sur la plus respectable autorité qu'il y ait en ce monde. C'est d'après ces principes que j'ai cru devoir parler, comme je l'ai fait, de l'abbé Raynal, l'un des hommes qui, dans les derniers temps, ont le plus généralement passé pour philosophes, et qui l'ont été le moins.

Deux voyageurs nous arrivèrent en même-temps de France : un garde du corps voyageant pour son plaisir, et le célèbre acteur Le Kain, attiré sur-tout par les invitations du prince Henri. Le garde du corps, dont je ne me rappelle pas le nom, étoit fort poli, bien né, et ayant tout ce qu'il faut pour plaire par-tout : ce qu'il avoit de singulier, c'est qu'il voyageoit sans domestique, toujours avec son cheval d'ordonnance,

d'ordonnance, qu'il appeloit son premier ami et qu'il soignoit lui-même. Il voulut absolument nous donner à Berlin un somptueux dîner à quarante couverts, et dont M. Le Kain fut en quelque sorte le héros. Au reste, Le Kain fut en cette occasion tout ce que peut être de mieux l'homme simple, naturel et dirigé par le bon sens, la convenance et la plus louable bonhomie. Il satisfit également tous les convives sous tous les rapports; il n'y eut pas plus chez lui d'indice de fausse modestie, que de prétention recherchée.

Je dirai peu de chose du séjour de cet acteur à Rheinsberg, où le prince Henri le retint plusieurs semaines; on pense bien qu'il y joua presque tous les jours, et qu'il y reçut autant d'applaudissemens que de politesses. On ne peut pas douter que le prince ne lui ait noblement payé son voyage; mais lui-même y justifia le reproche qu'on lui a fait en général, de tenir à une excessive économie. Durant le peu de temps qu'il fut à Potzdam, il joua trois fois devant le roi; et rien peut-être ne peint mieux ce qu'est l'art théâtral, devant ceux qui n'ont jamais vu de vrais acteurs, et qui d'ailleurs ont des connoissances

et du génie, que l'effet qu'il produisit sur l'esprit de Frédéric. Ce monarque, pour le mieux juger, se tint constamment debout derrière l'orchestre, et la lorgnette en main, il ne le perdit pas de vue un instant. Lorsqu'ensuite il fut à souper, il déclara être extrêmement surpris de la grande réputation de cet acteur : il observa que s'il y avoit de l'art dans son jeu, cet art étoit excessivement exagéré, et toujours infiniment au-delà de la nature; tout lui sembloit forcé, rien ne lui parut vrai; et enfin, Le Kain fut à ses yeux, non-seulement un mauvais acteur, mais de plus un acteur d'un exemple très-dangereux, et vraiment propre à corrompre le goût.

Après la pièce jouée le lendemain, le roi modifia son jugement de la veille. Le Kain lui parut bien encore n'avoir que de l'art dans son jeu; mais il convint que cet art étoit savamment calculé et très-adroit; que la simple nature produiroit moins d'effet; et qu'enfin cet homme devoit avoir les succès qu'il avoit obtenus. Il se rappela que les arts n'imitent pas une nature ordinaire; et qu'ils doivent toujours s'élever à ce qu'il y a de plus héroïque et de plus parfait. Sa conclusion fut, non que cet acteur ne méritât pas de reproches, mais qu'il

avoit dans son art d'assez grandes qualités pour se faire une brillante réputation.

Enfin, le troisième jour annulla entièrement le premier jugement de Fréderic, et modifia le second d'une manière frappante. « Pour » bien juger des choses qui tiennent à l'art, » dit-il, il ne suffit pas de voir avec beaucoup » d'attention; il faut voir plusieurs fois. Toutes » les bonnes et justes observations ne se pré- » sentent pas ensemble, ou bien on n'en sent » pas d'abord toute l'importance. Voilà ce » que j'ai éprouvé en voyant jouer Le Kain. » Je ne l'ai comparé le premier jour qu'avec » la nature telle qu'elle s'offre habituellement » à nous : j'ai trouvé qu'il n'y ressembloit » pas, et je l'ai regardé comme acteur faux, » exagéré et dangereux. La seconde fois que » je l'ai vu sur la scène, j'ai senti qu'il exerçoit » un art, et que cet art avoit des règles qu'il » avoit bien étudiées, et qu'il suivoit avec » beaucoup d'intelligence. J'ai cru néanmoins » encore qu'il donnoit trop à cet art, qu'il » auroit dû s'écarter moins de la nature. Au- » jourd'hui, il me semble que je suis enfin » arrivé au vrai point de vue où il faut être » pour le bien juger La poésie ne doit peindre » qu'une nature choisie : ce principe doit sur-

» tout diriger les auteurs dramatiques, et
» principalement les auteurs tragiques; ainsi
» l'acteur ne peut, sans infidélité, copier la
» nature ordinaire, telle qu'on la retrouve
» par-tout et tous les jours. Mais de plus,
» l'action que le poëte met sur la scène, n'est
» point une action qui se passe seulement
» dans un cercle de société, ou dans le sein
» d'une famille; elle est transportée sur un
» grand théâtre, et sous les yeux des nations.
» Combien ne demande-t-elle pas d'appareil?
» Et l'acteur, s'il a bien calculé les conve-
» nances, oubliera-t-il cette grande et impor-
» tante considération? Enfin, cet acteur
» lui-même est-il sur le même sol que nous?
» Non, nous ne le voyons que dans une sorte
» de lointain indéterminé et en perspective;
» ne faut-il pas qu'il agrandisse tous ses
» traits selon les proportions? Tout dans
» Le Kain prend des formes gigantesques, ou
» plutôt héroïques et colossales. Eh sans
» doute, il est sur un piédestal! Il ne pour-
» roit pas se montrer autrement qu'il ne
» fait, sans devenir gauche, mal-adroit, in-
» conséquent et infidèle. Ma déclaration est
» donc en dernier résultat, que c'est un
» grand et admirable acteur; à quoi j'ajoute-

» rai qu'il est le premier que j'aye vu dans
» le genre tragique. Jusqu'à lui, je n'ai pas
» su ce que c'étoit que de jouer la tragédie;
» et j'aurai beaucoup plus de plaisir à relire
» les pièces où nous l'avons vu ».

Un jour le roi, tout en arrivant à Berlin, nous fit appeler ensemble, M. Mérian et moi, et ne manqua pas de nous demander des nouvelles de la ville : il s'informa en particulier s'il y avoit des étrangers voyageurs. Mérian répondit qu'il y avoit un marquis italien qu'il nomma. « Quel est cet hom-» me ? » reprit le roi. Cette question fut faite de manière à me donner des soupçons. M. Mérian dit que ce marquis avoit traduit en vers italiens le poëme de sa majesté sur la guerre... « Il m'a fait bien de l'honneur. » Cette réplique fut faite d'un ton de persifflage qui acheva de me persuader que le roi connoissoit ce marquis beaucoup mieux qu'il ne le faisoit paroître : c'est pourquoi je me hâtai de dire que je ne le connoissois pas, ne l'ayant vu qu'une seule fois à l'académie, et ne lui ayant pas parlé. Mérian, qui peut-être me devina, me dit que ce n'étoit aussi que là qu'il l'avoit vu. Quand le roi se fut bien assuré qu'il n'auroit rien de plus à obtenir

de nous, il se mit à nous faire l'histoire entière de ce voyageur : il nous dit qu'il étoit du Milanois ; qu'il avoit été assez long-temps président d'un tribunal de justice ; mais que ce métier l'ennuyant, et le goût de la littérature le lui rendant encore plus insupportable, il avoit depuis peu donné sa démission pour une pension assez modique ; que c'étoit à la suite de cette sottise, qu'il s'étoit mis à voyager ; que d'ailleurs il ne devoit pas jouir d'une grande aisance dans ses courses, puisque sa pension étoit très-médiocre, et qu'il avoit peu de patrimoine pour y suppléer. En sortant du château, j'allai vîte chez un ami, qui voyoit fréquemment ce marquis ; et sans laisser entrevoir que j'eusse parlé au roi, je lui dis confidentiellement que l'on venoit de m'assurer que cet étranger étoit suspect et surveillé ; et que je lui conseillois de mettre au moins beaucoup de retenue et de discrétion dans les visites qu'il lui feroit ; ce que mon ami me promit.

Je ne fus pas long-temps à m'assurer que j'avois bien jugé. A quatre ou cinq semaines de là, Frédéric retourna à Potzdam, et ayant quelques attaques de goutte, écrivit à M. Philippy, lieutenant de police

à Berlin, d'ordonner à ce voyageur de continuer sa route, attendu qu'il avoit été assez long-temps dans le pays pour le connoître. Le marquis fut très-mortifié de ce compliment, auquel il auroit bien voulu se sonstraire... « Qu'ai-je donc fait, s'écrioit-il, » pour essuyer cet affront? On me déshonore, » et je ne l'ai point mérité! Mais, monsieur, » j'ai ici des dettes, et j'attends des fonds » pour les payer : le roi veut-il donc que je » fasse banqueroute à ses sujets? » M. Philippy fut embarrassé à cette dernière question : il n'osa pas ordonner la banqueroute, et il accorda un délai de quelques jours : il fit part de cet incident à sa majesté, et demanda ses ordres sur ce qu'il falloit qu'il fît; le roi lui ordonna de demander à cet étranger l'état exact de ce qu'il devoit à Berlin. L'étranger fournit un état qui montoit à deux cents ducats, et qui fut envoyé à Frédéric qui en fit remettre la moitié, en disant que cela suffisoit pour acquitter ce qu'il devoit, et en y joignant l'ordre de partir le lendemain. Ainsi le roi savoit au juste le montant des dettes de ce marquis : il savoit de plus que c'étoit un espion envoyé par Joseph second, pour être bien et promptement in-

formé de la santé de ce vieux monarque dont on desiroit si vivement la mort à Vienne. Il avoit souffert cet espion tant qu'il s'etoit bien porté : mais la crainte d'une attaque de goutte violente avoit déterminé le renvoi de ce témoin incommode.

L'année suivante après le carnaval, arriva à Potzdam, un musicien italien, très-habile à je ne sais plus quel instrument. Le colonel comte de Pinto, qui l'entendit, en fut si émerveillé, que dînant chez le roi, il le vanta comme un virtuose extraordinaire. « Eh bien, » puisqu'il est si grand musicien, dit Frédé» ric au comte de Pinto, amenez-le ce soir à » mon concert. » Le colonel fut enchanté de ce résultat, et le musicien encore plus. A son arrivée chez le roi, celui-ci se mit à parler de musique en se promenant avec lui dans la salle de concert ; et cette conversation et la promenade durèrent l'heure entière ; de sorte que le concert n'eut pas lieu ce jour là. Mais quelle ne fut pas la surprise de cet italien, si content de sa soirée, de recevoir le lendemain matin un message portant qu'ayant fait et vu à Potzdam tout ce qu'il avoit eu à y voir et à y faire, il lui étoit ordonné d'en partir dans le jour, et de continuer sa route ? — Le

roi savoit que c'étoit encore un émissaire de Joseph second ; et comme il se portoit fort bien, il eut la malice de marcher une heure entière avec autant d'aisance qu'un jeune homme, sous les yeux de ce confident secret de l'empereur ; après quoi voulant bien que l'on sût quelle étoit son habileté à démasquer ses ennemis, il avoit donné l'ordre qu'on vient de voir : il n'aimoit pas qu'on le devinât ; mais il n'étoit pas fâché de faire voir combien il étoit adroit et attentif à deviner les autres. C'est sans doute dans la même vue que l'on rapporte qu'ayant plusieurs portraits de l'empereur dans ses appartemens, il répondit un jour à quelqu'un qui en faisoit la remarque : « Ah, c'est un jeune homme qu'on ne peut » trop avoir sous les yeux. »

LES MINISTRES ÉTRANGERS.

Je ne parlerai pas de tous les ministres étrangers qui ont été à Berlin de mon temps, parce qu'il y en a plusieurs sur lesquels je n'ai point d'anecdotes particulières, ou sur lesquels je n'en ai que de peu importantes (1).

(1) Il vint de mon tems à Berlin quelques voyageurs intéressans dont je pourrois faire mention. J'ai vu, par exemple, un des quatre amiraux de Venise, qui resta quelque tems avec nous, et qui s'occupa bien essentiellement de l'examen des établissemens que Berlin pouvoit offrir à la curiosité des étrangers attachés à la politique. « Monsieur l'amiral, lui dit un soir le comte de Nesselrode à souper chez le prince de Brunswick, « comment, vous qui êtes si sages, ne profitez-vous » pas des circonstances actuelles, pour reprendre aux » Turcs les immenses possessions qu'ils vous ont autrefois enlevées ? (Cet entretien se passoit dans le tems des brillantes campagnes de Romanzow contre les Turcs). — « Monsieur, répondit l'amiral vénitien, ce » qu'il y a de plus inutile et même de plus dangereux » pour l'homme foible entouré d'hommes forts, c'est » de se souvenir que lui-même a été fort autrefois. La

Je n'ai donc à parler ici que des ministres de France, d'Autriche, d'Angleterre, de Saxe et de Russie. En les rangeant dans l'ordre où je viens de les nommer, il est bien évident que je n'ai eu aucun égard à l'ordre des préséances : je place les ministres de France les premiers, parce qu'ils m'ont plus spécialement intéressé que les autres ; et je place l'article de Russie le dernier, parce qu'il est le plus riche en détails, et le plus volumineux. Si je l'avois placé avant

» sagesse dont vous parlez, monsieur, nous commande
» impérieusement d'oublier le passé, et de nous con-
» duire de manière que personne, s'il est possible, ne
» se souvienne que nous avons existé, et ne songe à
» nous. Ce que nous demandons à l'Europe entière,
» c'est de vouloir bien nous oublier ». Cette réponse me frappa singulièrement, et me fit bien sentir quel étoit le véritable esprit du gouvernement de cette fameuse république, qu'on n'a pourtant pas oubliée. J'accompagnai cet amiral lorsqu'il alla visiter l'arsenal de Berlin : je vis dans ses regards, et j'admirai comment en marchant assez vîte, il comptoit en lui-même combien il y avoit de piles d'armes, et combien chaque pile contenoit de lignes en hauteur, et de fusils en chaque ligne; de manière à pouvoir dire, en sortant et sans avoir paru sensiblement s'en occuper : « Il y a
» ici cent cinquante mille fusils, et le reste en propor-
» tion ».

ceux d'Angleterre et de Saxe, il les auroit trop éloignés; il les auroit fait perdre de vue. Quant aux préséances, je n'ai jamais compris qu'une nation pût acquérir le droit de placer les autres au-dessous d'elle. Respectons les hommes par-tout où ils forment une agrégation sociale et légitime ! Qui peut nous autoriser à les dépouiller de leur propriété la plus essentielle, en leur assignant un rang qui n'a été établi que par notre orgueil, ou par l'abus de nos forces ? Ce sont les injustices de ce genre qui font naître le plus de haines, et qui les perpétuent.... Mais cependant il faut un ordre à cet égard, comme sous tout autre rapport. Sans doute, il én faut un : aussi la nature vous l'offre-t-elle bien sensiblement ; placez les représentans selon l'âge de ceux qu'ils représentent. Ce sera un hommage rendu à la vieillesse, et chacun pourra devenir le premier à son tour.

Les ministres étrangers employés à Berlin n'ont de domicile que dans cette ville : s'ils en peuvent sortir, ce n'est que pour quelques parties de plaisir. Il est au moins vrai que jamais ils ne peuvent se présenter à Potzdam, ni même à Charlottembourg, lors-

que le roi y est, qu'ils n'en aient auparavant sollicité et obtenu la permission. Ce n'est donc que dans des cas extraordinaires et naturellement très-rares, qu'ils voient le roi, excepté le temps du carnaval, ou lorsque sa majesté vient dans sa capitale.

Dans ces derniers cas, il y a audience chez le roi, tous les dimanches, vers les dix heures du matin. Là se trouvent la noblesse, grand nombre de militaires et le corps diplomatique. Au reste, le roi n'y paroît pas toujours. On l'attend jusqu'à midi, heure de son dîner; après quoi on se retire. Quand il se montre à ces audiences, ce n'est guères que pour un bon quart-d'heure, qu'il passe à dire successivement quelques mots aux uns et aux autres.

Il suit de tout ce que je viens d'observer, que cet article est un de ceux où Frédéric figurera le moins souvent d'une manière directe : il reparoîtra pourtant quelquefois dans des occasions particulières : mais, pour l'ordinaire, en le retrouvant toujours dans les faits, on le reverra moins en personne. D'un autre côté, je ne me suis pas borné à faire connoître les ministres étrangers eux-mêmes ; je me suis permis, de plus, d'étendre mes Souvenirs jus-

ques sur leurs alentours, principalement en parlant des François et des Russes. J'ai porté la liberté jusqu'à recueillir un grand nombre d'anecdotes particulières concernant beaucoup de Russes qui n'ont fait que passer par Berlin, ou qui même n'y ont pas été; et c'est ici que j'ai cru pouvoir m'arrêter à dépeindre des hommes étrangers au théâtre que j'avois sous les yeux, mais intéressans à d'autres égards; le tout ainsi que je l'ai annoncé dans ma Préface.

LÉGATION DE FRANCE.

M. DE GUINES.

En 1766, M. de Guines vint en Prusse pour voir les manœuvres de l'armée de Frédéric. Ce roi le distingua, et lui permit de l'accompagner à Magdebourg et en Poméranie. L'air, le ton et la conversation de ce seigneur françois plurent tellement à ce monarque, qu'au retour de ses courses militaires, et lorsque celui-là quitta Berlin pour revenir en France, celui-ci avoua qu'il avoit vu peu d'officiers françois donner d'aussi belles espérances.

Cette circonstance contribua sans doute à déterminer, en faveur de M. de Guines, le choix de Louis XV pour la place de ministre-plénipotentiaire auprès de ce redoutable ennemi, avec lequel on s'étoit réconcilié en 1763. Les papiers publics annoncèrent que M. le comte de Guines d'une part, et M. le baron de Goltz de l'autre, avoient été nommés par les deux cours pour renouer entr'elles l'ancienne

amitié que la guerre de sept ans avoit paru éteindre. M. de Sozzi, instruit de cette nouvelle, alla voir M. de Guines pour lui parler de moi, et lui indiqua MM. de Sartine, d'Alembert et d'Olivet, pour avoir sur mon compte les renseignemens qu'il pourroit desirer. Cette première entrevue fut suivie d'une seconde, dans laquelle le nouveau ministre, ayant effectivement interrogé d'Alembert à mon sujet, reçut parfaitement bien M. de Sozzi, promit de m'obliger en tout ce qui dépendroit de lui, et offrit de placer parmi ses effets tout ce que l'on pourroit avoir à m'envoyer. Cette dernière offre fut faite d'une manière si obligeante et tant de fois réitérée, que M. de Sozzi en profita pour me faire parvenir quelques objets que M. de Guines fit porter chez moi le lendemain de son arrivée à Berlin.

On conçoit que, dès ma première visite, je fus très-bien accueilli de ce ministre, d'autant plus que déjà j'étois alors très-bien chez le prince Dolgorouki, ministre de Russie; chez M. le général de Nugent, ministre de Vienne; chez M. le baron de Stuthereim, ministre de Saxe; chez M. le chevalier Mitchel, ministre d'Angleterre; et principalement

principalement chez les princes Frédéric et Guillaume de Brunswick. Quoique je ne dusse attribuer les politesses que je recevois de toutes ces personnes et de tant d'autres, qu'aux favorables dispositions de Frédéric en ma faveur, il n'en est pas moins vrai qu'elles devoient naturellement influer sur l'opinion que M. de Guines avoit à se former de ma personne.

Deux jours après la première visite que je fis à M. de Guines, je me trouvai à dîner chez lui à un petit couvert, où il n'y avoit que ce ministre, ses deux secrétaires et un colonel de cavalerie, venant de Strasbourg. Le premier secrétaire étoit M. Gaulard de Saudrai; et le second, M. Tort de la Sonde, jeune homme d'une figure charmante, doux, honnête, gai, spirituel, et annonçant autant de franchise que de vivacité. Bientôt une sincère amitié de ma part, et une très-grande confiance de la sienne nous lièrent ensemble; et j'avoue que jamais alors je n'aurois imaginé que dans la suite il dût jouer le rôle qui l'a fait connoître de toute l'Europe.

Cependant, malgré ma prévention en sa faveur, je fus singulièrement frappé des aveux qu'il me fit plus d'un an après, la veille du

départ de M. de Guines pour revenir en France, jour où j'allai leur dire adieu à tous les deux. « Nous quittez-vous pour toujours ? » demandai-je à Tort de la Sonde ; « ou ne » devez-vous faire qu'une courte absence ? » — Rien n'est encore décidé, me répondit-il; » cependant il est très-probable que nous ne » reviendrons pas, et que nous irons ou à » Naples, ou à Londres. Si nous revenons, » je vous préviens que ce sera moi qui ferai » la contrebande, et que je ne la ferai pas » pour peu. Si au contraire nous allons à » Londres, ce ne sera pas à ces bagatelles » que je m'amuserai. Je jouerai le grand jeu, » et je le jouerai comme il faut. Quand de » pauvres diables, comme moi, se trouvent » auprès des grands, il faut qu'il sachent en » profiter pour faire fortune, au lieu de se » livrer comme des imbécilles à de beaux » sentimens, dont les grands ne sont jamais » dignes : ceux-ci sont essentiellement ingrats: » c'est aux autres à ne pas être dupes ». Je lui témoignai la persuasion où j'étois qu'il ne feroit cependant jamais rien qui pût compromettre M. de Guines, d'autant plus que ce dernier méritoit exception, et avoit une véritable amitié pour lui. « Bon, me répliqua-t-il,

» il seroit ingrat comme tous les autres: mais
» vous me connoissez, et vous savez bien
» que je ne lui manquerai jamais en rien ».

Cette conversation m'est souvent revenue à l'esprit, lorsque l'Europe a retenti deux ans après, du procès que l'ambassadeur et le secrétaire ont eu l'un contre l'autre au parlement de Paris, pour cause de l'agiotage que le dernier avoit fait, et qu'il soutenoit n'avoir eu lieu que par ordre et pour le compte de son maître.

M. de Guines avoit environ trente ans, étoit bel homme, et frappoit tout le monde par ses grâces naturelles et engageantes, par un air de noblesse et de dignité, par l'art des prévenances, et sur-tout par une physionomie franche, ouverte, et toujours sereine. Je n'ai vu personne avoir plus que lui cette politesse qui d'une part ne vous laisse rien à desirer, et de l'autre ne vous permet point de le voir ailleurs qu'à sa place. Il avoit servi dès sa première jeunesse dans la maison du roi, et avoit fait la guerre de sept ans, sous le nom de *comte de Souastre*, et en qualité de l'un des colonels du corps des grenadiers de France. M. le duc de Choiseul voulant, après cette guerre, rétablir la discipline dans

les armées, résolut de mettre sur-tout à la tête des anciens régimens, des hommes d'un caractère ferme, et propres d'ailleurs à en imposer. Ce fut dans ces vues, qu'il fit donner en 1763, à M. de Souastre, le régiment de Navarre, qui alors étoit en garnison dans la ville d'Arras (1). Quelques officiers de ce régiment furent prévenus par les amis qu'ils avoient à la cour, qu'il alloit leur arriver un jeune colonel qui les mettroit tous à la raison. Les lettres furent communiquées; et l'on se décida à opposer divers obstacles au zèle de M. de Souastre.

Mais dès son arrivée, sa fermeté, sa prudence, une détermination bien caractérisée en imposèrent d'abord à tous les esprits. Après avoir produit ce premier effet, il fit mander tout le corps des officiers chez lui pour le lendemain à midi: lorsqu'ils furent tous rassemblés dans son salon, il sortit de son cabinet accompagné d'un secrétaire, auquel il ordonna de leur faire la lecture des

(1) Ce fait et ceux qui suivent m'ont été ainsi racontés, non par lui, mais chez lui; je ne puis donc offrir ici d'autre garantie que le témoignage des deux secrétaires et de l'aumonier, brave homme, qui paroissoit lui être fort attaché et depuis long-tems.

ordres du roi. Jamais colonel n'avoit eu des pouvoirs aussi étendus : le roi l'autorisoit à renvoyer du corps jusqu'à douze officiers, et plus s'il le falloit, sans avoir besoin d'attendre les ordres de la cour, ni par conséquent d'en instruire préalablement sa majesté. M. de Soxastre commenta ensuite avec ses grâces et sa dignité ordinaires, ces ordres si amples et si précis : il déclara que personne n'avoit un plus grand respect que lui pour le régiment de Navarre ; qu'il n'avoit accepté l'honneur de le commander que pour se dévouer à en maintenir la gloire dans tout son lustre ; qu'il étoit bien assuré que tous ceux qui l'entendoient, étoient pénétrés des mêmes sentimens et du même zèle que lui ; que sans doute, s'il se trouvoit quelqu'un qui s'en écartât, il rempliroit à son égard l'intention du roi dans toute son étendue, et dans sa plus inflexible sévérité ; mais qu'il étoit persuadé qu'il n'avoit point ce malheur à craindre ; et qu'en conséquence étant tous réunis par le même patriotisme, ils devoient être tous amis ; qu'il leur demandoit cette amitié, le plus cher objet de ses vœux ; qu'il feroit pour l'obtenir tout ce qui dépendroit de lui ; et que sur-tout chacun d'eux le ver-

roit toujours empressé à appuyer leurs titres, et à leur procurer toute la justice, et les faveurs auxquelles ils auroient des droits. Il finit par faire servir un splendide dîner, où l'on fut d'une gaîté douce, aisée, et polie, qui enchanta tout le monde.

On conta au nouveau colonel, que deux capitaines qui manquoient à cette réunion, s'étoient déjà battus et blessés plusieurs fois pour un soufflet que l'un avoit donné à l'autre. M. de Souastre pensa que l'opinion nationale sur les injures de cette nature, exigeant pour réparation, la mort de l'un des compromis, sur-tout entre ce qu'on appelait *gens d'honneur*, et principalement entre militaires, la réputation du corps pourroit être blessée par ces duels tant de fois répétés, et ces blessures toujours peu dangereuses; et qu'il convenoit à leur délicatesse sur un semblable article, de faire terminer cette affaire d'une manière aussi éclatante que décisive. En conséquence, dès que les deux capitaines furent en état de sortir, leur colonel leur assigna, après la parade, un champ clos au milieu du cercle formé par lui et tous les autres officiers du corps, et leur déclara qu'aucun des deux n'en sortiroit que l'autre ne fût

mort. Tous deux, dans ce combat à outrance, furent grièvement blessés ; et cependant ils continuèrent jusqu'à ce qu'en effet l'un eût vu expirer l'autre. Durant cette scène vraiment tragique, tous les spectateurs immobiles à leur place, avoient gardé le silence le plus profond ; leur chef le rompit après le dénouement, par ce seul mot : « Messieurs, » nous devons être tous amis entre nous ; » mais si le malheur veut qu'il s'y élève des » querelles, je déclare que je ne connois que » cette manière de les vider, qui convienne » à l'honneur du corps et au nôtre ». Le résultat de cette terrible aventure, fut que de long-temps il n'y eut aucun duel parmi les officiers de Navarre ; et que jamais il n'en fut question, tant qu'ils eurent le même chef. Un autre résultat de la conduite de ce dernier, et de sa fidélité à toutes ses promesses, c'est que ce corps lui a toujours été particulièrement attaché, et qu'à son retour de Berlin à Paris, assez long-temps après qu'il l'eut quitté, les officiers, alors en garnison à Metz, vinrent tous au-devant de lui à plusieurs lieues, et que tout le régiment le revit comme on revoit un père ou un ami.

Son séjour à Berlin fut remarquable par

plusieurs traits qui méritent d'être recueillis. Le premier est l'air de grandeur qu'il donna à sa légation : équipages brillans, hôtel superbe, meublé avec élégance, chapelle bien décorée, livrée nombreuse, toute formée d'hommes choisis, et un maître qui savoit répandre l'aménité la plus obligeante et la plus naturelle, sur un fond de dignité qu'il sembloit toujours avoir en réserve; tel fut le tableau qui frappa d'abord tous les esprits, et éveilla contre lui, sur-tout parmi les autres ministres étrangers, une jalousie qu'ils ne pouvoient dissimuler. J'ai été chez lui, moi, trentième à table, et j'y ai vu chaque convive servi par un homme de M. de Guines, tandis que lui avoit deux hussards derrière lui pour son service personnel, et que six hommes d'office en habits galonnés et élégans servoient et desservoient la table. Cet ordre étoit tout neuf à Berlin, et très-mortifiant pour les hommes du même rang, qui ne pouvoient pas l'imiter.

Le corps diplomatique sur-tout étoit secrètement humilié de cette pénible et honteuse impuissance; et l'on n'y songeoit qu'aux moyens de s'en dédommager par quelque aventure ou scène propre à ternir l'éclat dont

cet homme s'environnoit ; lorsqu'on vit arriver à Berlin un ambassadeur de Russie vers l'occident de l'Europe, qui alloit présenter son épouse à Pétersbourg, près d'un an après leur mariage. Comme ces nouveaux mariés devoient s'arrêter quelque temps à Berlin, le prince Dolgorouki, ministre de leur souveraine en cette ville, eut à les présenter à la cour, et à les produire dans ses sociétés particulières et diplomatiques. Ainsi il donna pour eux à toutes les ambassades un grand dîner, où M. de Guines fut placé à côté de la belle dame. Celle-ci, déjà instruite des dispositions secrètes des esprits, avoit mis à son doigt une bague fort jolie qui renfermoit une petite seringue ; et au milieu du dîner, elle invita son voisin à en admirer le travail, et à en deviner le secret ; puis au moment où il se baissoit pour la considérer, elle pressa contre un point de l'anneau placé dans l'intérieur de la main, et fit jaillir dans les yeux du curieux complaisant le peu d'eau que la bague contenoit. M. de Guines rit de l'aventure, en plaisanta avec honnêteté, s'essuya le visage, et n'y pensa plus : mais la dame rechargea la bague sans qu'il s'en aperçût ; et quelque temps après, feignit de vouloir

parler à ce voisin qu'il s'agissoit d'embarrasser, et lui arrosa le visage une seconde fois. M. de Guines n'eut point l'air d'un homme en colère, et moins encore celui d'un homme décontenancé, mais prenant le ton d'un homme grave qui donne amicalement un avis utile, il dit à la dame : « Madame, ces sortes » de jeux sont, pour la première fois, une » espiéglerie dont on rit ; et pour la seconde, » une étourderie qu'on pardonne à la jeu- » nesse, sur-tout lorsque c'est une dame qui » se la permet : mais à la troisième fois, ce » seroit une offense, madame ; et vous auriez » à l'instant même, en retour, ce gobelet » d'eau que vous voyez devant moi : j'ai » l'honneur de vous prévenir ». Madame ne crut pas que l'on osât effectuer une semblable menace : ainsi elle remplit et vida sa bague une troisième fois aux dépens de M. de Guines, qui à l'instant même prit son gobelet d'eau, et le lui servit comme il l'avoit annoncé, en ajoutant avec calme : « Je vous » en avois avertie, madame ». Le mari prit aussi son parti sur-le-champ, et déclara que c'étoit très-bien fait, et qu'il en remercioit M. l'envoyé de France. Madame se leva de table pour changer de linge ; et l'on parla

d'autres choses : seulement les amis de l'ambassadrice parurent desirer que l'on ne parlât point au dehors de ce petit incident, sur lequel tout le monde promit de se taire, et qui en effet fut alors connu de très-peu de personnes (1).

Peu de temps avant cette petite scène, il s'en étoit fait une autre plus importante à Charlottembourg. Le prince royal, neveu et héritier de Frédéric, avoit épousé une princesse de Brunswick, sa cousine germaine. Chaque cour a, pour ces sortes de cérémonies, ses formalités et son étiquette particulière : et comme les marquis de Brandenbourg sont premiers chambellans de l'Empire, ils ont institué pour cérémonie la plus auguste, dans les fêtes de leurs mariages, une pratique qui en elle-même est insignifiante et ridicule, mais qui devient très-respectable à leurs yeux, en ce quelle retrace en partie les fonctions caractéristiques de leur dignité dans le corps impérial : c'est ce qu'ils appellent assez mal-à-propos la *danse des flambeaux*. Dans cette prétendue danse, où

(1) Ce fut M. Dinot de Jopecourt, l'un des convives, qui vint me conter cette aventure en très-grand secret, et le même jour.

tout se borne à marcher fort gravement, les ministres d'Etat, armés chacun d'un flambeau allumé, font le tour de la salle à pas lents, et selon le rang de leurs charges : la princesse nouvelle mariée les suit du même pas, donnant la main à celui qui est appelé pour jouir de cet honneur : c'est son premier chambellan, qui va dire aux assistans, dans l'ordre de la liste qui lui a été remise pour cet objet : « Son altesse royale vous invite à lui donner » la main ». A l'instant, l'homme invité se rend auprès de la princesse, lui fait une profonde révérence ; et tandis que celui qui l'a précédé, fait une autre révérence, et se retire, il lui offre la main, et marche ainsi avec elle jusqu'à ce qu'il soit remplacé à son tour. Les révérences que rend et reçoit la princesse, le nombre des pas qu'elle fait avec tous ceux qui sont appelés, l'ordre de la liste, tout est ici de l'étiquette la plus rigoureusement exacte. Le roi paroît le premier ; tous les princes suivent, chacun selon son rang, ensuite ceux qui ont les grandes charges de la cour, et après eux les généraux, et enfin les ministres étrangers. Lorsqu'on en fut venu à ceux-ci, le chambellan invita d'abord le général de Nugent, ministre de Vienne ; en se-

cond lieu, le prince Dolgorouki, ministre de Russie; et en troisième lieu, M. de Guines, ministre de France, qui ne voulant point confirmer par son acceptation, le passe-droit qu'on lui faisoit en appelant le prince Dolgorouki avant lui, répondit au chambellan : « Qu'il étoit infiniment sensible à l'honneur » que son altesse royale lui faisoit; mais que » ne pouvant plus danser à cause d'une bles- » sure qu'il avoit reçue à la guerre de sept » ans, il la prioit de vouloir bien agréer ses » excuses et ses regrets ». La fête du lendemain fut donnée par le prince Henri, frère du roi: M. de Guines eut soin de ne s'y présenter qu'après qu'on eut fini les danses de cérémonie. Mais il donna lui-même le surlendemain une fête superbe, où il eut grand soin de faire inviter en particulier tous les cavaliers danseurs, ainsi que toutes les dames d'honneur danseuses des différentes cours de Berlin; et il fut toute la nuit le danseur le plus infatigable de la fête, ainsi que celui qui dansoit avec plus de noblesse, de facilité et de grâce.

Parmi les dîners de cérémonie que M. de Guines donna lors de son arrivée à Berlin, il y en eut un pour les chefs ou administrateurs des finances prussiennes, qui presque tous

étoient françois. Il leur fit à ce dîner une déclaration qui parut très-franche aux uns, très-politique aux autres, et très-adroite à tout le monde : « Je m'imagine, leur dit-il, » que l'on ne manquera pas de supposer, et » ensuite d'affirmer que mes domestiques ont » profité de mes six mois de franchise, pour » apporter beaucoup de contrebande dans » ce pays. J'ai là-dessus deux déclarations à » vous faire; et je vous prie, messieurs, » d'observer que je vous les fais ici bien for» mellement ; la première, que j'ai des do» mestiques pour faire mes malles; mais que » je ne me charge nullement de visiter les » leurs : ainsi j'ignore et n'irai point exami» ner si quelqu'un d'entr'eux a fait ou a eu » envie de faire quelque sorte de contre» bande que ce soit : l'autre déclaration est » que si vous appreniez qu'il se passât chez » moi des choses peu convenables à cet égard, » je vous prierois de ne point vous gêner par » rapport à moi : il vous suffiroit en pareilles » circonstances de m'avertir ; et je vous pré» viens que les portes de mon hôtel seront » toujours ouvertes à ceux que vous y en» verrez pour faits semblables ; qu'à l'instant » même vous ferez fouiller par-tout où vous

» voudrez, mon appartement seul excepté, » et que renonçant de cette sorte à mes privilèges pour ce cas particulier, je vous » abandonnerai tout à-la-fois et les objets saisis, et les coupables que je renverrai dès-» lors de mon service ».

Le résultat de cette déclaration fut que les gens de M. de Guines firent la contrebande s'ils le voulurent, mais sans qu'il le sût ou parût le savoir.

M. de Choiseul avoit pensé que le meilleur moyen d'empêcher les soldats françois de se laisser séduire par les embaucheurs prussiens, seroit de faire rentrer dans nos régimens quelques-uns de ces malheureux qui auroient éprouvé toute la sévérité de la discipline établie ou maintenue par Frédéric : car qu'un officier françois dise à celui qui est disposé à déserter : « Tu tomberas aux frontières dans » les mains des enrôleurs du roi de Prusse; » ils t'engageront par force ou par adresse; » tu seras mal habillé, mal nourri, presque » toujours sous les armes, et pour la plus » légère faute, tu seras roué de coups de » canne, où tu passeras par les verges, et » tu seras loin de ton pays, soldat pour toute » la vie, et gardé de manière à ne pouvoir

» échapper sans une espèce de miracle ». Le soldat, même en faisant semblant d'être converti, lui répondra intérieurement et dans le secret de sa pensée : « Je ne crois pas un mot » de ce que tu me dis, parce que tu es payé » pour me parler comme cela : aussi tu as » beau faire, je n'en déserterai pas moins ». Mais si ce sont des soldats revenus de Prusse, qui racontent à leurs camarades tout ce qui leur est arrivé et tout ce qu'ils ont vu, il n'y a pas de doute que ces seconds orateurs ne soient bien plus persuasifs que les premiers. On ne se méfiera pas d'eux, et tout ce qu'ils diront se gravera profondément dans les esprits.

En conséquence de ces réflexions, M. de Guines eut un ordre secret de sauver, autant qu'il le pourroit sans se compromettre, les soldats françois qui seroient dans les régimens prussiens, et de les adresser aux ministres de France résidens sur les rives du Rhin, pour en recevoir leur pardon, sous la seule clause de servir deux ans dans le régiment françois qu'on leur assigneroit. Pour remplir cet objet, l'ambassadeur employoit quelques domestiques dont il étoit bien sûr ; et ceux-ci en faisant amitié aux soldats, en compatissant à leurs peines,

peines, gagnoient leur confiance, les instruisoient de ce qu'il seroit possible de faire pour eux, les habilloient un matin de la livrée de leur maître, les faisoient sortir de la ville sur les chevaux de l'envoyé qu'on menoit promener, prenoient avec eux le galop, quand ils n'étoient plus sous les yeux des sentinelles, les conduisoient ainsi au-delà de la portée de ce canon d'alarmes qui annonce les déserteurs, et fait prendre les armes à tous les villages des environs; et puis leur donnoient ce qui leur étoit nécessaire pour la route, avec toutes les instructions dont ils pouvoient avoir besoin, et ensuite ramenoient leurs chevaux au petit pas, rapportoient la livrée sur la petite veste avec laquelle ils étoient eux-mêmes sortis, et rentroient à Berlin par une autre porte. C'est principalement de cette manière, qu'en moins de dix mois, M. de Guines enleva au roi de Prusse, et rendit à la France, selon ce que Tort me dit dans le temps, un très-grand nombre de déserteurs, sans que personne se fût douté qu'il en eût seulement connoissance.

Cependant le roi de Prusse, qui l'avoit si bien accueilli, comme voyageur, n'avoit plus pour lui les mêmes égards en public, depuis

qu'il étoit devenu ministre. Dans les audiences générales, ce roi, après avoir dit quelques paroles obligeantes aux ministres de Vienne et de Russie, faisoit comme par distraction, un demi-cercle sur la place où il étoit, tournoit le dos au ministre de France, et ensuite retomboit de l'autre côté, et comme sortant de sa rêverie, en face de l'envoyé d'Angleterre ou de Hollande, qui se trouvoient plus loin sur la même ligne. On attribuoit cet air de disgrace à plusieurs causes, et sur-tout à un propos que l'on accusoit M. de Guines d'avoir tenu à Paris, avant de partir pour Berlin : on racontoit qu'interrogé sur ce qu'il feroit au fond de l'Allemagne, et comment il s'y prendroit pour gagner les bonnes graces de Frédéric, il avoit répondu : « Nous ferons » de la musique, et jouerons de la flûte en» semble ». C'étoit peu connoître le tact de l'un de ces deux hommes, que de lui attribuer une pareille phrase ; comme c'étoit peu connoître le génie politique de l'autre, que de lui faire régler sa conduite d'après une aussi minutieuse circonstance. Celui-ci étoit bien éloigné d'attacher la moindre importance à un mot aussi susceptible de diverses interprétations ; et celui-là a toujours été moins capa-

ble que personne, de se laisser aller à un défaut de convenance, aussi opposé à toutes ses qualités personnelles, et dont je n'aurois pas même fait mention, si on ne l'avoit si légèrement répété dans le temps. La véritable cause qui inspira ainsi tout-à-coup à Frédéric un éloignement si marqué pour M. de Guines, c'est qu'il apprit qu'il étoit ami du duc de Choiseul, l'homme du monde que ce roi haïssoit le plus cordialement. Et comment auroit-il pu accueillir l'ami de celui qu'il appeloit un *monstre funeste au genre-humain et à son propre pays !*

M. de Guines s'étant bien assuré que l'on ouvroit et l'on copioit ses lettres et ses dépêches à la poste de Berlin, se détermina à envoyer dès le matin un jour du départ du courrier pour la France, une dépêche chiffrée, avec un billet signé de lui, et adressé au maître de la poste aux lettres, contenant ce qui suit : « J'envoie la dépêche » ci-jointe à la poste, à sept heures du matin, » au lieu d'attendre l'heure ordinaire de sept » heures de l'après-midi, afin que M. le maî- » tre de poste de Berlin ait le temps de la » faire copier, et qu'on puisse encore l'ex- » pédier aujourd'hui. Ce qui me porte à pren-

» dre cette précaution, c'est que la dépêche
» est importante et fort pressée ; et que je
» serois par conséquent très-affligé qu'elle
» fût gardée jusqu'au courrier suivant,
» comme on l'a fait pour d'autres ». Cette sorte de brusquerie diplomatique frappa tous les esprits d'étonnement : les uns en baissoient les yeux, et les autres en sourioient malignement ; Frédéric en fut le plus mortifié, parce que c'étoit publier le scandale comme chose voulue, établie et avérée chez lui : c'est pourquoi il prit des mesures pour que l'ouverture des lettres ne se fît plus à l'avenir que dans des endroits ignorés et placés aux frontières de ses Etats. Il choisit les maîtres de poste les plus dignes de sa confiance, leur donna les instructions convenables, leur recommanda sur-tout, outre le secret le plus inviolable, l'exactitude à lui adresser à lui seul, les copies qu'ils devoient prendre, et défendit d'ouvrir aucune lettre ou dépêche à Berlin. Ce nouvel ordre de choses produisit quelques années ensuite, un autre quiproquo, qui devint un nouveau scandale. M. le marquis de Pons, successeur de M. de Guines, avoit écrit à son épouse, dame d'honneur de Madame à Versailles, dans le temps et le

même jour que son épouse lui écrivoit de son côté : chacun d'eux forma l'enveloppe de sa lettre, la cacheta de son cachet particulier, et en écrivit l'adresse de sa main ; et à six ou sept jours de date, chacun reçut la lettre qu'il avoit écrite, mais sous l'adresse à son nom écrite de la main de l'autre. Ce ne fut qu'après avoir pris les renseignemens convenables, et bien calculé la marche des courriers, que l'on parla publiquement de cette affaire, et que l'on put dire avec la certitude de ne point se tromper : « C'est à telle poste, non loin du » Rhin, que le roi fait ouvrir les lettres qui » sont destinées pour la France : la lettre du » mari y est arrivée tel jour, en même temps » que celle de son épouse : on les a ouvertes » et lues dans la même séance ; et en voulant » les refermer, on s'est trompé ; on a mis » l'une sous l'enveloppe de l'autre ». Pour le coup, le génie de Frédéric ne put profiter de cette aventure, que pour bien laver la tête à son maître de poste.

M. de Guines s'étoit particulièrement proposé de profiter de son séjour à Berlin, pour bien étudier tout ce qui concerne l'armée prussienne. Il avouoit assez franchement que c'étoit là le principal motif qui lui eût fait de-

airer cette mission, et l'avantage le plus essentiel qu'il comptât en retirer. Aussi ne négligeoit-il rien de ce qui pouvoit y avoir rapport. On le voyoit presque à toutes les parades; il manquoit encore moins à se rendre aux endroits où l'on exerçoit les régimens : il y étoit toujours à temps pour les voir arriver; il en suivoit tous les mouvemens et toutes les évolutions de l'œil le plus attentif; et lorsque l'exercice étoit fini, il rentroit à la suite des corps, et les voyoit marcher devant lui. Son assiduité donna de l'humeur aux généraux prussiens; ce témoin continuel et assidu qui ne les quittoit jamais des yeux, les embarrassa; et soit qu'ils eussent reçu des ordres secrets du roi, soit qu'ils ne fussent mus que par la colère, ils prirent toutes les mesures qu'il leur fut possible d'imaginer, pour échapper à cet argus : ils firent annoncer qu'ils sortiroient par une porte, et ils sortoient par la porte opposée; ou bien, qu'ils ne sortiroient qu'à neuf heures, et ils sortoient à quatre du matin.

Vaines précautions; le premier homme qu'ils apercevoient en arrivant au *rendez-vous*, c'étoit M. l'envoyé de France, à cheval avec un écuyer, immobile, et les voyant venir,

Désespérés de ne pouvoir lui échapper, ils en portèrent des plaintes amères aux dames de la cour, avec qui cet envoyé paroissoit le plus lié; et ces dames, bonnes patriotes, et bien recordées, se mirent à lui représenter comme de concert, que sans doute le premier objet de sa mission étoit de maintenir et resserrer la bonne amitié entre les deux couronnes; que dès lors son premier soin devoit être d'éviter tout ce qui pourroit déplaire au roi; que son assiduité à tous les exercices de la garnison pouvoit être mal interprétée; que d'ailleurs les généraux observoient qu'elle causoit des distractions aux officiers et même aux soldats, que l'on en manœuvroit moins bien; que de plus le roi pouvoit donner des ordres particuliers, ou faire faire des essais, pour lesquels il ne falloit pas de témoins, et sur-tout des témoins diplomatiques; qu'en général le roi étoit très-délicat sur l'article de son armée; que c'étoit là son secret, et comme la prunelle de ses yeux, et qu'il y avoit tout lieu de parier que si les généraux lui faisoient un rapport à cet égard, il en résulteroit, pour lui ministre de France, quelque mortification qui leur feroit à toutes une peine infinie.

Il leur répondit que toutes aimables et spirituelles qu'elles étoient, et tout respectables que pussent être leurs généraux, ils avoient tous le malheur de connoître moins bien le roi que lui; que ce grand homme étoit bien éloigné des petites idées sur lesquelles toutes ces craintes étoient fondées; que l'armée prussienne pouvoit attirer et soutenir les regards de toute l'Europe, et qu'on l'admireroit long-temps avant de pouvoir l'égaler; que c'étoit donc faire sa cour au roi de la manière la plus flatteuse, que de donner à son militaire l'attention suivie que lui-même y donnoit; qu'en cela il se croyoit meilleur courtisan que tous ses collègues; que ses idées à cet égard lui paroissoient si justes et si évidentes, qu'il faudroit que le roi lui-même lui défendît d'assister aux exercices des régimens, pour qu'il s'en abstînt; que sur ce sujet, il n'en croiroit à aucune autre personne; mais qu'il étoit absurde de penser que le roi voulût faire interdire d'assister à ce qui se fait et s'est toujours fait publiquement; que si ce monarque y vouloit mettre du secret, il sauroit bien le faire sans prendre des voies détournées; qu'il savoit bien lui-même combien il étoit le maître chez lui; que les manœuvres de Potz-

dam, d'où l'on écartoit les curieux, prouvoient assez qu'il n'avoit pas besoin de recourir à de petits moyens mystérieux et voilés pour faire respecter ses volontés; qu'il les remercioit infiniment de l'intérêt qu'elles lui témoignoient, et qu'il les assuroit qu'il continueroit à faire sa cour au roi, en assistant aux exercices de l'armée autant qu'il le pourroit, et selon l'opinion où il étoit, que rien au monde ne méritoit une étude plus suivie et plus approfondie. Il continua, en effet, jusqu'à son départ; et personne n'osa plus lui en parler.

Avant de faire quitter Berlin à M. de Guines, j'ai encore à recueillir une anecdote qui le concerne; il s'agit d'un françois qui, craignant d'être arrêté, emprisonné, et poursuivi en justice, vint demander protection contre ce qu'il appeloit ses ennemis. L'envoyé, après l'avoir bien écouté, fit appeler le secrétaire Tort, par lequel il se fit remettre une lettre en huit pages, qui étoit dans celui de ses cartons qu'il désigna. Lorsqu'il eut la lettre entre les mains, il dit au réclamant: « Voilà, » monsieur, une lettre qui m'a été adressée » toute ouverte, il y a quelques semaines,

» avec prière d'en prendre connoissance, et
» de vous la remettre en main propre lorsque
» je le jugerois convenable: je ne vous l'ai pas
» remise plutôt, parce que je ne vous ai pas
» vu, et que rien ne pressoit. Mais aujour-
» d'hui que vous me demandez d'étendre sur
» vous la protection que je dois exercer en
» faveur des François qui en sont dignes, il
» faut que vous lisiez cette lettre avant que
» je puisse vous rien promettre ou vous ré-
» pondre. Le françois prit et lut la lettre en
» homme déconcerté : elle étoit de la sœur
» d'un autre françois dont il étoit accusé d'a-
» voir causé la perte ».

Combien une pièce semblable ne devoit-elle pas être pénible à lire, en présence d'un ambassadeur qui en savoit le contenu, et d'un autre témoin qui sembloit ne pas l'ignorer! Quand enfin les yeux du lecteur furent arrivés à la dernière ligne, M. de Guines lui dit : « Monsieur, gardez cette lettre;
» mais dites-moi à présent ce que vous pen-
» sez que je doive faire pour vous »? Il fut impossible à cet homme humilié, de proférer une seule parole; des larmes de confusion lui couvrirent les joues; et il se retira.



M. de Guines m'avoit promis d'être le parrain de mon fils qui venoit de naître; mais comme dans ce pays, les personnes aisées ne font la cérémonie du baptême que lorsque la mère peut recevoir du monde, il me dit la veille de son départ : « Donnez mon nom à » votre fils ; et croyez que ce sera par rapport » à moi, comme si j'avois assisté à la céré-» monie ». Lorsqu'arrivé à Paris en 1777, j'allai lui faire ma visite, une de ses premières questions, après avoir su que ma femme étoit avec moi, fut : « Et le jeune-homme? Je n'ai » point oublié les droits que vous m'avez » donnés sur lui. Je veux avoir le plaisir de » dîner avec la mère, et de faire connois-» sance avec le fils. Pouvez-vous venir tel » jour? je ferai avertir Desaudrai ; et j'en-» verrai chercher ma fille aînée, qui peut » venir le même jour, et à qui je veux faire » faire la connoissance de madame Thiébault ». J'acceptai, et fus singulièrement frappé du caractère naturellement aussi calme et réfléchi que doux, honnête et modéré de mademoiselle de Guines, dont les nouvellistes avoient publié dans le temps, la querelle avec mademoiselle d'Aiguillon, dans l'abbaye de Panthemont où elle étoit encore.

Cette petite aventure cependant n'avoit pas dû inspirer aux deux pères des dispositions bien favorables l'un pour l'autre : aussi allons-nous voir qu'elles ne furent pas telles, lorsque M. d'Aiguillon fut ministre des affaires étrangères. M. de Guines, ambassadeur à Londres, eut son procès avec Tort, peu après la disgrace de M. le duc de Choiseul ; ce procès lui fit desirer de faire un voyage en France, et il en obtint la permission. Lorsqu'il eut terminé ses affaires, il dit à M. d'Aiguillon qu'il étoit prêt à retourner à son poste, et qu'il le prioit de prévenir sa majesté qu'il n'attendoit plus à cet égard que ses ordres. M. d'Aiguillon répondit, selon l'usage, qu'il en feroit son rapport, et qu'il lui feroit ensuite passer la réponse, si le roi en faisoit une ; et puis, selon l'usage encore de ceux qui veulent desservir, ce dernier ne donna avis de rien. Cependant le temps s'écouloit, le silence devenoit inquiétant; certains bruits se répandoient sourdement dans le monde. On croyoit que M. de Guines ne retourneroit pas à Londres. Cette ambassade pourroit bien être donnée à tel ou tel autre seigneur. . . . . M. de Guines, aussitôt qu'il fut instruit de ces propos, alla

trouver M. d'Aiguillon à l'heure où celui-ci étoit seul, et il lui dit : « Monsieur, je » vous ai instruit en tel temps de mon desir » de retourner à Londres, et vous m'avez » promis de prendre à ce sujet, et de me » faire passer les ordres du roi ; cependant » ces ordres ne me viennent point. J'ai trois » déclarations à vous faire : l'une, que je » tiens mon honneur intéressé à ce que je » retourne bientôt à mon ambassade ; la » seconde, que si je n'y retourne pas, c'est » à vous que je le dois ; et la dernière, que » sur ces deux articles, comme sur tout ce » qui tient à l'honneur, je ne prends et ne » reçois jamais conseil que de moi-même. Je » vous prie donc, monsieur, de vouloir » bien vous occuper de cette affaire, sur » laquelle j'attends de vos nouvelles dans » huit jours. » Au bout de la huitaine, il reçut ordre du roi de retourner à son poste.

Il est vrai que l'on ne tarda pas beaucoup à le rappeler, mais ce ne fut qu'en lui donnant le cordon et le brevet de duc ; et à ce prix, il pouvoit se féliciter de n'être plus sous la dépendance de M. d'Aiguillon. Il

rentra donc dans la carrière militaire comme lieutenant-général, et fut nommé l'un des inspecteurs-généraux de l'armée, et ensuite gouverneur de l'Artois.

M. DE PONS-SAINT-MAURICE.

PLUS d'un an et demi après le départ de M. de Guines, arriva son successeur, M. le marquis de Pons-Saint-Maurice, homme assez grand, presque maigre, toujours modéré et assez habituellement sérieux, âgé de trente et quelques années, et d'une très-ancienne famille. Il ne ressembloit à son prédécesseur ni par les qualités extérieures, ni par son état de maison, qui étoit noble et très-convenable, mais simple, régulier et uniforme.

Sa suite n'étoit pas fort sémillante ; c'étoit M. l'abbé Mat ; le chevalier de Gaussen, secrétaire de légation ; et M. Silvestre, second secrétaire.

M. Mat étoit un ancien jésuite qui avoit beaucoup de mémoire, et plus de connoissances que de philosophie. C'est un des trois hommes qui parmi tous ceux que j'ai rencontrés, m'ont paru posséder dans un plus grand détail l'histoire ancienne et moderne.

Les deux autres étoient M. Wéguelin, mon collègue, et un M. Guénégaud, voyageur, connu sous le nom de *Valmont*. Je les ai vus un jour réunis par hasard chez moi, faire entr'eux un assaut de mémoire et de connoissances, qui dura près de deux heures, et qui fut l'un des entretiens les plus curieux et les plus intéressans dont j'aye été le témoin. Chez toutes les nations où la conversation les porta, ils entrèrent dans les plus petits détails, et chacun d'eux se trouva connoître également les faits et les anecdotes, et même les familles et les individus. Ils savoient précisément, par exemple, combien de noms tel Anglois vivant sous tel règne avoit successivement portés; à quelle époque et pour quelle cause il avoit quitté tel de ces noms, pour en prendre tel autre; et enfin, M. Wéguelin convint que les deux autres connoissoient aussi parfaitement la Suisse que lui, qui y étoit né, y avoit vécu, et l'avoit si bien étudiée.

M. Mat aimoit à faire parade de ce qu'il savoit; il parloit beaucoup et racontoit presque toujours. Ses visites sembloient être écrites d'avance: dès qu'il arrivoit, il n'y avoit plus d'autre conversation que la sienne; il

il en déterminoit assez brusquement le sujet par les questions qu'il lui convenoit de faire ; puis il décidoit, plaçoit ses anecdotes, et s'en alloit. Il n'y avoit à cet égard d'autre différence entre lui et l'abbé Raynal, sinon que ce dernier mettoit dans son ton un peu plus de cajolerie envers les dames, et plus de brusquerie envers les hommes, faisoit sur-tout ses visites pour dîner, les prolongeoit autant qu'on paroissoit disposé à l'entendre, et apostrophoit insolemment ceux qui ne l'écoutoient pas. Du reste, ils avoient tous les deux les mêmes prétentions : tous deux despotes et grands parleurs dans la société, tous deux intolérans et ennemis de ceux qu'ils ne parvenoient pas à subjuguer ; mais tous deux fort instruits, intéressans à entendre, parlant bien, aimant à citer les grands, et uniquement occupés de leurs intérêts.

M. Mat ne fut pas adroit à Berlin ; son amour-propre éleva un mur de séparation entre lui et les personnes qu'il auroit dû voir le plus ; et il fut enfin confiné entre madame de Blumenthal, grande-gouvernante de la princesse Henri, M. de Launay, régisseur des finances prussiennes, quelques en-

voyés et un très-petit nombre de gens de lettres. Il alloit tous les jours chez les deux premiers, et assez rarement chez les autres. Il n'y avoit pas là de quoi l'initier dans les secrets qu'il étoit jaloux de pénétrer; car madame de Blumenthal ne savoit rien; M. de Launay ne savoit que les détails de sa besogne; les ministres ne disoient que ce qu'ils vouloient bien dire; et pour les autres qui ne se mêloient guères de politique, ils n'avoient rien à lui dire. Il résulta de là ce qui devoit en résulter: M. Mat s'ennuya, retourna en France au premier voyage que M. de Pons y fit au bout d'environ deux ans, et ne revint plus à Berlin qu'il a toujours détesté depuis. Je l'ai retrouvé à Paris en 1784, tout occupé des grands, chez lesquels il alloit dîner, et sur-tout chez M. le maréchal de Richelieu, et chez madame de Monconseil, la grande amie de M. de Vergennes. Je l'ai vu de temps en temps, et l'ai retrouvé tel que je l'avois connu, toujours affairé, toujours important et toujours occupé de lui-même. Il a eu le bonheur de mourir quelque temps avant la révolution, dont il auroit été l'une des premières victimes. M. Lallemand de Baye l'avoit retiré chez lui après la destruction des jésuites. Lorsque

le parlement exigea le serment de renoncer à l'institut de Saint-Ignace, M. Mat qui étoit profès, s'en alla à Rome, où il passa quatre ans, et où il ne s'occupa que des moyens de revenir dans sa patrie : il fut assez heureux pour y réussir, et y obtenir quelques modiques pensions bénéficiales. Il avoit ensuite été l'éditeur des œuvres de plusieurs de ses anciens confrères, dont les manuscrits lui avoient été successivement remis ou légués, tels que ceux du père Griffet, du père de Neuville et de quelques autres.

A la suite de M. Mat, on voyoit chez M. de Pons le chevalier de Gaussen, homme assez grand et assez fort, d'environ trente ans, fils d'un ancien officier du pays de Lunel, très-bon et brave garçon, spécialement protégé par le duc de Nivernois, ayant d'ailleurs des mœurs douces, une conduite régulière, et une sociabilité qui le fit aimer de tout le monde. Pendant les onze ans qu'il a été à Berlin, il n'a pas eu à essuyer un seul désagrément de qui que ce soit; et quand il fut au moment de nous quitter en 1782 pour aller en Suède, il demanda à tous les maîtres des maisons qu'il fréquentoit, le portrait de leurs femmes, voulant en faire un volume

de souvenirs qu'il auroit par-tout avec lui, et qu'il n'auroit qu'à ouvrir pour se retrouver en quelque sorte en société avec nous. Cette idée ne blessa personne de sa part; chaque dame consentit à se faire peindre par Carvel qui se trouvoit alors à Berlin, et le chevalier de Gaussen emporta collés sur les feuillets d'un volume petit *in*-4°. les portraits d'environ soixante dames, dont aucune n'avoit été l'objet de ses inclinations.

M. de Pons étoit fort instruit, raisonnoit avec justesse, parloit bien, et racontoit avec aisance, agrément et simplicité. Frédéric lui témoigna beaucoup d'égards; et les attentions de ce roi contribuèrent sans doute encore à lui attirer la considération du public. Dans ses négociations, il agissoit régulièrement et sans bruit; on ne pouvoit savoir que par les résultats, s'il avoit eu quelque commission, ou s'il n'avoit rien eu à faire. Il étoit extrêmement circonspect; rien ne pouvoit le compromettre. Bien convaincu que jamais on ne doit dire ni plus ni autrement qu'on ne sait, il se fit une si grande réputation d'homme véridique, que vers la fin de la négociation de Teschen, à une époque où le monarque prussien vouloit livrer une ba-

taille, dans laquelle, selon ses calculs, il auroit eu trente mille hommes à sacrifier pour forcer le camp de l'empereur, et en détruire l'armée; et où le baron de Hersberg disoit, pour l'en détourner, que la Russie et la France feroient marcher chacune une armée contre l'empereur, si celui-ci n'admettoit pas les conditions convenues entre sa majesté et ces deux cours; le roi, toujours méfiant, répondit : « Je le croirai, si le marquis de Pons en » répond d'une manière positive. » Et sur ce que Hersberg répliqua qu'il en avoit eu la déclaration précise du marquis : « Eh bien, dit » Frédéric, je ne donnerai point bataille. » Depuis cette époque, M. de Pons fut à Berlin le membre du corps diplomatique le plus considéré, comme il avoit toujours été l'un des plus estimés.

Après la paix de Teschen, M. de Pons eut une négociation à faire pour trois à quatre mille chevaux que Frédéric réformoit, et qu'il nous vendit. Mais cette opération ne fut pas heureuse pour nous : les officiers de cavalerie qui furent choisis par la cour de France pour les venir recevoir, et que j'ai vus à Berlin, ne se connoissoient pas en chevaux, ou bien ils se laissèrent tromper; car ils ne

Cette petite aventure cependant n'avoit pas dû inspirer aux deux pères des dispositions bien favorables l'un pour l'autre : aussi allons-nous voir qu'elles ne furent pas telles, lorsque M. d'Aiguillon fut ministre des affaires étrangères. M. de Guines, ambassadeur à Londres, eut son procès avec Tort, peu après la disgrace de M. le duc de Choiseul ; ce procès lui fit desirer de faire un voyage en France, et il en obtint la permission. Lorsqu'il eut terminé ses affaires, il dit à M. d'Aiguillon qu'il étoit prêt à retourner à son poste, et qu'il le prioit de prévenir sa majesté qu'il n'attendoit plus à cet égard que ses ordres. M. d'Aiguillon répondit, selon l'usage, qu'il en feroit son rapport, et qu'il lui feroit ensuite passer la réponse, si le roi en faisoit une ; et puis ; selon l'usage encore de ceux qui veulent desservir, ce dernier ne donna avis de rien. Cependant le temps s'écouloit, le silence devenoit inquiétant; certains bruits se répandoient sourdement dans le monde. On croyoit que M. de Guines ne retourneroit pas à Londres. Cette ambassade pourroit bien être donnée à tel ou tel autre seigneur. . . . . M. de Guines, aussitôt qu'il fut instruit de ces propos, alla

trouver M. d'Aiguillon à l'heure où celui-ci étoit seul, et il lui dit : « Monsieur, je » vous ai instruit en tel temps de mon desir » de retourner à Londres, et vous m'avez » promis de prendre à ce sujet, et de me » faire passer les ordres du roi; cependant » ces ordres ne me viennent point. J'ai trois » déclarations à vous faire : l'une, que je » tiens mon honneur intéressé à ce que je » retourne bientôt à mon ambassade; la » seconde, que si je n'y retourne pas, c'est » à vous que je le dois; et la dernière, que » sur ces deux articles, comme sur tout ce » qui tient à l'honneur, je ne prends et ne » reçois jamais conseil que de moi-même. Je » vous prie donc, monsieur, de vouloir » bien vous occuper de cette affaire, sur » laquelle j'attends de vos nouvelles dans » huit jours. » Au bout de la huitaine, il reçut ordre du roi de retourner à son poste.

Il est vrai que l'on ne tarda pas beaucoup à le rappeler, mais ce ne fut qu'en lui donnant le cordon et le brevet de duc; et à ce prix, il pouvoit se féliciter de n'être plus sous la dépendance de M. d'Aiguillon. Il

» shal. — Eh bien, monsieur, reprit le jeune » homme, arrivé à son terme, tirez; vous » êtes le plaignant. — J'aurois droit de le » faire; mais c'est un droit que je vous cède, » car rien ne me presse moins que de vous » tuer. » L'Hanovrien tire, manque, et prenant une attitude fière, dit en frappant sur sa tabatière, avant de prendre du tabac : « Je » vous attends. — Monsieur, lui répliqua son » adversaire, je ne vous tuerai pas; cependant, comme vous me paroissez avoir grand » besoin d'une leçon, je vous la donnerai; je » vais vous tirer à la cuisse droite, au-dessus » du genou. » Le coup partit, le jeune homme tomba, et on le ramena dans la voiture de M. de Marshal, qui rentra à pied, fit ses préparatifs pour se sauver, et demanda à M. de Pons, dans une entrevue secrète, des lettres pour Paris où il vouloit se retirer. M. de Pons offrit de lui en donner des plus instantes, et autant qu'il en désireroit; mais il lui avoua ne point approuver ce projet de fuite. « Vous » êtes mal dans l'esprit de Frédéric, lui dit-il, » et si vous partez, vous y serez plus mal » encore, et pour le reste de la vie. Vous » voilà donc, et peut-être pour long-temps, » loin de votre patrie, de vos propres af-

» faires, de tous vos amis, de votre mère,
» très-âgée, de votre épouse et de vos en-
» fans. L'ennui et les regrets vous prendront
» à Paris, où vous serez dans une entière
» inaction, et où à la fin on ne vous regar-
» dera que comme un oisif et un proscrit. Au
» lieu de vous en aller, je vous conseillerois
» d'écrire à l'instant même au roi, de lui
» faire un exposé simple et fidèle de cette
» malheureuse affaire, et de lui déclarer que,
» soumis aux lois, et sachant bien ce que la
» justice peut prononcer contre vous, mais
» sachant aussi combien un aussi grand roi
» est attentif à apprécier les intentions et les
» circonstances, vous attendez chez vous les
» ordres qu'il plaira à sa majesté de donner
» par rapport à vous, également soumis à sa
» justice, et confiant en sa clémence..... Vous
» irez à Spandaw malgré cette lettre, j'en
» conviens; mais je connois votre roi; il ne
» vous retiendra pas plus de quatre mois à
» la forteresse. Après ce terme, vous serez
» rendu à vous-même et aux vôtres; et même
» cette conduite vous aura remis dans les
» bonnes grâces de Frédéric. » M. de Mar-
shal suivit ce conseil, fut envoyé à Span-
daw, et fut libre au bout de quatre mois,
tant M. de Pons avoit deviné juste.

Quant au jeune Hanovrien, il avoit reçu un coup malheureux. M. de Marshal, le plus habile homme du Brandebourg dans ce genre d'escrime, lui qui coupoit sa balle dans la lame d'un couteau, fut cependant mal-adroit en cette occasion; sa balle tomba à un pouce plus bas qu'il n'avoit voulu; et brisa la rotule de ce jeune homme, qui expira au bout de trois jours dans les plus horribles souffrances.

Un jour, le bon Noël, maître d'hôtel, ou plutôt cuisinier en chef, ou seulement premier cuisinier de Frédéric, reçut de Périgueux, sa patrie, une lettre par laquelle son frère, aubergiste en cette ville, lui demandoit s'il y avoit des papeteries chez le roi de Prusse, et si l'on seroit bien accueilli en venant y en établir une. Ces questions étoient proposées de la part de trois frères, héritiers d'une papeterie très-estimée dans le Périgord, mais qui, pour être dirigée, n'avoit pas besoin du concours de trois maîtres. En causant avec le frère de Noël, l'un de ces trois héritiers avoit eu l'idée de venir former un nouvel établissement en Prusse, et de-là les questions envoyées à Berlin. Noël, lut la lettre à Frédéric, qui, toujours attentif à profiter des oc-

casions, fit répondre, 1°. qu'il donneroit une pension de deux mille écus au maître papetier pendant les premières années, et des gages proportionnés aux ouvriers qui le suivroient; 2°. qu'il lui feroit construire à Orangebourg, sur le Havel, à huit lieues de Berlin, les bâtimens nécessaires pour cette entreprise, et qu'il y feroit placer les machines et outils convenables. Le papetier de Périgueux se hâta de profiter de ces offres magnifiques, et arriva à la tête de vingt ouvriers. Il donna son plan; le devis des bâtimens fut évalué par les architectes à vingt mille écus, que Frédéric fit compter au directoire. Il ne s'agissoit plus que de mettre la main à l'œuvre; et c'étoit ce que le pauvre étranger ne pouvoit obtenir: plus il pressoit, moins on avançoit. Il se désespéroit de tant de retards, lorsqu'on lui fit entrevoir que tout iroit vîte et bien, s'il vouloit consentir à partager, avant tout, entre les principaux employés des bâtimens royaux au directoire, la moitié des vingt mille écus ordonnancés; on ajoutoit qu'il n'avoit pas besoin de s'inquiéter de ce faux emploi, parce qu'on sauroit bien le couvrir de manière à ne compromettre personne, et trouver des raisons plausibles pour y faire

suppléer par le roi. Le brave Périgourdin fut indigné de ces propositions : il en parla en homme scandalisé ; il se déclara incapable de conniver à aucune friponnerie. Tout cela fit du bruit dans le public, si bien que les employés ne songèrent plus qu'à le punir. On fit faire les bâtimens ; mais on eut soin de les accélérer, et d'y multiplier les gaucheries au point qu'ils n'eussent en aucun point la solidité requise ; après quoi, on lui soutint qu'on avoit suivi ses plans, et que lui seul devoit porter la peine de son ignorance et de sa témérité. A ce premier embarras, on en joignit un second ; on lui déclara qu'il ne recevroit plus sa pension ni les appointemens de ses ouvriers, qu'il n'eût enfin mis sa fabrique en activité ; on le taxa de paresse et de charlatanerie ; et d'un autre côté, on avoit soin de l'empêcher, sous main, de se procurer les vieux linges ou matières premières, sans lesquelles il ne pouvoit rien faire. Les juifs même les plus pauvres refusoient de gagner de l'argent avec lui. Dans cette cruelle position, quelques amis lui dirent qu'il trouveroit à acheter des matières premières en Saxe ; il se hâta d'y faire un voyage ; et quand il revint avec les achats qu'il y avoit faits, on le mit au

cachot comme traître, sous prétexte qu'il étoit allé offrir à la cour de Dresden, les mêmes services qu'il avoit engagés à Frédéric. Pendant tous ces intervalles, il avoit vécu d'emprunts: Noël lui avoit prêté quelque argent; un coutellier, nommé Humblot, lui avoit prêté ses épargnes, qui pouvoient monter à deux mille écus; et par malheur, un certain juif lui avoit aussi fait quelques avances. Noël fit tout ce qu'il put pour le sauver; il remit des mémoires au roi; il alla jusqu'à prier sa majesté de vouloir bien l'entendre, et jusqu'à lui protester qu'on la trompoit indignement dans cette occasion. Frédéric, séduit par son ministre, qui étoit la dupe des employés, se refusa à toute lumière, décida que cet homme étoit un fripon, persiffla Noël sur l'argent qu'il avoit si mal placé, et ne voulut plus en entendre parler. Humblot, qui ne logeoit pas loin de la prison, vint trouver le prisonnier, et lui dit : « Vous m'avez perdu les épargnes » de plusieurs années, le fruit de mes sueurs, » et la seule ressource de ma femme et de » mes enfans; mais ce n'est pas de votre faute, » et vous êtes encore plus à plaindre que moi. » Vous me rendrez mon argent dans la suite, » si vous le pouvez; en attendant, je viens

» vous offrir de partager mon souper avec
» vous : je le ferai apporter ici tous les soirs,
» et je vous tiendrai compagnie une heure ou
» deux ; il me suffira de dîner avec ma femme
» et mes enfans, et je n'aurai de regret que sur
» la frugalité de ma cuisine. » Quant au juif, le ministre l'engagea à faire écrouer son misérable créancier, lorsque celui-ci eut gagné son procès sur l'absurde accusation qui l'avoit fait arrêter. On donna la papeterie à un homme qui avoit été successivement mauvais libraire, mauvais horloger, mauvais bijoutier, et qui ne fut probablement pas meilleur papetier. Les vingt ouvriers demandèrent des passeports pour s'en retourner en France; et il les obtinrent à cause de leur attachement connu pour leur premier maître. On avoit peur qu'ils ne fussent entendus quelque jour, car ils ne pouvoient se taire. Tassaert me pria de le seconder dans le projet d'obtenir pour eux quelque protection du marquis de Pons, qui nous répondit avoir un vrai regret de ne pouvoir rien faire pour ces pauvres malheureux dont il plaignoit le sort; que comme ils avoient quitté la France en contrevenant aux lois, il ne pouvoit se mêler d'eux en rien ; mais que s'ils desiroient faire un dernier effort pour

leur maître, bien plus à plaindre qu'eux, nous pourrions leur conseiller de fixer leur départ de manière à prendre par Potzdam, et à passer sous les fenêtres de Frédéric à deux heures après midi; que pour l'ordinaire, ce roi se tenoit quelque temps à cette fenêtre après son dîner, et regardoit ce qui passoit au-delà de son jardin, sur la route de Saxe; et que vraisemblablement il ne verroit pas une vingtaine de voyageurs ensemble, sans faire courir après; et que le regret de perdre tant d'ouvriers en un jour, pourroit le porter à donner des ordres plus favorables au pauvre détenu. On suivit exactement l'avis de l'envoyé : les ouvriers furent effectivement arrêtés et questionnés par un officier des gardes. Leur réponse fut telle que nous l'avions dictée : « Qu'ils ne s'étoient engagés qu'avec » l'homme de bien qu'ils connoissoient tous » depuis long-temps; que ce brave homme, » victime innocente des friponneries de plu» sieurs autres, n'ayant plus d'occupation à » leur donner, ils redevenoient libres et re» tournoient dans leur patrie en pleurant, » bien moins sur leurs pertes, que sur les » malheurs de l'innocence en butte à la ven» geance des fripons. » Nous sûmes ensuite

que Frédéric, sur le rapport de l'officier, avoit gardé un instant le silence, et avoit dit ensuite : « Qu'on les laisse aller. » Quand j'ai quitté Berlin, le papetier de Périgueux étoit encore en prison, et Humblot alloit encore souper avec lui. Ce Humblot, fort bon ouvrier, avoit déserté d'un de nos régimens en Corse, et étoit venu s'établir en Brandebourg; il s'y étoit marié avec une jolie femme, qui lui avoit donné trois ou quatre enfans. Il étoit si laborieux et si rangé, qu'il entretenoit fort bien sa famille, faisoit des économies, donnoit à souper à son débiteur, et envoyoit tous les ans environ cent écus à son père, alors âgé de quatre vingts ans, à Langres. J'ai moi-même contribué à faire passer ce secours du fils au père. J'avoue que ce dernier trait, quand j'en eus connoissance, me pénétra d'estime pour ce digne homme; et que je lui dis : « En me mettant dans une pareille confidence, vous m'ôtez la pensée et la liberté de marchander avec vous. Je ne ferai travailler que chez vous, et je vous paierai tout au prix que vous me demanderez. » Je lui ai tenu parole jusqu'au moment de mon départ.

LÉGATION D'AUTRICHE.

L'ENVOYÉ d'Autriche à Berlin, quand j'arrivai en Allemagne, étoit le général Nugent, Ecossois d'origine, homme respectable, et l'un des plus dignes qu'il y eût alors dans le corps diplomatique : il étoit vraiment noble, simple, franc et loyal; il avoit d'ailleurs une riche taille, et beaucoup de dignité dans toute sa personne. « Ecoute, disoit-il un jour, en ma présence, au baron de Stuthereim, ministre de Saxe, « tu es toujours, et par-tout,
» ministre plénipotentiaire; et c'est grand
» dommage, car tu es un brave et excellent
» homme : tu es toujours boutonné, mon
» ami, et l'on ne sait comment te prendre.
» Tiens, fais comme nous : je te jure, qu'en
» sortant de mon cabinet pour me rendre
» en société, je laisse toujours là dans mon
» cabinet, et sous clef, le ministre de Vienne.
» Je suis persuadé que ces Messieurs, » (en montrant les autres envoyés qui étoient à la même table,) « en usent de même. Eh bien,
» fais comme nous, mon cher Stuthereim,

» et sois ici libre et à ton aise. Il faut sans
» doute remplir nos devoirs de notre mieux;
» mais après cela, soyons ensemble comme
» des gens d'honneur et de bons camarades
» doivent y être. Déride-toi, mon ami, et
» prends ta part des plaisirs communs. »

Il agissoit comme il le disoit: il avoit la philosophie qui convient à un brave et ancien militaire, et à un homme de la meilleure société. « Je n'estime et ne veux connoître, me
» disoit-il en une autre occasion, que la phi-
» losophie qui nous attache à nos devoirs, et
» qui nous rend plus sociables et plus utiles.
» Tout le reste est sottise, extravagance et
» duperie. » Il se moquoit souvent de son secrétaire, homme déjà âgé, et qui étoit tout plein d'idées scolastiques. Son aumônier, au contraire, en étoit fort bien venu, parce que c'étoit tout à la fois un jeune homme fort rangé et un fort bon garçon.

Le général Nugent, en me parlant des rhumatismes dont il étoit tourmenté, me dit que c'étoit un des fruits de la guerre de sept ans, et principalement d'une expédition qu'il avoit eu à faire pendant les froids les plus rigoureux: ils étoient allés, par je ne sais quel chemin, visiter une des plus hautes montagnes

de Bohême. Arrivés au sommet, ils n'eurent d'autre moyen pour descendre, que de s'asseoir à terre sur la glace, chacun d'eux tenant par le corps celui qui se trouvoit assis de même, et entre ses jambes, et de glisser ainsi par bandes de vingt à trente hommes, du haut de la montagne en bas. Il avoit beaucoup sué en grimpant sur cette montagne; et quand il arriva dans sa tente, sa chemise s'étoit gelée sur son corps, au point que quand on la lui eut ôtée, elle restoit sans le moindre pli dans l'état où on la plaçoit.

Vers la fin de 1768, le général Nugent apprit tout-à-coup que Frédéric venoit de donner des ordres pour rentrer en campagne. Le général d'artillerie avoit reçu dans la nuit plusieurs millions d'écus pour les premières dépenses. On donnoit des ordres pour faire revenir les chevaux de trait, et tous les hommes de service; dans trois ou quatre jours, l'armée devoit se mettre en marche. A l'instant, il vient chez le comte Finck-enstein, et le prie de solliciter une audience du roi pour lui, et dans le plus court délai. La réponse arrive de Potzdam le même soir, et porte que sa majesté recevra M. l'envoyé de Vienne le lendemain dans la matinée. Le général part avec le comte

Finck-enstein, arrive et est reçu. « M. l'en-
» voyé, lui dit le roi, quel est l'objet de l'au-
» dience que vous m'avez fait demander? —
» Sire, votre majesté paroît vouloir recom-
» mencer la guerre! Est-elle donc lasse de voir
» l'Europe en repos? Et quel peut être le mo-
» tif qui la détermine? — Monsieur, mon motif
» est fort simple; j'aime mieux prévenir que
» d'être prévenu. — Eh qui donc, sire, songe
» à la guerre? Personne au monde n'en a la
» pensée; je réponds du moins que la maison
» d'Autriche ne desire que la paix. — Qu'est-
» ce donc, monsieur, que les remontes ex-
» traordinaires que vous venez de faire?
» Quatre mille chevaux d'un seul achat! —
» Sire, que votre majesté me permette de lui
» rappeler des faits qu'elle peut avoir ou-
» bliés : après la paix de Hubersbourg, l'im-
» pératrice-reine proposa à votre majesté de
» réduire les armées à moitié de ce qu'elles
» étoient, et cela pour le soulagement des
» peuples; elle déclaroit en même-temps
» qu'elle obtiendroit certainement que l'on
» prît les mêmes mesures en France. Votre
» majesté ne crut pas devoir adopter ce plan,
» des considérations particulières et puis-
» santes l'en détournant, ce dont elle témoi-

» gna éprouver les plus grands regrets ; et
» cependant, sire, l'impératrice-reine, se con-
» fiant sur la solidité des traités, touchée des
» besoins des peuples, et voulant remettre de
» l'ordre dans ses finances, fit ce qu'elle avoit
» proposé à votre majesté ; en quoi la France
» l'imita jusqu'à un certain point. Cinq années
» consécutives de paix et d'économie ont rem-
» pli ses vues, au moins en partie. La mort
» de l'empereur, grand-duc de Toscane, a
» mis de plus, à sa disposition, un trésor qui
» a suffi pour achever à-peu-près le paiement
» des dettes de l'Etat. Dans cette position,
» elle a pensé qu'il étoit de la convenance, et
» même de son devoir, de remettre son ar-
» mée sur le pied qu'exige l'étendue de ses
» Etats, et c'est ce qu'elle fait. Certainement,
» votre majesté conviendra que depuis la paix
» jusqu'à présent, la maison d'Autriche a eu
» beaucoup moins de troupes qu'il ne lui con-
» venoit d'en avoir, vu la population de ses
» provinces, et dans la proportion des trou-
» pes de toutes les autres puissances de l'Eu-
» rope. Ainsi, l'impératrice-reine ne fait que
» ce que votre majesté feroit elle-même à sa
» place, même avec les intentions les plus
» pacifiques. Aussi, ne balancé-je pas à vous

» assurer, sire, comme chose qui m'est bien » connue et dont je réponds, que la souveraine pour qui je parle ici, ne desire rien » tant que de maintenir la paix, qu'elle s'applaudit tous les jours d'avoir conclue avec » votre majesté. — M. le général, sa majesté » impériale ne pouvoit pas mieux faire que de » vous donner sa confiance, et de vous employer dans la diplomatie. Vous êtes un » excellent ministre-plénipotentiaire, et il » n'est pas possible d'en mieux remplir les » fonctions. — Il est vrai, sire, que c'est à ce » titre que je dois l'honneur que j'ai de paroître devant votre majesté; c'est à ce titre » que vous me permettez en ce moment de » vous parler d'affaires aussi importantes. » Mais, sire, la permission que vous donnez » au ministre de la maison d'Autriche, daignerez-vous l'accorder pour un moment à » Nugent? Ah! souffrez, sire, que je ne sois » que moi-même, et daignez encore m'entendre lorsque je me dépouille de tout caractère public, et que je ne suis plus qu'un » homme d'honneur! Eh bien, sire, c'est » l'Ecossois Nugent qui, dans toute la plénitude des sentimens d'honneur qu'il n'abandonnera jamais, vous garantit ici, sur sa

» tête, que l'impératrice-reine seroit au dé-
» sespoir de rentrer en guerre avec votre
» majesté; et qu'elle n'a aucun dessein qui
» puisse l'y ramener; en un mot, qu'elle ché-
» rit la paix, et est entièrement disposée à la
» conserver en tout ce qui dépendra d'elle!
» Si je n'en avois pas une certitude absolue,
» je me bornerois à remplir péniblement, et
» mal, un devoir qui ne seroit qu'officiel; je
» ne constituerois pas même l'homme d'hon-
» neur, caution du ministre. Non, aucun in-
» térêt, aucune puissance ne pourra jamais
» m'engager à me compromettre! Mais, sire,
» recevez le serment que je vous fais, que si
» vous jugez dans la suite que je vous aye dit
» autre chose que la plus exacte vérité, au
» premier mot que vous m'en ferez savoir,
» j'apporte ma tête à vos pieds. — M. le gé-
» néral, puis-je vous croire? — Hélas, sire, à
» qui donc croirez-vous, si ce n'est pas à
» celui à qui l'honneur et la vérité sont plus
» chers que la vie? Ah, sire! permettez à
» l'homme qui vous admire et vous respecte
» le plus, permettez-lui de vous dire la vérité
» toute entière! Oui, sire, personne à mes
» yeux n'a honoré l'humanité par de plus rares
» et de plus brillantes qualités que votre ma-

» jesté ! Personne n'a porté à un aussi haut
» degré tout ce qui caractérise et constitue
» le génie, l'héroïsme et la vertu ! Mais par
» quelle fatalité faut-il que néanmoins vous
» ayez à payer le tribut à la nature ? Je ne
» vous déplairai pas pour vous l'avoir dit;
» je l'espère. Vous le pardonnerez à ma fran-
» chise et à la circonstance où je me trouve !
» Oui, sire, vous avez un défaut bien redou-
» table pour le genre humain ! Vous êtes trop
» méfiant ! — Je vais vous prouver, M. le
» général, que vous vous trompez, lui ré-
» pondit le roi en souriant, car je me fie à
» vous. Que puis-je de plus, que de me fier au
» ministre d'Autriche ? — C'est à Nugent,
» sire, que vous vous fiez ; et vous n'y ris-
» quez rien. — Allons, qu'il n'en soit plus
» question : nous resterons en paix. »

Le général Nugent n'étoit pas rentré à Berlin, que déjà tout l'argent, délivré pour les préparatifs, étoit rentré dans le trésor. Ce fut la probité d'un seul homme qui sauva pour cette fois, l'Europe ! Aussi ce même homme, toujours si considéré et si estimé jusque-là, le fut-il encore plus dans la suite. On peut dire qu'il étoit vraiment chéri et respecté. Malheureusement, sa santé toujours

plus chancelante, le mettant hors d'état d'aller assidument à la cour, le détermina, peu de temps après, à demander son rappel. Son départ fut un vrai sujet de chagrin pour tout le monde. Il fut nommé gouverneur de Prague, où ses maux empirèrent, au point qu'il perdit entièrement l'usage des jambes. Ce fut une vraie affliction pour la cour de Berlin, que de le voir dans cet état, en un voyage qu'il y fit, quelques années après, pour embrasser encore une fois ses amis. Frédéric, qui sut son arrivée à Berlin, voulut être du nombre. « Mais, sire, lui dit-on, il ne peut » pas faire un pas : il ne peut pas même se » tenir debout un instant : on le porte dans » son fauteuil, qu'il ne quitte que quand on » le met au lit. — Eh bien, ne peut-on pas » l'apporter ici comme on le porte ailleurs? » Dites lui que je le prie de me mettre sur la » liste de ses amis, et que je demande à pou» voir l'assurer moi-même de tous mes sen» timens pour lui. » Le général alla donc à Potzdam; et ce fut en lui prodiguant toutes les marques possibles d'intérêt, d'estime, et d'attachement, que le roi le reçut. Quand il fut de retour à Berlin, il ne pouvoit parler des bontés de sa majesté, que les larmes aux yeux.

La légation de Vienne fut ensuite occupée par Van-Swithen, fils du premier médecin, et bibliothécaire de l'impératrice-reine. C'étoit un assez petit homme, en qui l'on apercevoit plus d'esprit et d'aisance, que de noblesse. Il voulut voir les académiciens; et il commença par en inviter neuf ou dix à dîner chez lui. Durant ce dîner, on parla beaucoup des tours de Comus : il nous dit qu'étant à Paris, il avoit acheté, de Comus lui-même, le secret des plus remarquables, et nous promit de nous les montrer, et de nous les expliquer après dîner. Il tint parole, dès qu'on eut pris le café; et il nous fit plusieurs tours de cartes et autres, avec une dextérité qui prouvoit combien il avoit dû donner de soin à cette sorte d'amusement. M. Formey ne put, en ce moment, résister à son mauvais génie : comme Mérian, quelques autres et moi, nous faisions à l'envoyé de Vienne nos remercîmens, de la complaisance qu'il avoit de nous les montrer : « Oui, dit-il, cela est si curieux, que votre » excellence a tort de les montrer pour rien : » cela vaut de l'argent; et à 6 sous (2 gros) » seulement par tête, vous auriez bientôt re- » tiré de quoi nous donner un second dîner, » outre la rentrée de l'argent que ces secrets

» vous ont coûté. » Cette mauvaise, et très-mauvaise plaisanterie parut avoir blessé au vif M. l'envoyé : car elle lui fit faire une autre sottise qui ne valoit guerre mieux, celle de ne plus voir aucun académicien, à dater de ce jour : c'étoit fort mal-à-propos attribuer à tous la faute d'un seul. Bien d'autres ministres étrangers remplissoient très-bien leurs devoirs à Berlin, sans nous connoître : mais ils n'avoient pas au moins à craindre le reproche d'une inconséquence, fondée sur une injustice.

M. Van-Swithen ne fit d'ailleurs aucune sensation à Berlin. Il n'avoit rien qui ne dût faire regretter son prédécesseur; et la cour n'eut guère plus de considération pour lui, que la ville. Ce fut lui cependant qui négocia pour l'Autriche, le premier partage de la Pologne : il eut à ce sujet quelques conférences avec le roi. « Observez, lui disoit celui-ci,
» que vous n'y gagnez que d'excellentes terres,
» et qu'il ne m'en reviendra que du sable. —
» Mais votre majesté aura les fleuves : notre
» lot convient à un peuple laboureur, et le
» vôtre à un peuple marchand. »

Van-Swithen nous quitta peu après cette négociation : il alla à Vienne répéter sans

cesse à Joseph II, que Frédéric, vieux et usé, mourroit bientôt ; qu'à mesure qu'il s'affoiblissoit, ses accès de goutte devenoient plus dangereux, plus aigus et plus fréquens ; que l'hiver sur-tout étoit une saison funeste pour lui ; et que ce seroit sans doute en hiver qu'il mourroit. Ces prophéties, que le célèbre médecin Van-Swithen n'eût peut-être osé faire, plurent à l'impatient Joseph II, et nous valurent de sa part, ou de celle de son prophète, les espions qui, pendant quelques années, venoient tous les hivers rôder autour de Frédéric, et le lorgner tant qu'ils pouvoient.

M. le comte de Cobentzel, aujourd'hui ministre à Vienne, succéda à M. Van-Swithen : c'étoit son début dans la carrière diplomatique : son père, gouverneur des Pays-Bas, avoit peut-être été, à ce que m'en a dit un bon juge qui l'a bien connu, l'homme de l'Europe qui savoit le mieux interroger, examiner, étudier, et connoître les hommes. Ce gouverneur avoit singulièrement le talent de mettre à leur aise ceux avec qui il avoit à parler : son ton, ses prévenances, son air aisé et plein de bonhomie, étoient tels qu'on ne pouvoit s'en défendre : les plus fins s'y

laissoient prendre; et son attention, si bien cachée, étoit si grande, que rien ne lui échappoit. Au bout d'un quart-d'heure, il savoit son homme par cœur; M. de Sartine, me disoit-on, n'auroit été qu'un petit écolier auprès de lui. Quant au fils, sa physionomie, sa douceur, sa politesse plurent à tout le monde à Berlin. Mais l'affaire de la succession de la Bavière survint; le ciel se chargea de nuages, et la position de M. de Cobentzel devint toujours plus embarrassante et plus embarrassée : il paroît qu'il avoit ordre surtout de faire retarder, autant qu'il le pourroit, les préparatifs militaires du vieux roi; chose trop difficile même aux plus experts: ce n'étoit pas par les propos de cour que l'on pouvoit tromper ou endormir Frédéric : mais au moins est-il vrai que M. de Cobentzel y fit ce qu'il put; rôle aussi pénible pour lui, que peu agréable pour les Berlinois, et qu'il soutint avec courage, jusqu'au moment où les négociations étoient rompues, où, à Vienne, on ne s'occupoit que de préparatifs de guerre, et où les troupes prussiennes étoient déjà en marche. Ce fut alors enfin qu'au sortir de la cour, il se mit en route pour Vienne, vers minuit.

Après la paix de Teschen, la cour de Vienne nous envoya un seigneur hongrois, M. le comte de Réwitzky, qui depuis a été ambassadeur à Loudres; homme très-instruit, d'un esprit naturel, d'un caractère doux et honnête, de mœurs simples et nobles, et d'une sociabilité aisée et aimable. Je n'en dirai pas davantage sur son compte, parce que je ne l'ai vu moi-même qu'un petit nombre de fois en des maisons tierces.

LÉGATION D'ANGLETERRE.

M. Mitchel, chevalier de l'Ordre de la Jarretière, étoit ministre d'Angleterre à Berlin depuis bien des années, lorsque j'y arrivai; et il s'est écoulé depuis cette époque quelque temps encore, avant qu'il y eût aucun rapprochement entre lui et moi; non-seulement parce que les Anglois devoient naturellement me paroître peu empressés à voir des François; mais aussi parce que le chevalier Mitchel étoit du nombre des hommes de mérite qui n'ont besoin d'aucun tourbillon pour exister, et qui sont assez philosophes pour se suffire à eux-mêmes. Lorsqu'il étoit arrivé à Berlin, il avoit commencé par causer le plus grand embarras à ceux qui avoient eu à l'inviter: car il ne jouoit à aucun jeu; si bien que les maîtres et maîtresses de maisons se disoient mutuellement: « Que ferons-nous » donc, durant toute une soirée, de cet An» glois qui ne joue point? » Au bout de quelques jours, ce fut à qui ne joueroit pas, pour

avoir le plaisir de causer avec cet homme, dont la conversation étoit toujours aussi spirituelle que simple, et aussi agréable que naturelle. Il avoit en effet autant de mérite du côté de l'esprit, que du côté du caractère : je n'aurai besoin, pour le prouver, que d'un seul mot. Il avoit été lié de la plus étroite amitié avec l'auteur de l'*Esprit des Lois*.

On a cité plusieurs bons-mots de lui : mais on n'a pas cité ceux qui lui font le plus d'honneur, ceux qui tenoient à ses mœurs, plus encore qu'à son esprit. A une époque où le courrier d'Angleterre avoit manqué trois fois de suite, le roi lui dit, dans une audience publique : « Est-ce que vous n'avez pas le » *spleen*, M. Mitchel, quand le courrier man» que ainsi ? — Non pas, sire, quand il » manque ; mais bien quelquefois quand il » arrive. » Pendant la guerre de sept ans, qu'il a faite toute entière à la suite du roi, les Anglois avoient promis à Frédéric d'envoyer une flotte dans la mer Baltique, pour protéger le commerce, et contenir les Suédois et les Russes : cette flotte n'est jamais venue; de sorte que les Suédois ont librement transporté leur armée en Poméranie ;

ainsi

ainsi que tout ce dont elle avoit besoin ; et que les Russes ont de même approvisionné leurs troupes par mer, et formé le siége de Colberg, sans compter le tort qui en résultoit pour le roi et pour le commerce de ses sujets. Ce manquement de parole de la part de l'Angleterre, devoit donc donner beaucoup d'humeur à Frédéric, qui ne cessoit de s'en plaindre au chevalier, et à qui celui-ci étoit quelquefois fort embarrassé de répondre. A la fin, le chevalier qui avoit été constamment prié à dîner tous les jours, ne reçut plus l'invitation accoutumée : les généraux, le rencontrant vers l'heure de midi, lui dirent : « Allons, M. Mitchel, voilà l'heure » du dîner. — Ah, messieurs, répondit-il, » point de flotte, plus de dîner ! » Ce mot fut redit, et les invitations revinrent.

Après l'affaire de Port-Mahon, le roi lui dit : « M. Mitchel, savez-vous bien que vous » débutez fort mal ? Comment, dès votre » première campagne, votre flotte est battue, » et Port-Mahon est pris ! Le procès que » vous faites à votre amiral Bing, est un » mauvais emplâtre qui ne guérit pas le » mal. Oh ! vous avez fait là une fichue cam-

» pagne! — Sire, il faut espérer qu'avec
» l'aide de Dieu, nous en ferons une plus
» heureuse l'année prochaine. — Avec l'aide
» de Dieu, monsieur? Je ne vous connois-
» sois pas cet allié là! — Nous comptons
» cependant beaucoup sur lui, quoiqu'il soit
» celui qui nous coûte le moins. — Comptez,
» comptez! vous voyez qu'il vous en donne
» pour votre argent! »

Le chevalier Mitchel, invité à un grand souper chez le comte Finck-enstein, étoit dans le salon avec quelques autres personnes, lorsqu'on annonça M. de Schlaberndorff. « Com-
» ment, s'écria-t-il, est-ce que ce ministre
» n'est pas encore pendu? — Non, lui dit-on,
» il se porte fort bien en Silésie, où il est
» toujours : c'est son fils aîné que l'on an-
» nonce. — Mais moi, reprit-il, c'est du père
» que je parle. Il faut qu'il soit pendu, ou
» bien il n'y a pas de justice en ce monde. »
M. de Schlaberndorff, fils aîné du ministre, très-joli cavalier, qui venoit de finir ses voyages, et qui étoit extrêmement honnête, vint le lendemain faire ses doléances sur ce propos à M. du Troussel, en qui il avoit une très-grande confiance. « Voilà, lui disoit-
» il, ce que j'ai entendu, et ce que j'ai été

» obligé de paroître ne pas entendre, tant par
» égard pour la maison où j'étois, qu'à cause
» de l'âge et du caractère public de l'envoyé
» d'Angleterre. » M. du Troussel le consola
d'abord autant qu'il put : mais son jeune
ami répétant, sans cesse, qu'il étoit bien
malheureux, à la fin son consolateur lui dit
avec une gaieté toute militaire : « Mon ami,
» prenez votre parti, et tranquillisez vous :
» croyez - moi ; c'est en général une fort
» bonne chose, que d'être le fils d'un père
» pendu ! »

Il faut croire que M. Mitchel avoit eu le *spleen*, lorsqu'il avoit ainsi parlé du ministre de Schlaberndorff, chez le comte Finck-enstein : mais, au fond, il n'aimoit pas ce ministre, et prétendoit qu'on avoit des reproches très-graves à lui faire ; et c'est pendant la guerre de sept ans sur-tout, qu'il disoit en avoir recueilli les preuves : il l'accusoit d'être la cause de la ruine de la Silésie : il l'accusoit de mille sortes de vexations, soit générales, soit particulières. Je me bornerai d'observer à ce sujet, que ce ministre, vraiment attaché à son maître, a dû souvent, dans des temps malheureux et extraordi-

naires, se prêter pour sauver l'Etat, à des opérations rigoureuses qu'il ne se seroit pas permises en d'autres circonstances : peut-être aussi M. de Schlaberndorff a-t-il cru devoir préférer la sévérité à l'indulgence, dans un pays conquis, où tant de personnes pouvoient être encore attachées à leur ancien maître. La surveillance et l'activité peuvent-elles être trop grandes en pareil cas? Mais, combien ne nous font-elles pas d'ennemis ? Et, qui peut dire alors jusqu'où la haine et la calomnie se porteront? Frédéric n'a pas fait pendre M. de Schlaberndorff : il lui a au contraire conservé les preuves de sa confiance. Celui-ci a été ministre tout puissant en Silésie, et en quelque sorte vice-roi durant trente ans, et jusqu'à sa mort.

J'ai déjà fait entendre que M. Mitchel avoit peu de sociétés, ou que du moins s'il avoit quelques sociétés formées selon ses goûts, il ne figuroit point dans les tourbillons sans nécessité. Il étoit pour lui-même, comme pour les autres, une fort bonne compagnie : son cercle particulier n'embrassoit guères qu'un petit nombre d'anciennes connoissances, M. César, et quelques académiciens, à la tête desquels je place notre doyen

d'âge M. de Francheville. Le ministre anglois le plaçoit toujours à côté de lui, et le servoit lui-même selon ce que pouvoient requérir son âge et sa santé. Le caractère loyal et candide de cet académicien plaisoit beaucoup au chevalier, qui à côté de lui éprouvoit lui-même une douce satisfaction à n'être que franc, simple et bonhomme : mais si l'un de ses convives se hasardoit à troubler ce repos des esprits par quelques mots propres à mortifier ou embarrasser quelqu'un, alors lui-même étoit très-prompt à le repousser. Je me rappelle qu'un jour je me trouvai chez lui avec l'abbé Pernety qui croyoit aux Patagons, et un M. de Roux de Bordeaux, invité là peut-être parce qu'il se disoit parent des messieurs de Forcade, famille françoise très-considérée à Berlin. Ce M. de Roux entreprit de badiner M. Pernety sur cette race de géans que l'on dit exister à la pointe australe de l'Amérique. Dès sa première phrase, M. Mitchel prit la parole, et lui dit : « Vous ne croyez donc point, mon- » sieur, à la possibilité de cette race ? Ainsi » vous avez calculé les forces de la nature, » et vous savez quelles sont les limites entre » lesquelles elle peut promener ses varia-

» tions, mais qu'elle ne peut jamais outre-
» passer ? Vous êtes bien savant, monsieur,
» et beaucoup plus que toutes les académies
» du monde ! Cependant il me reste une
» objection à vous faire : nous voyons que
» la nature produit des individus et même
» des races extrêmement petites : nous
» avons des endroits où l'on ne rencontre
» guères que des espèces de nains. » (Il faut
remarquer que M. de Roux étoit très-petit et M. Pernety très-grand.) « Eh bien,
» pourriez-vous m'expliquer comment et
» pourquoi la nature ne pourroit pas faire
» en plus ce qu'elle fait tous les jours en
» moins ? Et si vous vouliez nier mes races
» de nains, dont au moins vous ne nierez
» pas les exemples individuels, expliquez-
» moi comment la nature ne pourroit pas
» pour celles-là ce qu'elle fait pour ceux-ci. »
Après cet argument qui n'eut point de réplique, on parla d'autres choses.

Ce chevalier étoit vraiment ami et partisan de la philosophie et de la vertu. Pendant la guerre de sept ans, et lorsque Frédéric étoit le plus mécontent de l'Angleterre, les ministres de Londres firent dans une dépêche particulière et toute con-

sacrée à cet objet, des reproches graves et détaillés à cet envoyé, sur ce qu'il ne leur parloit jamais des sarcasmes mordans et nombreux que ce souverain se permettoit contre eux. Le chevalier, de qui je tiens cette anecdote, leur répondit qu'en acceptant sa mission, il s'étoit regardé comme chargé de maintenir et de consolider les liens qui existoient entre sa patrie et un allié très-important; qu'il n'avoit voulu être que ministre de concorde et de bonne union; que si l'on avoit le dessein de faire de lui un ministre de haine, de petites tracasseries, et d'odieuses délations, on pouvoit lui nommer un successeur, vu que c'étoit là un rôle auquel il ne s'abaisseroit jamais; que l'on ne devoit pas croire pour cela qu'il fût moins dévoué à sa patrie que tous ceux par qui on pourroit le remplacer; qu'il savoit très-bien démêler ce qui étoit de nature à nuire d'avec ce qui étoit indifférent; que si sa majesté prussienne venoit à changer de dispositions, il en seroit certainement instruit aussitôt qu'un autre, et qu'il ne perdroit pas un instant à les en informer; mais qu'il les prioit de bien considérer que tous les propos qu'ils lui citoient dans leur dépêche, et qu'il avoit

très-bien sus dans le temps, n'avoient été que les premiers mouvemens d'un homme qui a autant de vivacité et de sensibilité que de génie, ou même de simples plaisanteries jetées en avant, soit pour tromper les autres, soit pour les engager à se découvrir ; et qu'enfin il étoit de son devoir de leur rappeler que pour bien juger de cet homme extraordinaire, et même de ce qu'il disoit, ce n'étoit rien que de recueillir ses paroles, à moins qu'on ne sût également bien en quels momens, dans quelles circonstances, dans quelles vues il les avoit dites. « Eh bien, » m'ajouta-t-il, « ma réponse produisit tout » l'effet que je pouvois desirer. J'ai tou» jours su toutes les plaisanteries, toutes » les épigrammes échappées au roi, n'im» porte contre qui : jamais je n'en ai rap» porté aucune dans mes dépêches : jamais » on ne m'en a plus demandé, et l'on m'a » laissé ici. Je rougirois de mon métier, s'il » falloit descendre à cette sorte de comé» rage. » Je me trompe fort, ou ce trait prouve combien ce ministre avoit l'ame noble, et savoit ennoblir ses fonctions.

Dans un moment où n'étant que nous deux chez lui, nous parlions peu avanta-

geusement de la plupart des hommes qui formoient alors la société ordinaire de Frédéric, je lui avouai n'avoir pu encore comprendre comment un roi qui avoit tant d'esprit et même de génie, pouvoit choisir pour compagnie des hommes si bornés et si peu capables de l'entendre. « Je vais, » me dit-il, « vous expliquer cela en deux mots :
» ces hommes lui sont nécessaires comme
» autant de mouchoirs sales dans lesquels il
» crache son esprit. C'est sous ce rapport
» qu'il en a besoin, et qu'ils lui conviennent. »

M. le chevalier Mitchel est mort à Berlin d'une hydropisie de poitrine, qui s'est formée très-rapidement à la suite d'un rhume peu inquiétant en apparence. Lorsque son médecin, le célèbre anatomiste M. Mekel, s'aperçut de cette hydropisie qu'il n'avoit pas prévue, il abandonna son malade, lequel, durant les deux ou trois jours qu'il vécut encore, attendit et demanda inutilement des secours. Cet abandon fut un scandale pour le public, et sur-tout pour les amis du chevalier.

Un an environ après sa mort, M. César, d'après les ordres du prince Henri, m'envoya un billet où l'on m'invitoit à me trouver

tel jour à midi, en frac à l'angloise, cheveux en queue ou avec une perruque ronde, sans épée et sans aucune sorte de costume particulier ou décoration, mais en bottes et avec chapeau rond et baguette à la main, en telle église où le chevalier avoit été inhumé, pour y assister à l'installation du buste de ce digne et respectable ami des hommes et de la vertu. Nous nous trouvâmes environ trente hommes à cette cérémonie, ayant à notre tête le prince qui avoit fait faire le buste, et qui le faisoit placer en présence de tous ceux qui avoient eu le plus de part à l'estime et à l'amitié du défunt. Le prince n'avoit lui-même que le costume qu'il nous avoit prescrit, sans cordon ni ordres. Après la cérémonie, nous nous rendîmes tous chez M. César. Comme le temps étoit fort beau, nous fîmes ce trajet à pied : lorsqu'on vint nous annoncer que le dîner étoit servi, nous passâmes dans la salle à manger, sans aucune sorte d'attention pour les rangs. Le prince lui-même, ainsi que tous les autres convives, marcha dans la foule et avec ceux près de qui il se trouvoit. On en usa de même pour les places, en se mettant à table. Le hasard seul décida des voisins de chacun de nous :

le dîner fut d'ailleurs fort gai, et chacun se retira ensuite comme et quand il le voulut. Cette manière d'honorer la mémoire d'un homme aussi estimé et aussi chéri, est, à ce qu'il me semble, la plus digne de lui, et du prince qui en avoit conçu le projet.

Après la mort de M. Mitchel, l'Angleterre nous envoya M. Elliot, homme d'esprit et délié, de plus assez bel homme, très-vif et très-aimable, original sans doute; on n'est point Anglois sans cela. Un jour que nous dînions avec lui chez l'envoyé de Russie, M. Borrelly et moi, il nous soutint que Shapeskear étoit vraiment sublime, et bien plus souvent que Corneille, et que Racine ne l'étoit jamais. La preuve qu'il nous donna de cette assertion presque généralement admise en Angleterre, c'est que Racine est toujours égal, et qu'on ne peut se figurer le sublime que sous l'image d'une sommité extrêmement élevée entre des abîmes. Or l'égalité continue de Racine excluoit, selon lui, toute idée de sommité semblable; au lieu que les trivialités de Shakespear servoient à relever davantage les beautés de son génie, par le contraste singulier qu'elles offroient. « Ainsi, » lui dîmes-nous, « le sublime n'existe que

» parce qu'il est entouré de choses bien
» basses ? Supposons deux auteurs également
» élevés et énergiques dans leurs pensées et
» dans l'expression des plus beaux senti-
» mens : si l'un est assez grand pour ne
» jamais tomber au-dessous de ce degré de
» perfection, et que l'autre soit sujet à des
» momens de foiblesse vraiment honteuse et
» indigne de lui, ce sera celui-ci seul que
» vous proclamerez sublime ? Il y a plus ;
» c'est qu'il sera d'autant plus sublime à vos
» yeux, qu'il tombera plus souvent et plus
» bas. Cette doctrine, monsieur, peut nous
» mener loin : elle bouleverse toutes les
» idées saines ; aussi part-elle d'une notion
» fausse. Pour concevoir l'idée du sublime,
» vous croyez avoir besoin de le regarder
» comme une crête de montagne, ou une
» pointe de rocher, qui n'offre à ses pieds
» et tout autour que des abîmes : ne seroit-il
» pas plus juste de placer le sublime dans
» une grande élévation en comparaison de
» toutes les choses de même espèce, et sans
» considérer ce qui l'environne ? L'immense
» plaine du Haut-Thibet ne devient-elle pas
» ici une image très-recevable ? Si vous
» voulez néanmoins avoir des précipices en

» perspective, nous vous dirons que Racine
» en est entouré par les ouvrages de tant
» d'auteurs qui ont travaillé dans le même
» genre, et bien plus encore par les dispo-
» sitions où il trouve presque tous ses lec-
» teurs. Si vous considérez ce que nous
» sommes au fond, lorsque nous nous met-
» tons à le lire ; si vous calculez de combien
» il nous élève au-dessus de nous, est-ce
» donc que ce contraste ne vous suffit pas ?
» Vous ne jugez Shakespear sublime qu'en
» le comparant à lui-même : Racine est su-
» blime par comparaison avec nous tous.
» C'est d'après cette différence qu'il faut
» décider de leur rang. » M. Elliot termina
cette discussion, en nous assurant qu'il ai-
moit beaucoup Racine ; qu'il l'admiroit, et
que c'étoit un de ses auteurs favoris.

Dans une autre occasion, il voulut nous
prouver que la langue françoise, que d'ail-
leurs il parloit fort bien, étoit une langue
essentiellement pauvre, en comparaison de
la plupart des autres langues de l'Europe,
et sur-tout de la langue angloise. « Oui, »
lui répondîmes-nous, « elle est pauvre pour
» ceux qui ne la savent pas : elle l'est même
» pour ceux qui l'ont étudiée, et qui man-

» quent de génie ou de talent. Montaigne » disoit que de son temps c'étoit *la façon* et » non *l'étoffe* qui lui manquoit ; mais au- » jourd'hui est-elle pauvre pour les hommes » de mérite ? Citez-nous une langue plus » riche pour les Rousseau et les Paschal, » pour les Bossuet et les Fénélon, pour tant » de poëtes distingués, d'orateurs vraiment » éloquens, d'historiens si instructifs et si » diserts, de philosophes aussi clairs que » profonds ; sans compter les genres agréa- » bles, délicats et légers, où nulle autre » nation encore n'ose se comparer à nous ? » Cette réplique termina la dispute, qu'il ne crut pas devoir pousser plus loin.

C'est vers le même temps que s'alluma la guerre d'Amérique. Le roi, dans une audience publique, lui en parla. « Eh bien, monsieur, » lui dit-il, « vous voilà donc en guerre avec » vos colonies ? — Sire, il y a lieu d'espérer » que nous nous raccommoderons. — Je le » souhaite sincèrement, monsieur : mais » c'est un terrible moyen de se raccommo- » der, que de se faire la guerre. — Nous » sommes assurés, sire, que cette guerre » se terminera heureusement et bientôt. » — Monsieur, j'ai par malheur tant eu

» à m'occuper de g[illegible] ..s'y eut qu'un
» permis d'avoir à ce[illegible] ... fit au-
» prononcées. C'est un[illegible] ... de
» d'être obligé de faire [illegible]
» de chez soi : une armé[illegible]
» à chacun desquels il fau[illegible]
» tant même, sous peine [illegible]
» qu'il est bien difficile d'y [illegible]
» même on a ses ressources p[illegible]
» main : mais si l'armée est au [illegible] mon-
» de, ah, monsieur, croyez-en un vieux
» praticien : pourvoir cette armée de tout ce
» qu'il lui faut, c'est le chef-d'œuvre de la
» prudence humaine. »

Souvent dans la société, on parloit de cette guerre à M. Elliot ; et ceux qui cherchoient à lui plaire, en paroissoient quelquefois effrayés, sur-tout après que les François se furent déclarés pour les Américains. Jamais il ne répondoit qu'en montrant une sécurité parfaite. « Tout ce qui peut nous arriver de » pire, disoit-il à la fin, c'est qu'au lieu d'être » le premier peuple du monde, nous serons » le second. »

A cette même époque, il crut avoir le ver solitaire, et obtint un congé pour aller consulter les plus habiles médecins en Angle-

» quent de génie ou de talent. Montaigne
» disoit que de son temps c'étoit *la façon* et
» non *l'étoffe* qui lui manquoit : mais au-
» jourd'hui est-elle pauvre pour les hommes
» de mérite ? Citez-nous une langue plus
» riche pour les Rousseau et les Paschal,
» pour les Bossuet et les Fénélon, pour tant
» de poëtes distingués, d'orateurs vraiment
» éloquens, d'historiens si instructifs et si
» diserts, de philosophes aussi clairs que
» profonds ; sans compter les genres agréa-
» bles, délicats et légers, où nulle autre
» nation encore n'ose se comparer à nous ? »
Cette réplique termina la dispute, qu'il ne
crut pas devoir pousser plus loin.

C'est vers le même temps que s'alluma la
guerre d'Amérique. Le roi, dans une audience
publique, lui en parla. « Eh bien, monsieur, »
lui dit-il, « vous voilà donc en guerre avec
» vos colonies ? — Sire, il y a lieu d'espérer
» que nous nous raccommoderons. — Je le
» souhaite sincèrement, monsieur : mais
» c'est un terrible moyen de se raccommo-
» der, que de se faire la guerre. — Nous
» sommes assurés, sire, que cette guerre
» se terminera heureusement et bientôt.
» — Monsieur, j'ai par malheur tant eu

» à m'occuper de guerre, qu'il peut m'être
» permis d'avoir à ce sujet des opinions bien
» prononcées. C'est une chose effrayante que
» d'être obligé de faire la guerre même près
» de chez soi : une armée a tant de besoins,
» à chacun desquels il faut pourvoir à l'ins-
» tant même, sous peine de tout perdre,
» qu'il est bien difficile d'y suffire, quand
» même on a ses ressources presque sous la
» main : mais si l'armée est au bout du mon-
» de, ah, monsieur, croyez-en un vieux
» praticien : pourvoir cette armée de tout ce
» qu'il lui faut, c'est le chef-d'œuvre de la
» prudence humaine. »

Souvent dans la société, on parloit de cette guerre à M. Elliot ; et ceux qui cherchoient à lui plaire, en paroissoient quelquefois effrayés, sur-tout après que les François se furent déclarés pour les Américains. Jamais il ne répondoit qu'en montrant une sécurité parfaite. « Tout ce qui peut nous arriver de
» pire, disoit-il à la fin, c'est qu'au lieu d'être
» le premier peuple du monde, nous serons
» le second. »

A cette même époque, il crut avoir le ver solitaire, et obtint un congé pour aller consulter les plus habiles médecins en Angle-

terre et en France : il passa plus de deux mois à Paris. A son retour à Berlin, et lorsqu'il reparut à la cour, la reine lui demanda si, vu la circonstance de la guerre, il n'avoit pas eu peur d'être arrêté en passant par Paris, et même en y séjournant. « Oh, ma» dame, répondit-il, il y a long-temps que » les Anglois et les François sont des peuples » civilisés. » Cette réponse parut maligne et eut l'air d'un sarcasme : on la cita beaucoup, mais on en fut très-mécontent.

Il nous étoit venu deux Américains, envoyés, disoit-on, par les Etats-Unis, pour négocier auprès de Frédéric, des achats d'armes et autres secours. M. Elliot, les traitant toujours comme compatriotes, fit tout au monde pour en être regardé comme un véritable ami : il ne les quittoit pas. C'étoit, pour ainsi dire, leur ombre. Un soir, peu après qu'ils venoient de sortir pour aller dans une société où ils étoient priés, on leur enleva leur cassette, qui fut rapportée le lendemain, avec l'argent, les bijoux et les lettres-de-change qui s'y étoient trouvés : mais les pleins-pouvoirs et les instructions qu'ils y avoient également renfermés, ne revinrent pas. Tout le public regarda M.

Elliot

Elliot comme auteur du vol. Il n'y eut qu'un cri contre lui, d'autant plus qu'il ne fit aucune démarche pour se disculper, et feignit de ne pas même soupçonner qu'on l'accusât. On croyoit que Frédéric alloit tonner, et venger le droit des gens si perfidement et si audacieusement violé jusqu'en sa cour et sous ses yeux. On se trompa ; cette affaire n'eut aucune suite : on n'eut pas même un mot à citer qui vînt du roi. Quelle considération politique fut assez puissante pour retenir ainsi Frédéric, qui naturellement étoit si peu disposé à souffrir qu'on lui manquât ? Au reste, bien des personnes se persuadèrent que, malgré ce silence apparent, ce monarque s'étoit plaint à Londres ; qu'il avoit demandé qu'Elliot fût rappelé, et que ce fut en conséquence de sa demande, que le successeur de feu le chevalier Mitchel fut, quelque temps après, envoyé à Copenhague.

M. Elliot étoit devenu éperdument amoureux de mademoiselle de Krauth, et l'avoit épousée qu'elle n'avoit pas seize ans, lui-même n'en ayant pas beaucoup plus de trente. Cette jeune demoiselle, fille unique de madame de Werels, étoit sans contredit la plus

belle personne de ce pays-là. Heureux par sa femme, il ne fut d'abord occupé que du soin de la rendre également heureuse, et il eut recours pour cela à tous les moyens que sa fortune et ses réflexions lui fournirent : il lui procuroit les agrémens de la société les plus convenables : il choisissoit et varioit les compagnies qu'il rassembloit autour d'elle : mais en même temps il cherchoit à lui faire acquérir quelques talens, et à lui former l'esprit et le cœur. Par malheur, cette jeune dame si belle étoit bornée, capricieuse et entêtée autant que vaine et coquette. Les leçons l'ennuyèrent, quelques précautions que l'on prît pour les donner. Cette dame ne voulut lire que les romans les plus frivoles, et elle finit par ne plus recevoir qu'avec humeur et dureté, les représentations les plus ménagées et les plus amicales. Cependant elle devint grosse, et arrivée au terme, elle accoucha d'une fille, peu avant l'époque où son mari dut partir pour le Danemarck.

Ce mari, toujours tendre, lui promit en la quittant, de mettre tous ses soins à lui préparer une habitation propre à lui plaire, et de revenir ensuite la chercher. Il ne songea qu'à lui tenir parole : mais il eut le chagrin

de voir que jamais cette dame, dans ses réponses, ne témoignoit aucun desir de le rejoindre. Lors même qu'il annonça que l'époque de leur réunion approchoit et pouvoit se fixer, elle ne lui parla que de délais indéterminés, qu'elle appuyoit sur des raisons de santé et autres prétextes aussi peu fondés, sur lesquels un bon diplomate n'est jamais trompé. Toutes ces circonstances, si propres à inquiéter M. Elliot, l'engagèrent à ordonner le départ, et à en marquer le jour : lettre à laquelle la belle dame répondit en déclarant qu'elle ne s'expatrieroit jamais.

Cette réponse fière et pleine d'amertume étoit longue et méditée ; et M. Elliot sachant bien que sa femme n'étoit pas capable d'en rédiger où il y eût autant d'ordre, de suite et de développement, fut dès-lors convaincu qu'elle avoit un aide. C'est ce qui fut cause qu'à l'instant même il partit avec un seul domestique, arriva un soir à Berlin peu avant la nuit, s'annonça sous un nom supposé et comme négociant de Hambourg, et alla descendre chez son ami M. Belitz, médecin anglois, établi en Brandenbourg depuis quelques années ; envoya secrètement aux informations, apprit que sa femme étoit

allée à un picnic chez Michélis au Parc, d'où elle ne reviendroit qu'après minuit ; se transporta chez elle, rassembla en entrant tous les domestiques dans une chambre, où il les renferma sous clef ; passa dans l'appartement de sa femme, força la serrure du secrétaire, et prit tous les papiers, parmi lesquels il trouva de la main du beau Kniphausen, cavalier du prince Henri, et cousin de sa femme, le brouillon de la lettre offensante qu'il en avoit reçue ; se rendit de là dans l'appartement de son enfant, ordonna à la nourrice de prendre à l'instant ses hardes et celles de l'enfant pour le suivre ; envoya à la poste commander des chevaux pour *Elliot, ministre-plénipotentiaire de sa majesté le roi d'Angleterre, près le roi de Danemarck, et partant pour Copenhague avec son enfant et quelques domestiques ;* descendit enfin à l'écurie, et obligea, l'épée à la main, le cocher qui d'abord s'y refusoit, à atteler sa voiture pour venir avec lui jusqu'à la poste, et partit enfin en donnant de sa main et avec sa signature, à la porte de la ville, la même déclaration que l'on vient de voir.

On conçoit le bruit que fit cette aventure ;

tout le monde admira les précautions que ce mari avoit su prendre, pour s'assurer avant tout de son enfant, et en constater l'identité contre les chicanes qu'on pourroit imaginer dans la suite. Dès qu'Elliot fut revenu à Copenhague, il écrivit au beau Kniphausen, et lui demanda raison de la minute qu'il avoit en mains. Ce Kniphausen, qu'on n'avoit pas surnommé le *beau* sans raison, mais qui d'ailleurs étoit excessivement fier, fat et vain, répondit avec hauteur à Elliot; de sorte que celui-ci repartit à l'instant, mais avec un secrétaire, deux domestiques, et sous son nom. Cependant le prince Henri, informé de ce qui se passoit, et s'intéressant au sort de la fille de son amie, madame de Werels, se rendit à la campagne assez peu distante de Rheinsberg, où madame Elliot s'étoit retirée depuis l'esclandre de Berlin, et usa de tous les moyens possibles pour la ramener à son devoir et à la raison; ce fut en vain. Cette folle lui répondit avec morgue et emportement, qu'elle aimoit son cousin, qu'elle en seroit la femme en dépit de l'univers, et que, si elle ne pouvoit pas en être la femme, elle en seroit la maîtresse, ou même la servante, et qu'elle coucheroit avec lui autant qu'il le voudroit, et ainsi qu'elle dé-

claroit l'avoir déjà fait. Le prince, trop assuré qu'il n'y avoit rien à espérer d'une fille aussi dévergondée, revint à Rheinsberg, et fit appeler Kniphausen, chez qui il espéroit trouver plus de bon sens; mais il en fut encore plus mal reçu. Ce cavalier osa lui demander de quel droit il se mêloit d'affaires qui ne le concernoient point. Il s'oublia jusqu'à lui dire que tous les princes n'étoient que des tyrans, qui, non contens de l'esclavage qu'ils établissoient chez eux, ne songeoient qu'à faire peser le joug de leur despotisme jusque dans l'intérieur des familles. Le prince lui dit de se retirer dans sa chambre, où il lui fit signifier ensuite qu'il le renvoyoit de son service, et lui ordonnoit de sortir de son château dans le jour, avec défense d'y reparoître jamais.

Kniphausen partit, et deux heures après on vit arriver Elliot, qui en descendant de voiture, monta chez M. de Kaphensk, aide-de-camp de cavalerie du prince. « Mon cher Kaphensk, lui
» dit Elliot, pouvez-vous me dire où est Kni-
» phausen? — Non, répondit le militaire, il y
» a deux heures qu'il nous a quittés en homme
» bien et dûment chassé par le prince. —
» Mais quelle route a-t-il prise? — Je vais le
» faire demander à la poste. Cependant, vous

» m'étonnez : je vous croyois homme de notre
» siècle ; et je vois que vous êtes encore du
» vieux temps ! Quoi, vous n'êtes pas plus
» avancé que cela en philosophie ? Mon cher
» Elliot, vous étiez digne de rencontrer une
» femme qui voulût faire votre bonheur :
» vous n'avez épousé qu'une folle, et à cause
» de cela vous voulez vous couper la gorge
» avec un fat ? Mais, mon cher ami, est-ce
» que notre honneur dépend des fous ou des
» faquins ? — Vous auriez raison, mon ami,
» si Kniphausen n'étoit que le séducteur de
» ma femme ; mais il est l'auteur de ces lettres :
» lisez-les ; vous connoissez son écriture ? —
» Oh, je ne savois pas cela ! Dès qu'il vous a
» écrit et fait écrire sur ce ton, je suis loin de
» vous blâmer ; je vous offre même d'être
» votre témoin, si vous le voulez. »

On sut que Kniphausen avoit pris la route du Meklenbourg, sans doute pour échapper aux recherches. Elliot se hâta de courir après lui, et arriva vers les trois heures du soir à une petite ville où il n'y avoit qu'une auberge qui fût passable. Notre ministre-plénipotentiaire qui ne pouvoit courir sans prendre par-tout des informations très-détaillées, demanda s'il pouvoit loger dans cette auberge. On lui ré-

pendit que non, attendu qu'un autre voyageur venoit de la retenir toute entière pour lui seul. A cette sage précaution, Elliot ne doute pas qu'il n'ait trouvé son homme. Il monte, armé de son épée, de ses pistolets et d'une bonne canne; il entre, ferme la porte sur lui, fait sa proposition et essuie un refus. Alors, ne se possédant plus, il charge de sa canne les épaules du galantin, jusqu'à ce que celui-ci consente à se battre. En allant chercher les champs, Kniphausen se met à soutenir qu'il ne fait plus assez clair, et qu'il faut remettre la partie au lendemain matin: Elliot au contraire prétend qu'il fait encore assez jour pour l'homme sensible qui est offensé, et qui a soif de vengeance. Le premier parle si haut, qu'il faut bien que les habitans comprennent qu'il s'agit d'un duel. On se met en conséquence à les suivre; si bien qu'au sortir de cette petite ville, ils se voyent entourés de deux à trois cents personnes. Elliot comprend, non sans un vif regret, qu'on ne peut pas se battre au milieu de cette foule. Ainsi, il consent à remettre la partie au lendemain, à l'heure où il fera jour; et l'on retourne à l'auberge.

L'Anglois se hâte de se coucher, ayant

grand besoin de repos ; mais lorsqu'il se lève le lendemain à la pointe du jour, il apprend que son noble adversaire s'est enfui vers le milieu de la nuit. Ne sachant plus où il pourra en avoir des nouvelles, il se détermine à se rendre à Berlin, où il ne manque pas de dire à qui veut l'entendre, tout ce qui s'est passé à Rheinsberg et dans le Méklenbourg. Le beau Kniphausen étoit aussi venu dans cette capitale, espérant d'y trouver quelque secours, ou au moins un asile ; mais un de ses cousins, nommé M. de Keith, homme instruit, et philosophe fort sérieux, ayant appris tout ce qui se débite, vient le trouver et lui dit : « J'étois votre ami ; mais depuis » toutes les infamies dont vous vous êtes » couvert, je vous déclare que je ne le suis » plus ; cependant, vous êtes encore mon » cousin, et à ce titre, vous me faites rougir ; » or, je ne veux de déshonneur ni pour moi, » ni pour les miens ; ainsi, vous vous battrez » avec Elliot, ou bien vous périrez de ma » main ; c'est à vous à choisir. »

Kniphausen qui connoissoit le caractère inflexible de son cousin, jugea que ce qu'il y avoit de moins périlleux pour lui, étoit de se battre. Keith fut chargé de porter le cartel,

et de convenir du lieu et de l'heure du rendez-vous, ainsi que des armes. On partit avec les témoins et de bons pistolets pour Baruth, petite ville de Saxe, à six milles de Berlin. On parla d'accommodement; Elliot tira un papier de sa poche, où il avoit rédigé d'avance la déclaration au moyen de laquelle il consentiroit à ne pas se battre; et exigea que Kniphausen la copiât mot à mot de sa main, et la signât sans y rien changer, et sans en rien omettre. Non-seulement, il y déclaroit formellement reconnoître Elliot pour un homme d'honneur, exempt de toute espèce de reproche, de blâme ou de tort; mais de plus, il attestoit que les deux lettres dont Elliot étoit porteur, ne renfermoient que des assertions fausses, controuvées et calomnieuses; et que quiconque les avoit écrites ou dictées, étoit évidemment, et de sa connoissance certaine, un homme vil et faussaire. Kniphausen ayant lu cet écrit, jura qu'il ne le signeroit jamais. Ainsi les témoins postèrent les deux champions: Elliot offrit à Kniphausen de tirer le premier; ce que celui-ci accepta. Son coup n'ayant pas porté, on en revint aux propositions. Kniphausen demanda seulement de changer ou supprimer quelques mots. *Pas une*

seule lettre, répondit Elliot. On reprit place. Elliot tira : un heureux mouvement de tête de la part de Kniphausen donna passage à la balle, qui s'enfonça derrière lui dans l'arbre auquel ce champion étoit adossé. On rechargea les armes, et Kniphausen tira ; sa balle toucha légèrement à la hanche, Elliot, qui n'en parla pas. Ce fut alors que la peur fut la plus forte : le beau cousin copia et signa tout ce qu'on voulut ; et Elliot partit à l'instant pour revenir à Berlin se faire guérir d'une fièvre avec diarrhée, dont il étoit très-fatigué depuis une dixaine de jours, mais dont il n'avoit jusques-là voulu parler à personne. Il fit en même-temps ce qu'il falloit pour assurer son divorce, et repartit au bout de deux jours pour Copenhague.

Le beau cousin ayant voulu se reposer à Baruth, y fut arrêté par le magistrat et mis aux arrêts. Quand le divorce fut prononcé, il épousa la belle cousine, avec laquelle il se retira à la campagne, personne ne voulant plus les voir ni l'un ni l'autre. L'ennui vint bientôt les y joindre ; les reproches suivirent et amenèrent les mauvais procédés. Ils y sont morts peu d'années après leur mariage, ayant trop à regretter, et sans que personne les regrettât. Au reste, la belle

campagne où ils vécurent et moururent, étoit une terre considérable, qui appartenoit à deux Brédow, frères de madame de Werels, enfermés dans une aile du château, depuis plus de trente ans, pour cause de folie. Cette terre, dont mademoiselle de Krauth pouvoit seule hériter, formoit toute sa fortune, et doit par conséquent être revenue à madame Elliot. Les deux oncles, devenus fous, y ont été fort négligés, dit-on; et si les reproches que l'on prétendoit pouvoir faire à cet égard, à monsieur et madame de Krauth, étoient fondés, les extravagances et les malheurs de leur fille en offrent une affreuse punition.

J'ai nommé ci-dessus le médecin M. Bélitz : c'étoit un charlatan qui avoit autant d'esprit que d'originalité. Il étoit venu s'établir à Berlin pour y pratiquer l'inoculation : mais il n'inocula personne, parce que les médecins du pays n'avoient pas attendu son arrivée pour le faire eux-mêmes avec succès. Cependant il parvint à se faire quelque réputation, à quoi ne contribua pas peu la réponse singulière qu'il fit au roi. Ce monarque ayant voulu le voir, lui demanda combien il avoit tué de personnes, et il répondit avec son accent anglois : « Moins que

» vous, sire. » Le roi sourit, parla médecine et petite-vérole, et le renvoya. Il étoit encore plus apothicaire que médecin : il préparoit lui-même tous les remèdes qu'il prescrivoit, et les faisoit payer encore plus cher que ses visites. J'ai connu deux malades, qui par malheur se sont remis entre ses mains : une dame de Rottenbourg, femme très-aimable, menacée de la poitrine, à laquelle il a solemnellement promis une prompte et sûre guérison, et qu'il a, au bout de cinq ou six mois, envoyée à Nice, où elle est morte tout en y arrivant ; et le grand-écuyer de Schaffkotsch, attaqué d'une goutte sereine qui le faisoit beaucoup souffrir, auquel Bélitz a juré qu'à la fin du mois de mai il seroit radicalement guéri, et qu'il a envoyé en terre justement à la fin du mois de mai. J'ai appelé ce Bélitz *charlatan*, non parce que ses malades mouroient, mais parce qu'il leur prodiguoit à tous de ces promesses dont un honnête homme a soin de s'abstenir, et qu'il ne tenoit certainement à aucun d'eux.

Pendant la mission de M. Elliot à Berlin, et avant la guerre d'Amérique, un domestique de louage vint à sept heures du matin m'annoncer la visite d'un mylord qui étoit

arrivé à Berlin la veille à huit heures du soir. Je fis répondre que j'étois sorti. Deux minutes après, ce domestique revint, suivi de son mylord, qui me rencontrant moi-même, me conjura de l'entendre. Je lui fis des excuses fondées sur le négligé où j'étois, et il me répliqua qu'il n'y avoit que les gens désœuvrés qui pussent être habillés de bon matin. C'étoit un grand homme d'environ vingt-huit ans, très-bien fait et d'une physionomie très-noble : je n'ai pas vu d'Anglois plus bel homme que lui. Il me dit qu'il parcouroit l'Europe depuis huit ans, mais que ses beaux jours étoient passés ; qu'il étoit obligé de retourner chez lui dans deux mois, étant devenu pair à la chambre-haute d'Irlande, et ayant été de plus nommé membre à la chambre des communes à Londres, attendu qu'il avoit des propriétés et un domicile dans les deux royaumes ; que de cette sorte on ne tarderoit pas à le marier, et qu'il n'auroit plus qu'à s'enfoncer dans la politique ; mais que ce qui lui faisoit le plus de peine, c'est qu'il avoit perdu ses huit années d'absence ; qu'il rougissoit de m'avouer qu'il ne connoissoit même la littérature d'aucune nation du continent ; que certainement deux

mois étoient insuffisans pour réparer cette faute ; mais que du moins il espéroit parvenir à des connoissances propres à le diriger pour la suite ; que c'étoit dans cette idée que voulant passer ces deux mois à Berlin , il avoit cherché à savoir à qui il pourroit s'adresser plus utilement pour cela ; que c'étoit moi qu'on lui avoit indiqué ; et que sentant bien qu'il n'avoit pas un instant à perdre , il n'étoit arrivé la veille au soir, que pour venir dès le matin me prier de lui consacrer une partie de mon temps. Du reste, il refusa de me dire qui lui avoit parlé de moi. Je pensai que deux mois ne seroient pas de ma part un sacrifice qui dût me déranger essentiellement : ainsi je me déterminai à le faire.

Le mylord offrit de venir chez moi aux heures que je lui indiquerois : mais je considérai qu'en passant chez lui, si je ne le trouvois pas , j'en serois quitte pour donner mon nom à la porte, au lieu que si j'avois à l'attendre chez moi , je risquerois fort de l'attendre en vain des demi-journées entières ; ce qui pourroit quelquefois me déranger très-essentiellement : d'ailleurs, j'avois à peu près tous les jours à passer devant l'auberge de Corsica où il logeoit ; d'où il arriva que nous

convînmes que tous les jours je me présenterois chez lui à onze heures du matin....

Le mylord, au lieu de deux mois, resta quatre mois à Berlin; et si ce fut une plus longue servitude pour moi, ce ne fut néanmoins un plus grand profit ni pour l'un, ni pour l'autre. Il se livra parmi nous, à la même dissipation qui l'avoit entraîné par-tout ailleurs : souvent à mon arrivée, il étoit déjà sorti; et les jours où je le trouvois, M. Elliot, un jeune prince de Cobourg, neveu de la reine et capitaine dans un régiment de Berlin, et je ne sais combien d'autres cavaliers ou militaires, venoient ou nous interrompre, ou me l'enlever. Je ne fus pas long-temps à me convaincre que je lui serois peu utile : il auroit fallu quelqu'attention de sa part; et dans le tourbillon où il se laissoit aller, je n'en avois plus à espérer. Il me parut qu'il le sentoit lui-même; et qu'il songeoit à me piquer d'honneur pour le jour où viendroit le quart-d'heure de Rabelais : car il saisit à-peu-près par les cheveux une occasion assez éloignée de me dire quelque temps avant son départ, que les Anglois en France étoient en général et presque par-tout, reçus avec beaucoup de politesse et de prévénance; que même on leur

leur prodiguoit avec affectation le titre de *mylord*; mais qu'on le leur faisoit bien payer; et que ce n'étoit que pour faire une guerre plus cruelle à leurs guinées, qu'on paroissoit les traiter si bien. Je devinai ce que la comtesse Scorcewska m'a plus adroitement développé dans la suite : ainsi j'ai vu qu'à la forme près, Anglois ou Polonois, c'est au fond la même chose; mais je me bornai à lui demander, en riant, si les François pouvoient espérer plus d'hospitalité en Angleterre; et si du moins leurs politesses n'établissoient pas quelque différence à leur avantage. J'eus même assez de front pour lui citer un voyage de M. le vicomte de Laval, à la Jamaïque, dans lequel on lui fit payer le prix de six guinées, sans d'ailleurs aucune sorte de politesse, un misérable poulet qu'on avoit servi à son domestique. Arrivé au moment de me remercier et de me dire adieu, il me pria, non sans quelque embarras, de lui déclarer franchement ce qu'il me devoit : « Je » n'ai jamais eu de prix, lui répondis-je, » pour des leçons données hors de chez moi: » car je n'en ai jamais donné qu'à vous et à » une dame. Eh bien, je ne commencerai » point par vous à fixer ce prix. Vous avez

» été peu de temps à Berlin : vous m'avez peu
» dérangé ; et des distractions involontaires
» ont été cause que je vous ai été bien
» moins utile que je ne l'avois espéré ; ainsi
» je vous prie de trouver bon que je n'accepte
» aucun payement ». Il me sembla que ma réponse le surprenoit autant qu'elle lui faisoit de plaisir. Il me combla de remercîmens, de complimens, et même de promesses : il me protesta que dès son arrivée chez lui, il m'enverroit par M. Elliot, une bibliothèque angloise choisie, et je ne sais combien d'autres objets. « Voulez-vous, lui répliquai-je alors,
» me permettre de vous demander une sorte
» de payement qui me sera infiniment cher ?
» En ce cas, ayez la bonté de me donner
» votre adresse, et permettez-moi, si jamais
» l'occasion s'en présente, de m'en servir pour
» vous recommander quelque honnête homme
» qui ait besoin de protection chez vous.
» Comptez sur-tout que je n'en abuserai pas,
» et que je serai très-scrupuleux à n'y recourir que pour des choses justes ». Il mit le plus grand empressement à me donner son adresse, et me promit tous ses bons offices, pour ceux que je lui adresserois, le tout sans rien rabattre de ce qu'il vouloit m'envoyer.

Au bout de six ou sept mois, j'eus occasion de le mettre à l'épreuve : je lui adressai et lui recommandai bien spécialement un brave homme de Magdebourg, qui alloit en Irlande pour y réclamer une somme qui lui étoit due, et qu'on ne lui payoit pas. Je sus bientôt que le mylord avoit reçu ma lettre, mais n'avoit pas reçu mon homme, et n'avoit rien fait pour lui. D'ailleurs, il ne songea pas plus à me répondre qu'à me faire ses envois si solemnellement promis. J'avoue que son silence et son refus de services m'indignèrent. Je tardai peu à me trouver en société avec M. Elliot, et je m'en plaignis en homme irrité. M. Elliot fut très-embarrassé ; il ne sut comment excuser son ami, et me promit de lui écrire, bien assuré que tout seroit réparé dans peu. Depuis ce jour, il n'a plus été question de rien : ni M. Elliot, ni moi, n'en avons plus parlé ; et l'on conçoit bien qu'il n'est rien venu. (1) Je pense, en vérité, que les Anglois

(1) Au reste, s'il avoit occasion de lire ces Souvenirs, je ne voudrois pas qu'il imaginât que ce soit par oubli, que je ne dis pas son nom. En 1777 à Berlin, il s'appeloit *mylord Wis...* J'ai su qu'en 1784, il se nommoit *mylord Cler....* Il doit me savoir gré de ne donner que la moitié de ses noms.

nous regardent à-peu-près comme les Juifs regardoient les Egyptiens à qui ils enlevoient ce qu'ils pouvoient. Je rends cette réflexion générale, parce que je connois beaucoup d'autres traits de leur part, qui ressemblent assez à celui que je viens de citer; et qu'en ce cas, je desirerois fort que mes compatriotes prissent entr'eux la bonne résolution de ne plus être leurs dupes, comme nous l'avons si souvent été jusqu'ici.

M. Elliot fut remplacé à Berlin par ce M. Harris, qui depuis a été ambassadeur en Hollande, et est devenu mylord Mammelsbury. Sa mission en Prusse fut son début dans la carrière politique. Je ne sais s'il ne songea d'abord qu'à se former, ou si on lui avoit recommandé plus de retenue que n'en avoit eu son prédécesseur; mais il se communiqua peu, et ne fit presqu'aucune sensation. Je ne sais guère d'autre anecdote sur son compte, que celle de mademoiselle Quinson, sa maîtresse. Un histrion, fort mauvais sujet, nommé Saint-Huberty, avoit amené de France à Berlin quatre jeunes personnes, qu'il plaça à beaux deniers comptans, l'une chez l'envoyé de Bavière; une seconde chez M. de Goltz, officier dans les gendarmes, et frère de celui

qui étoit ministre à Paris ; et la troisième, mademoiselle Quinson, chez M. Harris. Quant à la quatrième, qui étoit la plus laide, mais qui annonçoit déjà les talens qui l'ont illustrée depuis, Saint-Huberty en fit sa femme. M. Harris plaça mademoiselle Quinson dans un joli appartement, où elle ne reçut jamais que ceux que lui-même y amenoit. Elle se conduisit si bien, que, lorsqu'il obtint un congé à la suite duquel il fut ensuite nommé à l'ambassade de Hollande, il lui offrit une pension, si elle ne consentoit pas à se retirer dans un couvent sur les bords du Rhin, où elle vivroit en attendant qu'il sût ce qu'il deviendroit, sauf à reprendre la pension s'il restoit en Angleterre, et à se réunir à lui s'il revenoit sur le continent. La belle préféra le second parti ; d'où l'on peut présumer qu'ils se sont effectivement rejoints.

Je n'ai plus à parler ici que d'un Anglois, M. Minette, propriétaire des paquèbots de Douvres, qui lui valoient près de vingt mille livres sterlings par an. Cet homme, laissant une partie de ses revenus à ses neveux, qui, sur les lieux, faisoient valoir le fonds, vivoit depuis très-long-temps à Berlin, où il s'étoit fixé autant par caprice que par circonstances.

C'étoit un Anglois original, de la grosse espèce : il avoit trois belles maisons à Berlin; et, dans chacune, un appartement qu'il se réservoit. Il alloit selon sa fantaisie, déjeûner dans l'une, dîner dans la seconde, et coucher dans la troisième. Quelques vieilles connoissances lui faisoient la cour; et ce vieux battelier, dur, grossier, et insolent comme les gens de son état qui ont fait fortune, avoit besoin qu'on lui fît la cour. Il y avoit sur-tout un vieux militaire, major de la place, qui, n'ayant pas de fortune, étoit fort assidu à venir dîner avec lui. Après le dîner, M. Minette vouloit jouer aux échecs, où il mettoit bien plus d'amour-propre que d'intelligence. Quand le pauvre major avoit la complaisance de perdre, il étoit traité d'ame basse et vile qui vouloit plaire; et quand il gagnoit, il étoit accablé de sottises comme mauvais joueur et rigoriste. Après avoir rencontré deux ou trois fois ce riche malotru, toujours simple dans son costume, et plus que familier dans son ton, je demandai à M. Sulzer ce qu'il en pensoit. « C'est, me répondit-il, le plus malheureux » des hommes. Il est excessivement riche, et » n'a que de la morgue, de l'insolence, de la » grossièreté et des caprices où l'on ne trouve

» pas l'ombre du sens commun. Un seul mot
» peint son malheur : c'est qu'il n'a aucun
» plaisir à faire du bien, lui qui pourroit en
» tant faire. Il est blasé sur tout; il ne lui
» reste plus d'autre activité que celle qui lui
» vient de son extravagante originalité, et de
» la vanité la plus sotte qu'il y ait au monde. »

Ainsi recordé sur son compte, ce ne fut qu'avec la plus froide indifférence que je le regardai; il le sentit: et comme il avoit remarqué qu'on me témoignoit quelque considération chez le chevalier Mitchel, chez la comtesse Scorcewska, et ailleurs, il voulut me faire quelques avances. Il me rencontra un jour avec M. de Castillon, le père : il nous aborda; et, après les complimens ordinaires, il gronda mon collègue sur ce qu'il y avoit long-temps qu'il ne l'avoit vu; il lui demanda quel jour il lui feroit le plaisir de venir dîner avec lui; et ensuite se retournant de mon côté :
« Monsieur, me dit-il, vous n'avez pas encore
» dîné chez moi; il faut y venir, le jour qu'il
» vous plaira. — M. Minette, lui répondis-je,
» je vous suis bien obligé; mais je ne puis pas
» avoir cet honneur-là. — Et pourquoi donc,
» puisque je vous laisse maître du jour? —
» C'est que je suis engagé. » Cette réplique

de ma part produisit l'effet que je voulois ; elle le déconcerta, l'humilia, et me délivra de ses poursuites.

Parmi les maisons qui appartenoient à M. Minette, il faut compter d'abord l'un des plus beaux hôtels de Berlin, placé sous les arbres, derrière la bibliothèque publique, et presqu'en face du palais du prince Henri. M. de Guines avoit loué cet hôtel, qui ensuite fut occupé par le ministre de Gœrne. M. Minette, fier d'avoir le ministre de France pour locataire, crut avoir acquis le droit de se conduire avec lui comme pair et compagnon. Un jour qu'il le vit à la promenade avec plusieurs dames de la cour, il vint sans façon l'accoster et se placer familièrement à côté de lui ; puis, il se mit à faire l'énumération de tous les François distingués qu'il avoit souvent reçus chez lui, à Douvres. « Mesdames, dit M. de » Guines en riant, ce que M. Minette vous » dit là est très-vrai : à moins d'avoir des » ailes, on ne va point de Calais en Angle- » terre sans passer chez lui, car le paquebot » lui appartient ; il y est né, c'est comme sa » maison. » Ce fut ainsi qu'il renvoya cet importun, et l'écarta pour toujours.

LÉGATION DE SAXE.

Les ministres de Saxe à Berlin, ne sont pas à la vérité, ceux qui m'ont accueilli avec le plus d'empressement; mais j'en ai constamment reçu les mêmes politesses durant les vingt ans que j'ai demeuré en Brandenbourg: au surplus, il n'ont été que deux à remplir cet intervalle de vingt ans: l'un, M. le baron de Stuthereim, et l'autre, M. le comte de Zinzendorff. J'ai déjà parlé du premier (Voyez article *d'Autriche*, le général Nugent), et ce que j'en ai dit suffit pour faire connoître son caractère personnel, qui n'avoit, pour ainsi dire, pour traits distinctifs, que réserve sage et prudente, et honnêteté soutenue et naturelle. Un jour que nous dînions lui et moi chez l'envoyé de Russie, avec la fameuse princesse d'Achkoff, celle-ci ayant nommé un ministre étranger qui étoit à cette époque à Dresden, M. de Stuthereim se hâta d'en dire beaucoup de bien: son empressement à cet égard auroit dû édifier la dame voyageuse,

mais cette dame étoit rarement telle qu'on pouvoit se l'imaginer. « Comment pouvez-vous, » reprit-elle, dire tant de bien d'un homme » semblable? Je ne suis pas d'une bien grande » sévérité, car je sais comment on doit vous » évaluer, vous autres hommes : vous vous » ressemblez tous; foibles et pleins de pré- » tentions, orgueilleux et injustes, toujours » disposés à la tyrannie ; vous vous valez » tous. Cependant, quoique nous ayons tant » à souffrir de votre part, et tant à vous » pardonner, il est au moins vrai que ce qui » indique un défaut absolu de sentimens, ne » se peut tolérer même chez vous; et la con- » duite de cet envoyé envers sa femme ne » dénote-t-elle pas ce défaut? Elle est laide, » j'en conviens; mais il le savoit, quand il » l'épousa. Si cette laideur le justifie de n'a- » voir pas eu d'amour pour elle (1), le jus- » tifie-t-elle aussi de l'avoir conduite en France » pour la ruiner, l'abandonner, et la renvoyer » seule en son pays, quand il en a dépensé » tout le bien en maîtresses et autres extra- » vagances? Eh bien, tout cela n'est rien en » comparaison de ce qui suit. Cette pauvre

(1) Observez que la princesse d'Achkoff étoit elle-même fort laide.

» femme n'ayant plus rien, se retire chez son
» frère : ce frère meurt sans enfans, et elle
» en est la seule héritière : or ce frère étoit
» très - riche, ainsi qu'elle l'avoit été elle-
» même. Que fait le mari en cette circons-
» tance, lui, toujours dépensier, et qui n'a-
» voit pas de fortune ? Il vient à la ville où elle
» est, pour se raccommoder avec elle, c'est-
» à-dire, pour en avoir le bien, ou peut-être
» la ruiner encore. Heureusement elle a fait
» en cette occasion ce qu'elle se devoit à elle-
» même : en arrivant il descend familière-
» ment chez elle : elle étoit à sa toilette ; elle
» le reçoit froidement, comme on reçoit une
» simple connoissance, sans se déranger ; lui
» demande s'il compte rester quelques jours
» en ce pays, où il logera, et s'il lui fera l'hon-
» neur de dîner chez elle *ce jour là*. Ces
» questions et le ton qui les accompagnoit,
» lui firent sentir enfin qu'il ne réussiroit pas ;
» et il repartit à l'instant. Je ne pense pas
» que l'on doive lui pardonner d'avoir man-
» qué de sentimens jusqu'à vouloir se rap-
» procher d'une femme qu'il n'aimoit pas,
» d'une femme qu'il avoit ruinée, et si cruel-
» lement abandonnée ; et de s'en rapprocher
» parce qu'elle est redevenue riche ! Il n'a

» montré de cœur qu'en ce qu'il s'est hâté de
» repartir sur la réception qu'on lui a faite. —
» Mais, reprit M. de Stuthereim, on assure
» que ce n'est pas à lui qu'il faut attribuer la
» démarche que vous lui reprochez; il ne l'a
» faite que malgré lui : ce sont ses parens qui
» l'y ont en quelque sorte forcé. Quant aux
» premiers torts qu'il a eus envers sa femme,
» ce sont des fautes de jeunesse dont il est
» loin de s'applaudir. Au surplus, j'en ai dit
» le bien que nous en disons tous : je ne parlé
» de lui que selon ce qu'il est chez nous ; et il
» y est tel que nous avons tous pour lui la
» plus grande considération » La princesse
répliqua ; car, elle n'est pas femme à reculer ;
mais le baron ne dit plus rien ; alors la princesse d'Achkoff, s'adressant à moi, dit : « Vous
» faites des choses admirables en France ! vous
» faites banqueroute à l'Europe ; tout le monde
» est opprimé, dépouillé et ruiné : mais vous
» jetez 30 millions par les fenêtres, pour le mariage de votre dauphin ! Il est vrai que par la
» faute de cette police que vous vantez tant, les
» filoux troublent vos fêtes. Dix huit cents personnes périssent au feu d'artifice ; mais qu'importe ? le feu d'artifice devoit être une merveille ! Banqueroute, folles dépenses, et as-

» sassinats : oh, monsieur cela est beau! cela
» est grand ! En Russie, nous avons une sou-
» veraine qui agit tout autrement : elle ne fait
» point de dettes : elle paye exactement; on
» n'assassine point chez elle; mais une caisse
» particulière tourne mal; l'impératrice n'y
» est point intéressée : n'importe, il suffit
» qu'elle en ait permis la formation, elle en
» remplit le *deficit*. De quel œil pensez-vous
» que la postérité voye cette comparaison? »
Je ne pus pas lui répondre, parce que j'étois à la table de l'envoyé de Russie auquel j'étois très-justement attaché, et qui ne pouvoit que ménager l'amie intime de Catherine II. Mais je parlai ensuite de cette apostrophe au chargé d'affaires de France, qui, se trouvant le lendemain soir à un grand souper chez le comte Finck-enstein, dit à plusieurs dames avec lesquelles il causoit lorsque cette terrible princesse entra : « Ah mesdames,
» prenons garde à nous ! cachez-moi, je vous
» prie; et du moins ne m'abandonnez pas !
» Cette dame ne vient peut-être ici que pour
» m'étrangler, comme si j'étois Pierre III !
» Hélas, ce ne seroit pour elle qu'un jeu!
» Croyez-moi, sauvons-nous; personne n'est
» ici en sûreté ! Ah, la voilà qui porte la

» main à sa poche ! Elle tire son mouchoir !
» Nous sommes perdus ! Vous savez que le
» mouchoir est son arme favorite ! » Toute la soirée se passa à continuer cette facétie dont la princesse eut beaucoup de peine à ne pas s'apercevoir, car plus d'une fois on en rioit aux éclats tout autour d'elle.

La santé du baron de Stuthereim s'altéra à la fin fort sensiblement à Berlin. Les sables du Brandenbourg ne lui valoient pas mieux qu'à moi et à beaucoup d'autres. Il eut des obstructions et fut menacé de mélancolie. Ainsi il demanda et obtint son rappel, et il s'en retourna à Dresden, où il fut nommé ministre des affaires étrangères, qu'il a conduites durant un assez grand nombre d'années, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort.

En quittant Berlin pour revenir en France, j'ai laissé dans cette ville M. le comte de Zinzendorff, qui avoit remplacé M. de Stuthereim ; ministre non moins sage, poli et discret, mais ayant la physionomie plus ouverte et plus libre, et en général l'air, le ton et les allures plus aisées, plus décidées et plus franches. M. de Zinzendorff, dont le nom est très-illustre dans l'Empire, est digne de le porter ; voilà comme on l'a toujours jugé à la cour de

Frédéric. Je n'aurai qu'une seule anecdote à rapporter dans l'article qui le concerne, car sa conduite a constamment été telle, qu'il n'y a point eu d'anecdote particulière à recueillir sur son compte.

On parla un jour chez lui du prince Xavier de Saxe, autrefois duc de Courlande, et vivant en France, où il s'étoit fixé près de madame la dauphine sa sœur. Ce fut à ce propos que je lui contai ce qui suit : « J'avois vingt-sept ans » lorsque durant la guerre de sept ans, et » vers la fin du mois de mars, j'eus à me » rendre à Besançon, de la Haute-Alsace où » j'étois alors. J'arrivai le soir à Lure, petite » ville qui est sur les frontières de l'Alsace et » de la Franche-Comté. L'auberge où je des- » cendis, la seule convenable qu'il y eût à » cette époque en cette ville, ne retentissoit » encore que de l'aventure qui y étoit arrivée » peu de jours auparavant, et que voici : deux » officiers paroissant venir de Paris, et re- » tourner à l'armée, y étoient entrés, n'ayant » que de simples redingottes par-dessus leurs » uniformes, et sans aucune sorte de déco- » ration. L'un étoit encore jeune, et l'autre » étoit beaucoup plus avancé en âge. En » entrant dans cette auberge, ils deman-

» dèrent si on pourroit les loger, et prièrent
» ensuite qu'on chauffât bien leurs chambres,
» se plaignant beaucoup du froid et de l'hu-
» midité dont ils avoient eu à souffrir toute la
» journée. L'hôtesse, bonne et grosse femme,
» fort active, leur proposa en attendant que
» leurs chambres fussent chauffées, d'entrer
» dans le poêle, pièce assez grande, toujours
» fort chaude, parce qu'elle est placée der-
» rière la cuisine, qui, selon l'architecture du
» pays, n'en est séparée que par une plaque
» de fonte. Ces deux messieurs entrèrent donc
» dans le poêle, et s'y trouvèrent si bien qu'ils
» résolurent d'y souper. Peu de temps après,
» parurent quatre jeunes gens, lieutenans ou
» sous-lieutenans en divers corps, et qui
» avoient obtenu des congés de semestre du-
» rant cet hiver. Enfans du lieu, ils venoient
» souvent à cette auberge pour y apprendre
» quelques nouvelles. Ils entrèrent dans le
» poêle, se rangèrent derrière la plaque de
» fonte, qu'on appelle *la taque*; et là, ils
» se mirent à examiner les deux voyageurs
» qui gardoient le plus profond silence, ou ne
» se disoient que quelques mots à voix basse.
» Comme ceux-ci n'avoient rien qui parût
» fort imposant, nos jeunes gens se mirent

» aussi

» aussi à se parler bas ; ensuite à ricaner, » puis à rire aux éclats, et enfin à fredonner, » chanter et siffler. Comme toutes ces imperti» nences ne troublèrent en rien le calme des » deux étrangers, les étourdis ayant fini leur » rôle, partirent. L'hôtesse vint un moment » après pour mettre le couvert. Tandis qu'elle » en étoit occupée, le plus jeune des deux voya» geurs lui demanda assez nonchalamment si » elle connoissoit les quatre jeunes gens qui » venoient de se retirer. « *Oh oui, monsieur*, » dit-elle, *ils appartiennent à quatre fa*» *milles des plus respectables de cette ville;* » *ils sont ici en semestre.* » Alors cet officier » tire ses tablettes, prend son crayon, et de» mande à la dame de lui donner leurs noms » et ceux des régimens où ils servent. En ce » moment, la bonne hôtesse eut peur qu'ils » n'eussent fait quelque sottise; mais après ce » qu'elle avoit dit, elle ne pouvoit plus re» culer. On voulut tout savoir, et on écrivit » tout. Après quoi, on remit les tablettes en » poche; on la remercia et on demanda le » souper. L'hôtesse eut beau regarder la phy» sionomie de ces messieurs, elle n'y démêla » rien et n'en eut que plus peur. Elle étoit » tourmentée de ses craintes, lorsque l'un des

» quatre jeunes gens reparut. « *Mon dieu,*
» lui dit-elle, *qu'avez-vous fait ou dit dans le*
» *poêle? Le plus jeune de ces messieurs m'a*
» *demandé vos noms, et à tout écrit. Je*
» *tremble que vous ne leur ayez manqué —*
» *Il est bien hardi de prendre nos noms! Et*
» *qui est-il lui-même? — Je n'en sais rien;*
» *mais tenez, voilà un de leurs domestiques*
» *qui entre; demandez-le lui. — Mon ami,*
» *qui sont ces deux hommes qui sont dans ce*
» *poêle? — Ces deux hommes, monsieur!*
» *Le plus âgé est monsieur le major un tel;*
» *et le plus jeune est monseigneur le prince*
» *Xavier de Saxe* ». Cette réponse pétrifia
» tous ceux qui l'entendirent. Le jeune étourdi
» en fut comme anéanti, et s'en alla vîte en
» instruire ses camarades, qui, ne sachant
» que devenir, s'en vinrent à l'auberge pour
» consulter avec l'hôtesse par quels moyens
» ils pourroient détourner le malheur qui les
» menaçoit. Ils se mirent aux genoux de cette
» pauvre femme, qui, ne pouvant leur re-
» fuser son foible secours, entra dans le poêle
» toute tremblante, et dit d'une voix en-
» trecoupée: *monseigneur!* A ce mot, le
» prince voyant qu'il étoit découvert, et de-
» vinant le reste, lui répondit en souriant:

« *Eh bien, ma bonne dame, qu'est-ce que*
» *c'est? — Ah monseigneur, ces malheu-*
» *reux jeunes gens! Ils appartiennent à de*
» *si braves parens, à des familles si respec-*
» *tables! Eux-mêmes se sont toujours si*
» *bien conduits jusqu'à ce moment! Ils sont*
» *si mortifiés et si repentans de leur faute!*
» *Ah monseigneur, jeunesse a toujours be-*
» *soin d'indulgence! — Sont-ils là, ma bonne*
» *dame? — Oui, monseigneur. — Eh bien,*
» *faites-les entrer.* » Cette femme, toute en
» larmes, sortit et ne put qu'avec peine leur
» donner le courage de se montrer. Ils pa-
» rurent très-modestement, firent leur pro-
» fonde révérence, et se tinrent derrière la
» porte dans une posture inclinée. Le prince
» put bien se convaincre qu'en ce moment,
» aucun d'eux ne songeoit à ricaner, ni à
» siffler. « *Messieurs,* leur dit-il, *j'apprends*
» *que vous appartenez à d'honnêtes et très-*
» *dignes parens. L'uniforme dont chacun de*
» *vous est revêtu, m'indique de plus que*
» *vous avez l'honneur de servir le roi et votre*
» *patrie. Sans doute, vous voulez ne rien*
» *faire qui vous rende indignes d'apparte-*
» *nir à vos parens, et de conserver l'état*
» *honorable que vous avez? C'est en consé-*

» *quence de cette pensée, que je me per-*
» *suade que si je vous demande votre parole*
» *d'honneur sur un point, et que vous me la*
» *donniez, vous y serez fidèles toute votre*
» *vie. Vous savez, messieurs, ce que c'est*
» *qu'une parole d'honneur! Vous savez com-*
» *bien elle doit être sacrée! Ainsi, j'ai be-*
» *soin avant tout, que vous m'assuriez bien*
» *que jamais vous n'oublierez la parole que*
» *je vais vous demander, et que jamais*
» *vous ne vous en écarterez, si vous me la*
» *donnez. Répondez donc : puis-je compter*
» *sur cette double assurance?* » Tous les
» quatre répondirent affirmativement ; sur
» quoi le prince reprit la parole et leur dit :
» *Eh bien, messieurs, je vous demande votre*
» *parole d'honneur la plus sacrée, que toutes*
» *les fois que vous rencontrerez un homme*
» *que vous ne connoîtrez pas, vous le respec-*
» *terez par là seul qu'il est homme, et jus-*
» *qu'à ce que vous le connoissiez; je ne vous*
» *demande rien à l'égard de ceux que vous*
» *connoîtrez; je laisse aux sentimens de jus-*
» *tice, de convenance, d'honnêteté et d'hu-*
» *manité, que l'éducation, l'exemple et votre*
» *propre cœur doivent vous avoir inspirés,*
» *à vous tracer la conduite que vous devez*
» *tenir envers eux. Je ne parle ici que des*

» *inconnus ; eux seuls sont l'objet de la pro-*
» *messe solemnelle que je vous demande :*
» *voyez et déclarez formellement, si vous*
» *me faites cette promesse, et si vous êtes*
» *bien déterminés à la tenir.* » Tous les quatre
» promirent tout sur leur parole d'honneur.
» Le prince alors termina cette séance en tirant
» ses tablettes, et en leur disant : « *Je ne vous*
» *cacherai point, messieurs, que j'avois pris*
» *vos noms, et que j'allois les envoyer au mi-*
» *nistre de la guerre, en lui demandant*
» *votre expulsion de l'armée. La parole que*
» *vous me donnez, et sur laquelle je compte,*
» *répare tout. Ainsi, soyez tranquilles et*
» *gens d'honneur. Si je vous rencontre à*
» *l'armée, et que j'apprenne que vous vous*
» *y conduisiez bien, soyez sûrs que je serai*
» *charmé de vous y être utile. J'efface vos*
» *noms ; mais je saurai bien me les rappeler*
» *s'il y a lieu de vous y obliger.* » Ce fut en
» leur donnant cette bonne leçon qu'il leur
» souhaita le bon soir. J'ai toujours pensé qu'il
» étoit difficile à un prince de se conduire en
» pareilles circonstances d'une manière plus
» honorable. — Je pense comme vous, me
» dit le comte de Zinzendorff ; ce trait fait in-
» finiment d'honneur au prince Xavier, et
» c'est peut-être le plus beau de sa vie : au

» moins, n'en connoissons-nous point de pa-
» reils que nous puissions citer ; et je vous
» en ai d'autant plus d'obligation de me l'avoir
» appris, car nul de nous ne le savoit. »

LÉGATION DE RUSSIE.

Lorsque je fus reçu à l'académie de Berlin, le 15 avril 1765, après que j'eus prononcé mon discours, et M. Formey sa réponse, je vis un homme de quarante ans, à-peu-près, de taille médiocre, mais assez replet, vêtu d'ailleurs fort simplement et sans aucune décoration, qui s'approcha de moi, me témoigna m'avoir entendu avec plaisir, et m'invita à dîner pour le lendemain chez lui, ajoutant que si je voulois passer par chez M. Formey, ce dernier me montreroit le chemin. J'acceptai avec l'embarras que l'on éprouve quand on ne connoît pas ceux de qui l'on reçoit des marques d'honnêteté. Il se retira, et M. Formey m'apprit que c'étoit le prince Dolgorouki, ministre-plénipotentiaire de Russie à la cour de Prusse. Le lendemain, à l'issue du dîner, ce prince vint à moi, et me pria de me regarder comme invité chez lui, toutes les fois que j'aurois le loisir et l'intention d'y aller. Depuis cette époque, j'ai constamment reçu

de sa part les mêmes marques d'amitié. Souvent il me faisoit inviter avec les cérémonies d'usage quand il avoit de grands dîners ; et souvent, lorsque j'étois plus d'une semaine ou deux sans aller le voir, il passoit chez moi dans la matinée, pour savoir, disoit-il, si nous étions brouillés ensemble. En un mot, il a été le même à mon égard durant les vingt ans que j'ai passés avec lui dans ce pays, sans que jamais les grands événemens de la politique, ou les petits événemens de coterie aient élevé le moindre nuage entre nous deux. Je ne me rappelle que deux circonstances qui aient pu me faire craindre une rupture, ou au moins quelque refroidissement de sa part ; elles n'ont produit cet effet ni l'une ni l'autre. Je ne rapporterai point la première ; elle n'a rapport qu'à une anecdote de société, qui, à la vérité, fait beaucoup d'honneur aux principes de noblesse et de générosité du prince, mais qui d'ailleurs ne peut intéresser les lecteurs que par un mot de Frédéric, qui peint très-bien ce grand-homme. Dans cette tragique et burlesque aventure, un jeune homme de quinze ou seize ans fut remis à deux bas-officiers qui exercèrent leurs cannes sur ses épaules, jusqu'à lui donner des convulsions. Au milieu

de cette horrible exécution, faite en très-belle compagnie, le ministre d'un prince d'Allemagne, gros et grand homme, jaloux de témoigner son zèle en faveur de l'héroïne du roman, donna un grand coup de poing dans la poitrine de la victime, qui lui cria : *de quel droit me frappez-vous ?* Lorsque Frédéric apprit ce trait, un sentiment d'horreur et d'indignation lui fit dire : « Et à quel titre » ce Jacques Rosbiff ose-t-il frapper mes su- » jets ? Qu'on lui dise de ne jamais se pré- » senter devant moi ! Qu'on écrive à son » prince de le rappeler ! Au reste, je n'ai pas » besoin de ministres de ce pays-là. »

La seconde occasion où j'ai couru le risque de voir l'amitié du prince se refroidir envers moi, est relative à la politique. Dans le temps que se préparoit la fameuse campagne du feld-maréchal Romanzow contre les Turcs, le prince nous dit à table, et en me regardant, « que cinq cents officiers françois s'étoient em- » barqués à Toulon pour aller servir chez les » infidèles, ce qui n'étoit pas plus loyal que » chrétien, puisque les Russes et les François » étoient en paix, et liés d'amitié par divers » traités. » Je fus piqué de ce qu'il disoit cela devant moi, et de ce qu'il avoit affecté de me

regarder en le disant ; et je résolus de m'en venger lorsque l'occasion s'en présenteroit. Cette occasion fut près de huit mois à venir ; mais enfin elle arriva, et j'en profitai. Lorsque Romanzow eut remporté ses deux grandes victoires, j'allai dîner chez le prince pour l'en féliciter. Quand au rôti, on but à la santé des vainqueurs, je dis qu'il n'y avoit dans ces nouvelles qu'une circonstance que je ne comprenois pas ; qu'il falloit que mes compatriotes eussent bien changé depuis que je les avois quittés, ou qu'ils eussent été bien heureux en cette rencontre ; qu'en un mot, on ne comprendroit jamais que de cinq cents officiers françois embarqués à Toulon, et servant dans l'armée turque, on n'en eût trouvé aucun, ni parmi les morts, ni parmi les prisonniers ; et qu'il falloit convenir que tous avoient eu un bonheur merveilleux et d'excellentes jambes. Le prince fut embarrassé, car il se souvint du propos auquel je répondois ; mais il ne donna aucune suite à cette discussion ; et j'ai eu lieu de croire qu'il m'en avoit estimé davantage : au moins est-il vrai que, depuis cette époque, il ne m'a jamais parlé qu'avec les plus grands ménagemens de la nation françoise, qu'au reste il aimoit beaucoup.

———

Ce prince étoit essentiellement bon, mais par caractère et sans foiblesse ; juste par principes et sans versatilité, comme tous les hommes publics devroient l'être ; simple, de la simplicité propre aux hommes de mérite ; modéré comme le sont les hommes réfléchis qui se possèdent ; philosophe en un mot, comme on l'est quand on pratique la philosophie, sans en affecter le ton. Il n'étoit fier que quand on paroissoit lui manquer réellement. M. de Pons-Saint-Maurice, qui avoit vécu onze ans avec lui, me disoit à Paris en 1790 : « M. Dolgorouki est entre tous les Russes que » j'ai bien connus, le plus estimable et le plus » honnête homme. »

M. Bernardin-de-Saint-Pierre, membre de l'institut national, qui, étant officier de génie, a fait campagne avec lui en Finlande, lorsque tous deux étoient encore jeunes, a si bien senti le prix de ses vertus, qu'il lui a toujours conservé le plus sincère attachement, comme lui-même en a toujours été aussi estimé qu'aimé.

Le prince Dolgorouki avoit fait, comme volontaire, trois campagnes à l'armée françoise, durant la guerre de sept ans, et y avoit particulièrement connu et estimé M. de

Guines, qui alors se nommoit M. de Souastre. Lorsque ce dernier fut envoyé à Berlin comme ministre-plénipotentiaire, le prince me dit qu'il reverroit avec bien du plaisir cet ancien compagnon d'armes, quoiqu'il dût naturellement y avoir entr'eux un sujet de querelle, par rapport au droit de préséance. « Mais, » ajouta-t-il, j'espère que notre amitié n'en » souffrira pas, et que cet article délicat s'ar- » rangera sans que nous nous en mêlions di- » rectement. D'après des traités déjà anciens, » je dois céder le pas au ministre de France; » mais si des instructions secrètes m'enjoi- » gnoient de le disputer, quel parti pensez- » vous que je pourrois prendre? Pour moi, » je n'en vois qu'un, celui d'abandonner cette » affaire à nos cochers. »

Un jour, durant le dîner, il me demanda si je pensois qu'il fût juste de pendre tous les espions. Comme cette question m'étonna, et que je le regardai pour voir à sa physionomie dans quelle intention il me la faisoit, il ajouta en souriant : « Je ne parle pas des espions » avoués et privilégiés; on est convenu d'avoir » pour eux beaucoup de considération, et sur- » tout de ne pas les pendre. Je parle des » espions secrets et cachés; et je demande si

» vous feriez pendre l'homme vertueux, qui, » sans aucun intérêt personnel, et par dé- » vouement pour sa patrie, chercheroit à dé- » couvrir les desseins et les ressources des » ennemis de son souverain. » Il est aisé de comprendre combien l'on eut à disserter sur ce point de morale et d'ordre public.

Le trait qui suit fera voir combien étoit calme et philosophique la sorte de résignation avec laquelle il attendoit les divers événemens de la vie. Pendant la guerre de sept ans, il s'embarqua comme officier ingénieur, sur la flotte destinée à faire le siége de Colberg. Un peu fatigué de la mer, il s'endormit profondément, lorsqu'une affreuse tempête survint, et fit croire aux plus braves que l'on alloit périr. Un autre officier vint en ce moment de crise l'éveiller, en lui criant : « Comment » pouvez-vous dormir? Nous périssons! — » Si cela est, répliqua-t-il, qu'ai-je besoin » que l'on vienne m'éveiller? Faites comme » moi. » Et il se rendormit.

Ce prince m'a conté une anecdote assez singulière pour mériter d'être recueillie. « Un » père de famille que je connois très-bien, me » dit-il, avoit eu six fils : il s'agissoit de com- » mencer l'éducation du plus jeune, lorsque

» parut l'*Emile* de J.-J. Rousseau. Le père
» crut ne pouvoir faire mieux que de suivre
» les leçons du philosophe génevois. Lorsque
» cette éducation fut terminée, ce père, au
» désespoir, écrivit à cet auteur célèbre, qu'en
» adoptant sa méthode, il n'avoit fait qu'un
» monstre de son dernier fils; et M. Rousseau
» lui dit en réponse, qu'en publiant son livre,
» il avoit bien pu espérer qu'on le liroit, mais
» qu'il ne s'étoit point imaginé qu'il dût y avoir
» un père assez peu réfléchi pour le suivre. »
M. Wéguelin, mon collègue, à qui je rapportai ce fait, me dit que M. Rousseau avoit eu raison : qu'en voulant écrire sur l'éducation de la jeunesse, ce philosophe avoit été obligé d'écarter un grand nombre d'articles ou sujets de discussion, parce qu'il n'avoit dû considérer que l'homme en général, et non le citoyen de tel pays, ou le sujet de tel souverain, ou l'homme attaché à un culte ou à un autre; que dès-lors, son livre ne pouvoit plus offrir que des vues générales, qui ont besoin de beaucoup de modifications ou de supplémens, pour être applicables à quelque particulier que ce soit; d'où il suit que l'homme réfléchi ne peut voir dans l'*Emile* de M. Rousseau que des formules générales, qu'on n'emploie pour les

cas déterminés qu'à l'aide de plusieurs additions nécessaires et transformations successives ; ce sont en un mot, ajoutoit-il, des directions fondamentales qu'il faut savoir varier ou diversifier plus ou moins, selon les temps, les lieux et les personnes. Celui qui voudra y voir une méthode complète et bonne à suivre telle qu'elle est, ne sera qu'un homme dénué de sens, qui ne devra jamais lire J.-J. Rousseau, parce que jamais il ne sera capable de l'entendre.

Je ne me rappelle pas en quelle année le prince Dolgorouki eut à me charger d'une commission confidentielle, à laquelle il mit beaucoup de zèle par principe de bienfaisance et de probité. Il me prit à part pour me dire qu'il venoit de lui arriver trois de mes compatriotes : un jeune homme fort doux de caractère, une sœur aimable et très-jolie, et une cousine qui étoit bien sans être belle, tous trois gens bien nés, et d'une famille fort honnête ; qu'un de ses parens, voyageant en France, avoit eu occasion de faire la connoissance de ces jeunes gens, et les avoit engagés à le suivre, offrant de fournir aux frais du voyage, et de leur procurer des établissemens convenables en Russie ; qu'à

leur arrivée en la ville de Leipsick, l'argent avoit manqué au conducteur, qui les avoit abandonnés et étoit subitement parti seul; que ces pauvres délaissés avoient vendu quelques effets pour venir jusqu'à Berlin, et se jeter dans ses bras; que, comme Russe et parent, il pensoit devoir venir à leur secours; qu'il en coûteroit autant pour les renvoyer chez eux, que pour les défrayer jusqu'à Pétersbourg; que le premier de ces deux partis auroit des inconvéniens graves et très-mortifians pour eux, tandis que le second ne présentoit que des espérances consolantes, son parent n'étant pas homme à leur refuser son appui, et leurs qualités personnelles ne pouvant que leur procurer des places sortables, sur-tout à l'aide des lettres qu'il leur donneroit; mais que diverses considérations relatives à ce même parent et à quelques interêts de famille, ne lui permettoient de se montrer directement dans cette affaire que comme ministre public; qu'il étoit obligé de cacher en quelque sorte le zèle qui le portoit à les servir; qu'en conséquence il me prioit de me constituer publiquement leur patron, et que je pourrois concerter avec madame de Kameke, qu'il avoit

avoit déjà prévenue à ce sujet, les mesures nécessaires pour leur faire continuer leur route.

J'acceptai la commission : madame de Kameke forma chez elle un conseil composé de madame de Blumenthal et de quelques autres dames, et où je fus admis et entendu. Le premier avis qui fut ouvert dans cette conférence de bonne œuvre, fut de renvoyer ces jeunes gens chez eux, de mains de Russes en mains de Russes : avis que je fis rejeter en représentant que ce renvoi seroit très-mortifiant pour les uns, et fort peu honorable pour les autres. On en vint donc au point essentiel ; et d'après les cotisations particulières, où l'on n'oublia pas de taxer le prince Dolgorouki pour une bonne part, je me trouvai en état de mettre nos jeunes gens en route. Je leur procurai une voiture de louage jusqu'à Dantzik, et leur donnai par écrit les instructions nécessaires pour se rendre de là à Pétersbourg. Au moment de partir, ils se ressouvinrent que par malheur ce jour-là étoit le premier vendredi du mois. Or se mettre en route ce même jour parut aux deux demoiselles, un signe évident qu'il leur arriveroit de fâcheux

accidens. J'eus beau les plaisanter sur cette frayeur, je ne pus les rassurer, et j'eus peine à les vaincre. Cette misérable superstition n'eut pas l'influence que les ames foibles imaginent; car leur voyage fut très-heureux; et j'ai appris depuis qu'ils avoient été placés tous les trois, et que la belle demoiselle avoit épousé un négociant suisse assez riche pour lui procurer une agréable aisance.

En me proposant de parler de ceux qui entouroient le prince, je ne dirai qu'un mot de ses secrétaires : l'un d'eux, nommé Bérézin, étoit cousin-germain de Potemkin, dont il m'a conté toute l'histoire. On me saura gré, je pense, d'en rapporter ici quelques traits des plus édifians.

Potemkin n'étoit pas un bel homme : non-seulement il n'étoit pas beau de visage, il étoit même rebutant ou effrayant : il louchoit de plus, et étoit cagneux ; mais sa taille, sa carrure et sa force étoient extraordinaires. A ce mérite foncier, se joignoit l'avantage d'avoir la plus belle chevelure de toutes les Russies : aussi le temps de ses audiences étoit-il employé à se faire peigner : c'est alors que placé derrière une sorte de balustrade à hauteur d'appui, il voyoit devant lui tous

les grands de l'empire décorés de leurs ordres, attendre avec respect un coup-d'œil, ou un *bonjour*. Quand il vouloit parler à l'un d'eux, il l'apostrophoit par son nom; et les mots *padi-proche, padi-souda*, (*viens ici, va-t-en*,) formoient toute sa galanterie, et amenoient prompte obéissance, avec un ploiement de tout le corps, où les deux mains alloient toucher la terre. Cet homme qui ne payoit aucune de ses dettes, ordonnoit de tout en despote: rien ne pouvoit faire regretter plus vivement le prince Orlow, qui n'avoit rien négligé pour se faire pardonner sa haute faveur, et qui se bornant à son rôle, avoit toujours renvoyé les affaires à ceux qui en étoient chargés, déclarant qu'il n'avoit pas le droit de s'en mêler, et promettant peu, mais ne trompant pas, et adoucissant par sa politesse ses refus de services.

Potemkin, orphelin dès sa première jeunesse, avoit été si pauvre, qu'il n'avoit eu pour ressource que les bontés de son oncle, le colonel Bérézin, qui alors le recueillit, et pourvut à tous ses besoins: ce colonel, que quelques blessures avoient forcé de quitter le service, n'étoit pas riche, le gouvernement lui

ayant pris, sous Pierre-le-Grand, une immense étendue de terrain, qu'il a toujours et vainement promis de remplacer. Quand ce vieil oncle sut la haute fortune de son neveu, il vint du fond de la Moscovie à Pétersbourg, dans l'espoir d'obtenir enfin quelque justice: mais son pupille le reçut très-mal, lui demanda ce qu'il venoit chercher, et lui déclara que ce n'étoit pas le temps de former des demandes semblables à la sienne: ensuite, il donna des ordres pour qu'il ne fût plus admis dans son cabinet. Bérézin, indigné et honteux, vouloit repartir à l'instant: le prince Nariskin, grand écuyer et son ancien ami, le retint, prétendant qu'on pourroit vaincre Potemkin par la persévérance et l'importunité. Ainsi, durant plusieurs mois, on vit tous les jours un respectable vieillard languir comme un objet de rebut, dans les premiers salons de son pupille ingrat et dénaturé. A la fin, le prince Nariskin, vieux serviteur, qui à cette cour avoit le droit de tout hasarder, prit sur lui de dire à Potemkin: « Savez-vous que votre oncle, mon ancien » ami, est dans vos antichambres à y mourir » d'ennui, et qu'il y passe ainsi toutes ses » matinées ? Est-ce que vous ne ferez rien

» pour lui ? Il convient que cela finisse. —
» Qu'il s'en aille ! il y a assez long-temps qu'il
» m'ennuie ! Peu s'en est déjà fallu que je
» ne le misse hors d'état de venir faire ici
» le rôle très-déplacé qu'il y fait. Qu'il s'en
» aille ! Dites-le-lui bien, sans quoi je saurai
» le faire repentir de ses importunités. —
» Mais c'est votre oncle. — Qu'il en remercie
» le Ciel, et qu'il prenne garde à lui ! » Le vieux colonel alla donc cacher sa honte, et nourrir sa colère au fond de sa province.

Pierre Lafosse, célèbre et savant écuyer, très-connu par ses précieux ouvrages sur l'art hippiatrique, avoit reçu, étant à Vienne en Autriche, et de la part du ministre de Russie près de cette cour, de si pressantes sollicitations et des promesses si positives, qu'il s'étoit rendu à Saint-Pétersbourg, chargé de lettres pour les ministres, et d'une belle dépêche pour le prince Potemkin. Lafosse ne pouvoit pas arriver plus à propos pour le successeur du prince Orlow. Cet heureux successeur avoit un cheval malade, qu'aucun Russe ne pouvoit guérir : cheval superbe, le plus beau peut-être de tout l'empire, et dont Joseph second avoit fait présent au grand, gros et robuste favori. On devine sans doute

que Pierre Lafosse fut très-bien reçu ; qu'il eut les entrées libres, sûr d'être toujours courtoisement accueilli ; que le cheval lui fut montré et remis ; que Pierre Lafosse fit construire un hangar pour traiter ce cheval si rare avec tous les soins dont il fut capable ; qu'il parvint au bout de quelques mois à le guérir ; qu'on l'en remercia avec toute l'exagération d'une fausse reconnoissance ; mais qu'on ne lui remboursa point ses débours, qu'on ne lui paya point ses soins, que les entrées lui furent ensuite interdites, comme à un vieil oncle, qu'on ne fit en un mot rien pour lui, et qu'il partit de Russie comme on se sauve de l'antre d'un lion ou d'un léopard. Voilà donc comment la civilisation pénètre quelquefois dans les cours et gagne jusqu'aux favoris.

Pierre Lafosse arriva à Berlin, ayant quelques lettres pour moi. Il s'y reposa quelque temps, et je le vis autant que je le pus. Je jurai de n'avoir toute ma vie que le plus profond mépris pour tous ceux qui vivant dans les cours, auroient trop peu de moralité pour n'en pas craindre l'air contagieux, et n'aspireroient au contraire qu'à se nourrir de ce poison funeste.

La Russie est, je crois, le seul pays, où l'état des secrétaires de légation soit un état fixe et stable. Le jeune homme qui entre dans cette carrière est d'abord employé comme apprenti diplomate dans les bureaux du département des affaires étrangères; après quoi on le place dans quelque légation comme *actuaire*, ou chargé de la tenue des registres, ensuite comme expéditionnaire ou copiste, de là comme secrétaire-rédacteur, comme conseiller de légation, etc. Il est toujours le maître de se retirer ; et à quelqu'époque qu'il en prenne le parti, il conserve ses appointemens en entier, s'il veut rentrer dans les bureaux de Pétersbourg: s'il préfère rester libre, il a la moitié de ces mêmes appointemens, sous le titre de pension. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les appointemens, les titres et les privilèges s'accroissent à mesure que l'on monte d'un grade à l'autre. On sait quel est à cet égard l'ordre établi en Russie, où l'on n'a pour tous les emplois qui tiennent au service public, qu'une seule échelle, savoir l'échelle militaire. Il suit de là que si l'on veut récompenser un savant, ou tout autre homme de l'ordre civil, on lui donnera le grade, par exemple, de lieute-

nant-général, qui lui assurera le titre d'*excellence* : c'est ce qui étoit arrivé au docteur Scheffer dans le temps où il avoit été à Pétersbourg médecin du prince de Saxe, duc de Courlande, et de Paul premier, grand-duc de Russie. M. de la Harpe, qui ignoroit toutes ces circonstances, fit une bévue assez malheureuse chez ce dernier prince, qui voyageoit sous le nom de *comte du Nord.* Dans un dîner où M. le comte du Nord avoit fait inviter M. de la Harpe, qui étoit son correspondant littéraire, M. d'Alembert qui avoit refusé d'être son gouverneur, et M. Scheffer qui alors même avoit à le guérir d'une légère incommodité, le prince n'adressoit point la parole à ce dernier, qu'il ne lui donnât le titre de *votre excellence*; et M. de la Harpe se persuadant que ce qui n'étoit qu'une étiquette, étoit un persiflage, communiqua sa pensée à un cavalier de la suite, son voisin, qui lui déclara bien sérieusement que ce titre étoit dû à ce médecin. Cette déclaration ne put convertir l'auteur du comte de Warvik, qui s'adressant au comte du Nord lui-même, lui dit : « Mais » monseigneur, si un médecin a le titre » d'*excellence* en Russie, quel sera donc le

» titre que l'on donnera à un homme de
» lettres ? — Monsieur, répondit Paul pre-
» mier, je vous avoue, non sans rougir, que
» l'on n'a point encore réglé chez nous le
« rang des gens de lettres : mais je suis per-
» suadé que si ma mère étoit ici, elle vous
» donneroit de l'*altesse*. » M. de la Harpe, qui ne vit pas que tout le monde sourioit malignement, prit, dit-on, cette réponse au sérieux, et en fut très-content.

Il n'a presque passé aucun russe par Berlin, aucun étranger n'y est allé, ou n'en est revenu par cette route, durant les vingt ans que j'ai demeuré en cette ville, que je ne l'aie vu, et même interrogé, autant que les convenances me le permettoient : aussi a-t-on souvent cru que j'avois voyagé en Russie. J'ai vu Falconnet lorsqu'il y alla; je l'ai vu à son retour : je fus du nombre de ceux à qui il donna des morceaux du granit qui forme le piédestal de Pierre-le-Grand, granit dont la mode alors étoit de se faire des boutons de manches. Le prince Baratinsky, allant occuper à Paris, le poste de ministre-plénipotentiaire, me pressa si vivement de lui donner mes commissions, et me promit si galamment d'avoir soin qu'elles fussent bien faites, que je lui

remis quelques exemplaires de mon *Traité du Style*, que l'on venoit d'imprimer. Chaque exemplaire avoit son enveloppe bien cachetée, et son adresse.

Cependant, il n'y eut guères que M. d'Alembert qui reçut le sien. Quand je fus bien assuré de cette négligence, j'en écrivis à son excellence, ayant grand soin de ne diriger mes plaintes que contre les personnes do sa suite auxquelles elle auroit donné ses ordres à cet égard : son excellence me répondit que j'avois été mal informé, et qu'elle étoit certaine que le tout avoit été fidèlement remis conformément aux adresses. Ce trait est le seul qui, de la part des russes voyageurs, ait pu me fournir quelque sujet de plainte.

M. le comte de Schuwaloff, auteur de l'Épître à Ninon de l'Enclos, s'arrêtant quelque temps à Berlin, en revenant d'un voyage qu'il avoit fait en France, me parla un jour de l'Ode sur la navigation, pièce qui, quelque temps auparavant, avoit valu un prix académique à M. de la Harpe. Je ne sais quelle distraction me fit oublier dans ce moment, que M. le comte russe avoit beaucoup d'obligation à l'auteur de cette ode, les vers de l'Épître à Ninon ayant été tous limés et

retouchés par lui. Je parlai de l'ode avec peu de ménagement : je parus surpris que M. de la Harpe n'eût pas fait mieux. Je trouvai qu'il y avoit des strophes bien au-dessous du médiocre ; que même il y en avoit peu de bonnes ; que le tout étoit froid et sans verve : et que cet ouvrage, l'un des plus mauvais qui soient sortis de la plume de cet auteur, prouvoit que le talent de l'ode lui avoit été refusé. Le lendemain de cette discussion, le prince Dolgorouki me dit en riant : « Vous » vous êtes perdu hier : M. le comte s'étoit » pris pour vous de la plus belle passion du » monde : il vous estimoit et vous aimoit sin- » gulièrement ; personne peut-être n'avoit » fait sa conquête comme vous ; mais votre » sévérité contre M. de la Harpe a tout dé- » truit : vous êtes un homme noyé. — Mon » prince, lui répondis-je, je m'en consolerai, » si vous ne partagez pas son indignation ». C'est ce même comte qui, dit-on, a procuré à M. de la Harpe, la correspondance littéraire de Paul premier.

L'anecdote la plus curieuse et la plus singulière que j'aie à citer concernant la Russie, tient à un ouvrage historique d'une espèce unique. Un seigneur russe en partant de son

pays, avoit reçu le manuscrit de cet ouvrage sous la double promesse de ne le montrer qu'avec la plus grande discrétion, et de le faire imprimer en breloque, au nombre de cinquante exemplaires seulement, qu'il falloit soigneusement se faire remettre, sans que personne pût en voir, avoir, ou garder un seul. Ce seigneur, très-empressé de bien remplir cette commission, en étoit d'autant plus embarrassé, qu'il n'avoit aucune connoissance de tout ce qui est relatif à l'art typographique. Il se persuada que je consentirois volontiers à le remplacer, et que je lui garderois le secret, et en conséquence il me confia le manuscrit précieux dont il s'étoit chargé. Je fis faire cette rare édition avec toutes les précautions que ce mystère pouvoit exiger; et je lui remis peu de jours après, les cinquante exemplaires, bien assuré que personne n'avoit connoissance de ce qu'ils contenoient, et qu'on n'en avoit tiré qu'un seul exemplaire de plus, que je gardai pour moi, ainsi que je le déclarai à l'illustre commissionnaire. Par malheur, je confiai cet exemplaire à ma femme, qui, l'ayant mis à sa montre, le perdit, parce que l'anneau qui le portoit, s'usa et se coupa sans qu'on s'en aperçût. Cet

accident irréparable m'a toujours causé un véritable regret, tant à cause de l'auteur, qu'à cause du contenu de ce petit ouvrage. En effet, l'auteur étoit une personne du plus haut rang; et ce que l'ouvrage contenoit, se réduisoit à nous dire, sous le titre d'*Histoire des Empereurs Romains*, et presque en une seule phrase : « qu'un *tel* fut assassiné par un » *tel*, que *tel* autre assassina à son tour ». Cette liste d'assassinats, commis pour occuper le trône impérial, et qui présentent une chaîne non interrompue et monotone d'un même crime, devient par toutes ces circonstances, l'ouvrage le plus étonnant, le plus original, et le plus hardi, aussi bien que le plus court que l'on puisse imaginer.

On me saura gré de consigner dans ces Souvenirs ce qui est vénu à ma connoissance au sujet des Orlow. Ce que j'ai à en dire, se réduit à trois points, 1°. leur famille; 2°. la part qu'ils ont eue à la mort de Pierre III; et 3°. le caractère particulier de celui qu'on nommoit le *Balafré*. Mais je crois devoir auparavant rapporter deux anecdotes assez curieuses sur Catherine II, et qui me semblent peu connues.

On sait que cette princesse est née et a été élevée à Custrin, où son père, général au

service de Prusse, étoit gouverneur. Madame la baronne de Printzen, qui, étant demoiselle, avoit été dame d'honneur à cette petite cour, m'a parlé plusieurs fois et des parens, et de la fille, qui, certes, ne songeoit guères qu'elle dût être un jour la souveraine d'un grand empire. « Je l'ai vue naître, me » disoit-elle ; j'ai vu comment on l'élevoit ; j'ai » été témoin de ses études et de ses progrès ; » j'ai aidé moi-même à emballer son trousseau » lorsqu'elle est partie pour la Russie. Elle avoit » assez de confiance en moi, pour que je pusse » me flatter de la connoître mieux que per- » sonne ; eh bien, je n'aurois jamais deviné » qu'elle dût mériter la réputation qu'elle s'est » faite. Je n'ai remarqué en elle et dans toute » sa jeunesse, qu'un esprit sérieux, réfléchi » et froid, mais aussi éloigné de tout ce qui » est saillant, que de tout ce qui est erreur, » caprice ou étourderie. Je m'étois persuadée » en un mot qu'elle seroit une femme ordi- » naire. Ainsi, vous pouvez juger de la sur- » prise où m'ont jetée ses grandes aventures. »

Cette impératrice n'étant encore que grande-duchesse, eut une maladie très-grave, dont elle fut heureusement sauvée par un chirurgien françois, qui, quelque temps après, se

retira dans sa patrie. Lorsqu'elle fut véritablement souveraine, elle se rappela le service que cet homme lui avoit rendu, et lui envoya le brevet d'une pension de dix mille francs. « Puisque j'ai le malheur, dit-elle, de ne pou-
» voir être utile aux auteurs de ma vie, il faut
» au moins que je le sois à celui qui me l'a
» conservée. » Ce qui donna lieu à ce mot, c'est que la princesse sa mère, qui étoit morte peu avant son avénement au trône, avoit vécu dans une très-grande médiocrité de fortune à Paris, où elle s'étoit retirée, et où elle avoit occupé un petit hôtel derrière le Luxembourg. Je ne parle pas du frère de Catherine; il a vécu et est mort inconnu.

Ce que les amateurs envieront le plus à cette princesse, c'est la construction de sa bibliothèque : pour avoir un livre placé sur telle tablette, il ne falloit que presser sur un bouton portant le même numéro; à l'instant, la tablette venoit en avant et descendoit à hauteur d'appui; on la renvoyoit ensuite à sa place, en recourant au bouton. Je n'ai pas besoin d'ajouter que tout le mécanisme nécessaire à ce service, étoit caché dans les bois.

Les Orlow étoient cinq frères; l'aîné, qui n'a jamais voulu aucune place, qui n'a rien

été, et qu'on nommoit le philosophe; le second, qui a été fait prince; le troisième, qui est celui qui avoit la balafre; et les deux autres, qui étant beaucoup plus jeunes, ont fait peu de sensation. Tous les cinq étoient d'une taille et annonçoient une force bien supérieure à ce que l'on a coutume de voir, du moins en Europe. Le second étoit néanmoins le plus bel homme de tous; et le troisième, celui qui étoit le plus fort; la balafre qu'il avoit au visage provenoit d'un pari qu'il avoit fait et gagné dans as jeunesse, de se battre contre je ne sais combien de grenadiers à la fois, et dans lequel il resta vainqueur, quoiqu'il y eût reçu au visage une blessure dont il a porté la marque toute sa vie. Je n'ai à citer sur leur origine qu'un fait, au sujet duquel je ne garantis que de l'avoir lu, ainsi que je vais le raconter.

J'allai un jour à une vente de livres à Berlin; c'étoit dans l'après-midi. En entrant dans la salle de vente, je vis M. de la Gr*** déjà placé et tout près de la table : je parvins à me procurer un siége à côté de lui; et nous nous mîmes à examiner les livres posés sur la table devant nous. M. de la Gr*** prit une brochure couverte en papier bleu, et d'environ cin-

quante

quante pages : c'étoit une relation faite par un officier, des événemens qui eurent lieu en Russie lors de la mort de Pierre III. Mon voisin, en le feuilletant, tomba sur un passage qu'il me montra, et que nous lûmes ensemble à voix basse : on y racontoit que Pierre-le-Grand, faisant décapiter les Strélitz rebelles, et ayant pour abréger la besogne, un bloc devant lui, sur lequel il expédioit, à grands coups de hache, sa bonne part des coupables, il arriva qu'il y eut bientôt parmi ces soldats, une vive émulation pour parvenir à l'honneur d'être décapités par l'image de Jésus-Christ; et que cette émulation fut poussée si loin, qu'un très-grand et très-bel homme y arrivant lorsqu'un autre prenoit déjà la place sur le bloc impérial, se mit la tête contre le même bloc, afin de pouvoir être frappé d'un coup de revers; que Pierre Ier., frappé de cet excès de servilité, fit grâce de la vie à cet homme, qui a été le grand-père des Orlow, par qui Pierre III, descendant et héritier de Pierre Ier., a péri. Qu'auroit dit Pierre-le-Grand, ajoute l'auteur, si on lui eût prédit que cet acte d'indulgence, envers un simple soldat, devenoit un arrêt de mort contre sa postérité ? Nous ne pûmes continuer notre lecture, car on

mit en vente cette brochure de deux sous, qui fut poussée jusqu'à un ducat, et qui seroit allée bien au-dessus, si on avoit été instruit que c'étoit l'envoyé de Russie qui la faisoit acheter, et qu'il avoit ordre d'en retirer les exemplaires, à quelque prix que ce fût.

On nous a donné bien des versions sur les détails de la mort de Pierre III. Je vais rapporter celle qui m'a été communiquée par un jeune Russe qui, particulièrement protégé par le ministre des affaires étrangères en Russie, avoit été autorisé à lire tous les papiers réunis dans les cartons, et m'assuroit avoir recueilli des pièces originales ce qui suit :

Pierre III avoit résolu de faire enfermer sa femme dans un couvent, au fond de la Moscovie. On en fut instruit par la princesse d'Achkow, qui avoit arraché ce secret à sa sœur, mademoiselle de Voronsoff, maîtresse de Pierre III. On tint un conseil, où furent admis la princesse d'Achkow, Grégoire Orlow, qui depuis fut fait prince, et quelques autres personnes bien affidées : on cite entr'autres, Alexis Orlow le balafré, le comte Panin et le prince Repnin. Ce fut là que l'on décida qu'il falloit gagner les régimens des gardes, tandis que Pierre III étoit à une cam-

pagne peu de distante de Pétersbourg. On gagna les gardes, tant on fut bien servi par les émissaires auxquels on eut recours ; il n'en coûta qu'un rouble donné à chaque soldat pour boire de l'eau-de-vie. Pierre III, averti de cet événement, consulta le vieux maréchal de Munich, militaire célèbre, âgé alors de plus de quatre-vingts ans, et qui étoit auprès de cet empereur. Le maréchal lui dit qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre, celui de se rendre sur-le-champ à Pétersbourg, à la tête de sa garde de Holstein, et d'aller se présenter aux gardes avant que l'on eût consolidé les mesures prises contre lui. Pierre n'eut pas ce courage ; de sorte que Munich le quitta en lui disant : « Vous vous perdez sans ressource ; » et dès lors, je vous deviens absolument inu- » tile ; je vais m'enfoncer dans la retraite : » adieu. » Pierre, ainsi réduit à lui-même et aux lamentations de sa maîtresse, se mit à négocier. Les messages se succédèrent ; et après quelques autres propositions, l'empereur voulut s'enfuir en Allemagne. Il vint à Cronstadt ; mais il y arriva trop tard. Le gouverneur lui ferma les portes, et menaça de faire feu sur lui et sur son monde s'il ne se retiroit. Il revint donc forcément dans sa re-

traite, et offrit de se démettre solemnellement de l'empire en faveur de son fils, dont Catherine seroit tutrice et régente; et en même temps de se retirer dans le Holstein, et se contenter de ce duché. Cette proposition plut d'abord beaucoup à Catherine, qui vouloit l'accepter; mais les Orlow et autres s'y opposèrent, et lui dirent : « Il est naturel qu'en ce
» moment vous n'aperceviez pour vous, que
» des avantages réels dans le projet dont il
» s'agit. En effet, vous serez souveraine sans
» opposition, sans combat et dès l'instant;
» mais examinons l'avenir : Pierre va partir
» et se rendre dans le Holstein. S'il regrette
» l'empire qu'il aura perdu, il n'aura pas par
» lui-même les moyens d'y rentrer; aussi,
» n'est-ce pas lui qu'il faut envisager ici. C'est
» sur tous les cabinets de l'Europe qu'il faut
» porter les yeux. Quel est celui de tous ces
» cabinets où l'on ne se dira pas que, si l'on
» peut vous réconcilier avec votre époux,
» on sera assuré de jouir chez nous d'un
» crédit illimité? Le souverain qui auroit
» opéré cette réconciliation ne seroit-il pas
» notre premier allié, à titre de reconnois-
» sance de la part de l'empereur, et à titre de
» convenance de votre part? Cette réconci-

» liation sera donc l'objet, le but de tous les
» efforts des puissances de l'Europe. Toutes
» y travailleront de concert, et avec une sorte
» de rivalité soutenue. En ce cas, madame,
» vous y refuserez-vous? Pourrez-vous ré-
» sister à cette sorte de concert, sur-tout s'il
» survient des circonstances qui vous obli-
» gent à de grands ménagemens envers les
» solliciteurs? Résister aux sollicitations de
» toute l'Europe, c'est une folie que de penser
» qu'on le puisse. Vous finirez donc, un peu
» plutôt ou plus tard, par vous raccommo-
» der; et alors, un peu plutôt ou un peu plus
» tard, nous en serons d'une manière ou d'une
» autre les victimes, nous tous qui vous ser-
» vons. C'est de notre sang que la réconcilia-
» tion sera scellée; nous paierons de notre tête
» le retour de l'empereur. Les humiliations,
» la disgrace, la proscription, la réprobation
» générale, l'échafaud ou le poison, telle sera
» la récompense de notre zèle. Madame, en
» ces sortes de matières, on ne peut pas faire
» les choses à demi: quiconque fait le premier
» pas, ne doit plus s'arrêter qu'il n'ait atteint
» le dernier terme. » Catherine n'eut rien à
répondre à ces puissantes raisons. Elle se
mit à pleurer; et les autres allèrent en avant.

sans même lui demander son aveu. Elle n'eut d'autre part à la mort de Pierre III, que de garder le silence auquel on la réduisit.

Trois hommes, les plus robustes que l'on connût à Saint-Pétersbourg, Orlow le balafré, un major, que quelques personnes ont dit avoir été le prince Barastinsky ou son frère, et un grenadier, partirent pour se rendre auprès de Pierre. Ils s'annoncèrent comme porteurs de la réponse de Catherine. Les deux premiers s'avancèrent avec lui jusques près de la fenêtre, sous prétexte de n'être entendus de personne ; tandis que le grenadier, placé sur la porte comme pour éloigner les curieux indiscrets, s'approcha ensuite et sans bruit derrière eux. Lorsqu'il fut assez près, Orlow et le major saisirent subitement Pierre, chacun par un bras ; le grenadier lui passa son ceinturon au cou, et lui donna la colique hémorroïdale dont il mourut. A la vérité, il se débattit plus violemment qu'on ne l'avoit imaginé. Mais il étoit loin de pouvoir se dégager de trois hommes tels que ceux qui le tenoient. Telles sont les principales circonstances que l'on m'a racontées. Il y en a quelques autres auxquelles je ne m'arrête pas, parce qu'elles sont peu importantes.

Quoique le prince Orlow fût moins fort que son frère, il falloit néanmoins qu'il le fût beaucoup, si un autre fait que l'on m'a raconté est vrai. On m'a assuré que, lorsqu'il fallut faire prêter aux soldats des gardes le serment de fidélité à l'impératrice, le prince Orlow, capitaine d'une compagnie habillée à la romaine, en ayant donné l'ordre à cette compagnie, un officier, fort replet, s'écria qu'il avoit prêté ce serment à l'empereur, et qu'il ne pouvoit par conséquent le prêter à d'autres; sur quoi Orlow, le saisissant sur la poitrine, le lança hors des rangs avec tant de force, que cet homme alla tomber assez loin; et que le premier, se retournant à demi vers la troupe, dit impérieusement le mot : *marche*, auquel tout le monde obéit, sans oser répliquer, tant il en avoit imposé par cette action vigoureuse.

SUPPLÉMENT.

Un accident particulier, mais où l'auteur n'a eu aucune part, a fait écarter durant l'impression de ce Volume, deux morceaux également importans l'un et l'autre, et qui par conséquent vont être replacés ici, au moins par extraits.

Le premier de ces deux articles indique comment et pourquoi l'auteur se brouilla avec madame du Troussel, et ensuite avec le prince Henri : cet article se rapporte à la page 119.

Le second renferme la réponse que l'auteur fit au roi, lorsque celui-ci parla si mal de la noblesse françoise, et qu'il parut douter si nous avions encore nos anciennes écoles. Cette réponse devoit être placée à la page 126, après le premier alinéa. L'auteur peut d'autant moins se dispenser de les mettre sous les yeux des lecteurs, que 1°. il a plusieurs fois annoncé qu'il donneroit les causes de la rupture qu'il y a eu entre lui, madame

du Troussel et le prince ; que cette rupture s'est faite avec une sorte d'éclat ; si bien que l'auteur ne pourroit que paroître avoir eu tort en cette occasion, s'il gardoit le silence ; 2°. que s'il paroissoit n'avoir rien répondu à Frédéric, concernant les écoles et les nobles de la France, il sembleroit avouer qu'il a en ce moment abandonné la cause de sa patrie et de la vérité : or, c'est là un sujet de blâme très-grave, et auquel il doit d'autant moins s'exposer, qu'il ne l'a jamais mérité.

Premier Article, page 119.

On a vu quelle étoit ma manière d'exister dans la maison de M. et madame du Troussel. Depuis bien des années, le public étoit témoin de cette liaison d'amitié franche, pure et honnête ; il n'en résultoit dans l'esprit de personne, ni doute, ni soupçon, ni blâme. A la fin, nous ne pouvions plus nous désunir sans scandale : cependant cette rupture, que j'étois loin de prévoir, devint indispensable, et se fit avec éclat. Je m'aperçus, ou crus m'apercevoir, qu'un jeune étranger, qui avoit besoin d'appui, avoit inspiré à madame du Troussel des sentimens plus tendres que ceux de la bienveillance. Bientôt

je fus assuré que beaucoup d'autres personnes avoient la même opinion ou le même soupçon que moi; et dès-lors j'examinai attentivement la conduite que j'aurois à tenir dans le cas où mes conjectures se vérifieroient.

Peu m'importoit en général que cette dame eût une inclination ou non; mais je ne pouvois qu'être très-affligé des suites qui devoient naturellement en résulter pour elle, et pour son mari qui n'avoit rien perdu de l'attachement qu'il lui avoit voué, et dont le caractère loyal ne pouvoit faire présager, en cas de trahison, que des catastrophes funestes. En revenant ensuite à moi-même, je sentois qu'il ne me convenoit en aucune sorte d'être mêlé dans les aventures de cette espèce. Ce dernier point me donnoit d'autant plus de souci, que cette dame, pour cacher une pareille intrigue à son mari et au public, n'avoit personne qui pût plus convenablement lui servir de manteau que moi. Tout seroit allé à merveille, si j'avois consenti à être confident discret et exact à tout légitimer par mon honnêteté bien reconnue. Peut-être se flatta-t-on de m'amener à jouer ce rôle ignominieux, d'autant plus qu'on

n'avoit guère d'autre parti à prendre. Voilà ce que je prévis, et ce que je voulus prévenir. Aussi, dès que mes premiers soupçons se furent assez fortifiés pour établir chez moi une sorte de persuasion, ne songeai-je plus qu'à me retirer sans brouillerie et sans dispute, si cela m'étoit possible. . . . .

J'eus recours, pour remplir mon projet, à divers moyens que je méditai et préparai de mon mieux, mais qui ne me réussirent pas. Madame du Troussel parut m'avoir deviné, et avoir bien calculé le mal que ma retraite de chez elle pourroit faire contre elle-même dans tout le public. L'inutilité de mes premières tentatives me força de cette sorte à prendre un parti décisif, même au risque de voir ce petit événement devenir pour quelque temps, la nouvelle de tous les oisifs. Cependant je cessai peu-à-peu d'être dans cette maison comme j'y avois été si long-temps. M. du Troussel fut à la fin le seul qui parût avoir toujours les mêmes sentimens pour moi : quant aux autres personnes, je n'en éprouvois plus que de très-foibles égards. C'est ainsi que je vis arriver le moment où ce que je me devois à moi-même, suffisoit pour m'autoriser à rester

chez moi. Ce n'en étoit néanmoins pas encore assez à mon gré : je ne voulois pas que le public pût m'accuser d'ingratitude ou de légèreté : je sentois qu'il falloit en conséquence attendre que le public me crût obligé de me retirer. « Il faut, me disois-je, que » l'on soit prêt à me blâmer, si je reste plus » long-temps : il faut attendre que la mesure » soit comble, et que tout le monde le sente » et soit prêt à le dire. » Je ne parle pas de tout ce qu'une semblable attente eut de pénible pour moi : mon courage m'éleva au-dessus de toutes ces peines, que j'avois l'air de ne pas apercevoir.

Enfin, il me parut que j'étois arrivé au terme desiré, lorsqu'un billet de son altesse royale monseigneur le prince Ferdinand, en m'invitant à aller dîner chez lui à Frédérics-Feldt, m'annonça que M. du Troussel m'y conduiroit, et m'en rameneroit le soir. A peine avois-je reçu ce billet, que le colonel d'artillerie passa chez moi pour convenir de l'heure de notre départ, et engager ma femme à aller souper et m'attendre chez lui. Tout fut arrêté comme il le voulut.

En revenant de Frédérics-Feldt le soir, je dis à M. du Troussel que j'avois à l'instruire.

ainsi que madame son épouse, d'une chose qui me coûtoit infiniment, et devant laquelle je reculois en vain depuis long-temps ; que personne ne pouvoit leur être plus attaché que moi ; mais que j'avois à remplir des devoirs sacrés qu'il ne m'étoit ni permis ni possible de négliger ; que mes enfans approchoient d'un âge où je ne devois plus les abandonner à des domestiques ; et qu'en conséquence j'avois à le prier de trouver bon que je ne profitasse plus de leur société qu'une ou deux fois par mois, tout au plus. J'étois vivement affecté : il en fut assuré au son de ma voix. Aussi me répondit-il par ces mots remarquables : « Nous sommes trop » amis pour avoir rien à dissimuler l'un » envers l'autre : je vous avouerai donc que, » loin de blâmer le parti auquel vous vous » décidez, il y a près d'un an que je pense » que vous devez le prendre. » Cette réponse nous mit parfaitement d'accord : nous n'eûmes à y ajouter que des protestations, qui furent certainement loyales de sa part et de la mienne.

En rentrant chez lui, au moment que l'on venoit de souper, il dit à madame son épouse : « Ma chère amie, j'ai à vous annoncer une

» nouvelle qui vous fera de la peine comme
» elle m'en a fait à moi-même ; mais que néan-
» moins je ne puis qu'approuver. M. Thiébault,
» déterminé, ainsi qu'il le doit, à soigner
» l'éducation de ses enfans, ne viendra plus
» nous voir qu'une fois ou deux par mois ».
Ce mot déconcerta cette dame; elle ne l'avoit pas prévu : elle devint rouge d'embarras et de dépit, et eut peine à répliquer que j'étois mon maître, et que je lui ferois toujours plaisir quand je viendrois la voir. Là-dessus, après les commentaires que l'honnêteté exigeoit de ma part, nous partîmes ma femme et moi, très-satisfaits de ce dénouement.

Pendant les trois jours suivans, on vint le matin et à l'ordinaire, nous prier pour le soir, et nous demander à quelle heure nous voulions la voiture: ma réponse fut à chaque message, que nous ne pouvions pas avoir l'honneur de profiter de cette invitation. Après ces trois jours, on nous laissa tranquilles. Je laissai encore écouler une semaine; à la suite de laquelle je reparus, et fus assez bien reçu : cette dernière démarche m'attira de nouveau les trois jours d'invitations, qui furent inutiles comme les premières. Enfin après une autre entrevue dans une maison tierce, madame

du Troussel m'envoya un billet conçu en ces termes : « Si vous ne revenez pas chez moi, » monsieur, comme vous y êtes venu depuis » tant d'années, je vous préviens que je serai » votre ennemie à la vie et à la mort ». Ma réponse fut aussi laconique que cette déclaration de guerre; elle ne contint que ces mots : « Madame, on n'offense personne à rester » chez soi pour y remplir ses devoirs. [illegible]s » avec respect, etc. ». Depuis ce moment nous ne nous sommes jamais revus : rien ne nous a jamais rapprochés; et, si elle m'a vu dans les promenades, elle a détourné la tête. Mais comment cette brouillerie en a-t-elle amené une autre avec le prince Henri ? Le voici :

Un françois, nommé M. Dubignon, établi à Magdebourg, m'adressa quelques mois après, un inconnu, qui se nommoit M. de Belleville, et qui se disoit capitaine de vaisseau, persécuté par M. de Sartine. M. Dubignon me le recommandoit avec beaucoup de chaleur, et me l'annonçoit comme aussi digne homme que malheureux. Ce que l'on me demandoit pour ce M. de Belleville, étoit bien au-dessus de mes moyens; il s'agissoit de le faire employer dans la compagnie maritime, qui faisoit partie du ministère de M. de Gorne;

mais ce que je ne pouvois pas, ne paroissoit point impossible à M. et madame du Troussel, à qui M. de Gorne devoit beaucoup, et qui pouvoient de plus employer le nom du prince Henri. Cette réflexion me détermina à examiner si ce nouveau venu ne pourroit pas être utile à M. du Troussel, qui avoit une belle plantation à réclamer à la Guadeloupe, contre un nommé Leblanc, qui, d'administrateur s'en étoit fait le propriétaire. Or, il se trouva que mon capitaine connoissoit particulièrement ce M. Leblanc, et avoit été le parrain d'un de ses enfans. Ici un noble sentiment s'empara de mon ame; et je conçus le dessein d'obliger essentiellement sans me montrer, des personnes qui m'avoient aussi obligé il y avoit long-temps, mais de qui je n'avois plus qu'à me plaindre, le chef de la maison seul excepté. Cette idée fut d'autant plus délicieuse pour moi, que j'y trouvois de plus le moyen de servir M. de Belleville. Je me hâtai de communiquer tout ce plan à M. Borrelly, qui se chargea volontiers de me remplacer, et promit de me garder le secret. Il parla donc de M. de Belleville et de la Guadeloupe; il fut prié d'amener cet étranger, et le présenta comme lui ayant été recommandé par un ami.

Dès-lors

Dès-lors on ne songea plus qu'à écrire à la Guadeloupe, et qu'à faire rendre justice au brave capitaine de vaisseau. Pour ce dernier article, on sollicita vivement le ministre de Gorne : on le fit même solliciter par M. Louis de Vréech, au nom et de la part du prince Henri.

Nous en étions là, lorsqu'un jour M. de Belleville, en me parlant de ses voyages, me soutint très-fermement que le fleuve de Saint-Laurent se jetoit dans le fleuve de l'Inde. « Ah, dis-je, le soir à Borrelly, cet homme » est un aventurier, je le parie »; et je lui contai mes deux fleuves. « Je le crois, me » répondit Borrelly en riant : car dernière- » ment il a voulu me faire une omelette; et » j'ai observé qu'il l'a retournée en maître » très-expert : je vois qu'il a été cuisinier à » bord de quelque vaisseau ». Dans la perplexité où cette demi-découverte me jetoit, je me hâtai d'écrire à Dubignon, et de le sommer de me dire d'où il connoissoit cet homme, et quelles preuves il avoit de tout le bien qu'il m'en avoit marqué. Par malheur Dubignon ne daigna pas me répondre; de sorte que nous ne pûmes, Borrelly et moi, que nous résoudre à atteindre de l'avenir les

éclaircissemens qu'on nous refusoit; ne voulant pas perdre un homme malheureux sur de simples probabilités.

Alors se décida la guerre pour la succession de la Bavière. M. du Troussel, nommé chef du parc d'artillerie de l'armée du prince Henri, partit pour Magdebourg où il mourut de la manière que je l'ai contée. Madame sa veuve, mettant un intérêt très-vif à s'informer de tout ce qu'il avoit pu faire et dire dans ces derniers temps, et sachant que Dubignon l'avoit vu presque tous les jours, pria M. Borrelly d'engager ce dernier à se rendre auprès d'elle pour un jour ou deux. A l'instant où je fus instruit de cette circonstance, j'écrivis aussi à ce M. Dubignon pour lui dire qu'il étoit essentiel que je le visse avant tout autre, à son arrivée à Berlin. A trois jours de là, ma femme étoit chez madame Borrelly, lorsqu'il arriva, et s'y arrêta plus d'une demi-heure à faire le beau diseur et l'important. Ma femme voyant ensuite qu'il alloit se rendre avec M. Borrelly chez madame du Troussel, sans demander à me voir, lui observa que j'avois à lui parler; sur quoi il répondit froidement sans s'arrêter: « Oh, je sais, madame, je sais:

» dites à M. Thiébault d'être tranquille : j'ar-
» rangerai tout cela ».

Arrivé chez la dame veuve, il mit à peine un quart-d'heure à parler du défunt, qu'il s'interrompit pour lui dire : « Madame, il
» est urgent que je vous apprenne que vous
» recevez chez vous un homme qui n'est
» qu'un filou et un aventurier ; un homme
» que vous ne connoissez pas, et à qui il
» faut dès l'instant fermer votre porte. — Et
» qui donc, monsieur ? — Un nommé Bel-
» leville, véritable escroc, qui a volé des
» couverts d'argent en Saxe, et qui n'a ja-
» mais été qu'un très-mauvais laquais ».
Borrelly fut comme atterré, non de la nouvelle, mais de la manière dont on l'annonçoit. Ce fut à lui que madame du Troussel s'adressa. « Vous me l'avez présenté, lui dit-
» elle, en m'assurant qu'il vous étoit re-
» commandé par un ami : et quel est donc
» cet ami ? — C'est M. Thiébault. — Ah,
» l'horreur ! C'est une perfidie infâme ! Il a
» voulu me compromettre, et compromettre
» le prince Henri ! Il a voulu me perdre !
» — Mais, madame, M. Thiébault a été
» de bonne foi : ce n'est que sur une lettre
» de M. Dubignon qu'il a voulu obliger cet

» homme. — Moi? reprit Dubignon. Je n'a-» vois donné qu'une de ces lettres de recom-» mandation qu'on ne refuse à personne, et » qui ne signifient rien. — Vous vous trom-» pez, monsieur ; j'ai lu votre lettre ; elle » est très-pressante ; et vous y peignez ce » Belleville comme capitaine de vaisseau, » aussi galant homme que malheureux. Il y » a plus : nous avons eu, M. Thiébault et » moi, quelques soupçons sur cet homme ; » et mon collègue vous a écrit la lettre la » plus instante, pour vous demander quelles » preuves vous aviez de tout le bien que » vous en aviez dit, et vous ne lui avez pas » répondu ; de sorte que n'ayant que des » soupçons, nous n'avons pu rien dire. — Et » puisque je ne répondois pas à M. Thié-» bault, pourquoi alloit-il en avant? — Vous » confondez les époques ; nous étions allés » en avant sur votre lettre, et avant nos » soupçons : nous n'avons rien eu à faire » depuis votre silence ; et vous êtes cause » que le mal a duré si long-temps, et s'est » accru malgré nous ». M. Dubignon fut em-barrassé ; mais la dame qui avoit soif de vengeance, persista dans sa première idée : je fus un monstre ; et c'est comme tel qu'elle

me peignit au prince Henri, qui eut le tort de l'en croire sans examen, tandis qu'il lui étoit si facile de m'entendre, ou de me faire entendre par quelqu'un de sa suite, avant de condamner ainsi un homme qu'il avoit tant honoré de ses bontés.

Un des points les plus urgens fut de faire disparoître Belleville : M. le comte Lendorff en trouva le moyen ; il le fit passer en Pologne, avec de belles lettres de recommandation tout aussi valables que celles de Dubignon : on boursilla pour les frais de cette route ; et enfin, sous très-peu de jours, il y eut un escroc de moins à Berlin, et peu après, un de plus à Varsovie.

Dubignon, à qui j'avois rendu plus d'un service, se conduisit ainsi envers moi, parce qu'il s'étoit imaginé que brouillé avec madame du Troussel, j'allois crouler de toutes parts, et qu'il alloit disposer de toute la faveur d'un grand prince. Je le connoissois assez bien pour le deviner, et je résolus de n'avoir plus aucune relation avec lui. Il lui fallut près de deux ans pour dissiper toutes les fumées de ses folles prétentions. Madame du Troussel mourut sans avoir rien fait et rien voulu faire pour lui : le prince Henri ne

sut même jamais son nom ; et moi, je restai tout ce que j'avois été : alors il eut regret à ce qu'il avoit fait. Un ami commun m'écrivit enfin : « Dubignon me presse depuis long-temps de vous parler de lui : que » voulez-vous que je lui dise ? » Je mis dans ma réponse un post-scriptum contenant ces mots : « Quant à Dubignon, remettez-lui la » feuille ci-jointe ». Cette feuille avoit en titre : « Consultation adressée, non à des » avocats, mais à tous les gens d'honneur ». Le texte consistoit à demander, si en honnête et galant homme, je pouvois, comme autrefois, dire et écrire *mon cher ami* à celui qui ayant reçu de moi tous les bons offices de la plus franche amitié, s'étoit conduit de telle et telle manière envers moi, dans une des circonstances les plus importantes. Jamais, depuis cette consultation, il n'a été question de lui chez moi : l'oubli est la seule vengeance que j'ai voulu en tirer.

Deuxième Article, page 126.

Lorsque ce fut à mon tour à parler, je dis au roi que j'étois persuadé que le sytème de Law avoit produit de très-funestes effets dans les mœurs, sur-tout à la cour et parmi tous

ceux qui en approchent ; que je pensois néanmoins que sa majesté ne regardoit pas elle-même ses propositions comme absolument générales et sans exceptions ; qu'il y avoit dans les provinces, et principalement dans les provinces éloignées de la capitale, beaucoup de familles qui, fidèles aux principes plus anciens, ignoroient encore la corruption qui règne au centre, ou du moins y étoient entièrement étrangères ; que je n'avois eu de relations bien étroites qu'avec un assez petit nombre de nobles ; et que cependant j'en avois connu plusieurs qui m'avoient paru très-estimables par les connoissances qu'ils avoient acquises, par les talens qu'ils cultivoient, et plus encore par leur aménité, leur bienfaisance, leurs sentimens d'honneur, et leurs vertus sociales ; que je ne doutois pas que ceux qui en avoient plus connu que moi, n'eussent de bien plus amples listes à sauver de la proscription ; que l'on citoit même à la cour des personnes et des familles qui jouissoient d'une réputation très-honorable ; que les deux jeunes gens que sa majesté avoit vus dans la matinée, étoient d'une province où l'on vivoit beaucoup à la campagne, et où par conséquent les familles peu

fortunées avoient moins de ressources qu'ailleurs pour l'éducation de la jeunesse ; mais que quelques exemples isolés ne prouvoient rien contre la masse générale ; que certainement les écoles publiques en France existoient toujours, que les professeurs en étoient pour la plupart des hommes de mérite ; et que que leurs cours étoient toujours aussi suivis qu'aux époques plus anciennes.

Fin du Troisième Volume.

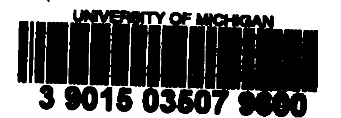
TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Troisième Volume.

Fin de la Table des Articles du Troisième Volume.

ERRATA

DU TOME TROISIEME.

Page 9,	ligne 4,	Zieen; *lisez* Ziethen.	
— 13,	— 7,	les voyageurs; *lisez* les ministres étrangers.	
— 73,	— 6,	Vilhelme-Straas; *lisez* Wilhelm-Strasse.	
— 82,	— 26,	ou princesse; *lisez* ou une princesse.	
— 131,	— 28,	il fut; *lisez* il ne fut.	
— 254,	— 8,	créancier; *lisez* débiteur.	
— 294,	— 2,	d'une fille; *lisez* d'une folle.	


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03507 9660

